DES

FEMMES PHILOSOPHES.

I. — ESSAI SUR LA FORMATION DU DOGME CATHOLIQUE.[1]

II. — ÉTUDES SUR LES IDÉES ET SUR LEUR UNION AU SEIN DU CATHOLICISME.[2]

Philosopher est un effort de l'esprit. C'est une laborieuse entreprise que de contempler le monde physique, le monde moral et soi-même pour trouver les lois qui régissent l'homme, les sociétés et la nature. Considérons les forces qui se donnent carrière autour de l'homme; nous leur trouverons à toutes un développement direct et facile. Les fleuves coulent librement, les arbres croissent sans effort, et c'est sans fatigue que l'aigle fend les airs. Tout ce qui appartient à la nature extérieure se meut, circule, grandit, rayonne aisément : la peine est pour l'homme. Afin de vivre, il a besoin d'un travail persévérant et dur. La sueur de son front et de ses membres brisés est le prix du pain dont il se nourrit et des murs qui l'abritent. Les

(1) Quatre vol. in-8°, chez Jules Renouard, rue de Tournon.

(2) Deux vol. in-8°, chez Debécourt, rue des Saints-Pères.

lois et les institutions indispensables aux associations humaines sont les fruits lents et parfois amers d'études difficiles et d'une expérience douloureuse.

Cependant l'homme est ainsi fait qu'après avoir agi, qu'après avoir pourvu tant par ses bras que par sa pensée à la conservation physique et morale de lui-même et de ses semblables, il ne se repose pas, et cherche de nouveaux sujets d'inquiétude et de travail. Il ne se contente pas d'avoir des idées, il veut savoir d'où elles lui viennent; il ne lui suffit pas de penser, il veut faire un retour et méditer sur les pensées qu'il a conçues : ce n'est plus le monde, ce ne sont plus les autres, c'est lui qu'il prend pour matière de sa curiosité. Il descend en lui-même comme dans un labyrinthe souterrain et infini.

Ce nouveau travail est, au premier aspect, si extraordinaire et si ingrat, que plusieurs l'ont appelé folie. Chez les hommes qui agissent plus qu'ils ne pensent, chez ceux aussi dont l'imagination est plus ardente qu'élevée, un pareil jugement n'a rien qui doive beaucoup surprendre. Il serait plus étrange de voir des savans, qui se sont appliqués à l'observation du monde physique, mépriser l'emploi que l'homme fait de sa pensée, quand il s'étudie lui-même. Au surplus, ce dédain ferait plus de mal à ceux qui ne craindraient pas de le montrer qu'aux études et aux idées qui en seraient l'objet : ce dédain témoignerait en effet que, dans l'esprit de ces contempteurs inattendus, il y a des bornes que peut-être on n'eût pas soupçonnées, s'ils eussent gardé le silence, et il ne déterminerait pas l'humanité à rejeter la philosophie.

C'est la destinée de l'homme de se prendre à partie et, pour ainsi parler, de s'acharner sur lui-même pour se connaître. Cette étude qui fait son tourment et sa grandeur le soumet à de rudes épreuves : c'est une contrainte, une gêne. Au lieu de s'élancer en avant, l'homme doit se replier et se recueillir pour être à lui-même son propre spectacle. Chaque observation interne est le prix d'une réflexion qui doit pouvoir se prolonger sans se fausser et sans faiblir. Il faut que la pensée soit aussi subtile et aussi profonde que l'objet qu'elle étudie, et cet objet, c'est elle. Cependant l'homme qui s'est regardé lui-même est-il bien sûr d'avoir porté dans cet examen une clairvoyance réelle? L'instrument dont il s'est servi avait-il toute la justesse et la portée nécessaires? Sa raison était-elle assez libre, assez pure, assez puissante? car enfin si l'observateur, en croyant prononcer sur la nature humaine des jugemens vrais, avait obéi,

sans le savoir, à certains préjugés, tout son travail serait inutile, et même pourrait égarer ceux qu'il devait instruire. Nous ne pouvons nous cacher que nous vivons au milieu de mille chances d'erreur d'autant plus redoutables qu'elles se confondent souvent avec les sources de toute lumière. L'homme n'est rien sans l'éducation, mais son éducation a pu être défectueuse; la science ne lui arrive que formulée en systèmes, et ces systèmes sont incomplets et erronés; les passions sont aussi nécessaires à l'homme que l'air qu'il respire; elles l'animent, l'exaltent et le fortifient, mais aussi elles l'asservissent et l'aveuglent. Ainsi le penseur est obligé de se défier perpétuellement de ses inévitables points d'appui : il faut qu'il jette un œil sévère et soupçonneux sur l'éducation qu'il a reçue, pour être en mesure à la fois de s'en servir et de s'en défendre : les systèmes qu'il a traversés doivent être dominés par lui de telle façon qu'ils ne puissent offusquer sa vue; enfin, au milieu des passions qui le remplissent, il doit rester maître et les épurer sans les éteindre. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que, dans l'inspection sérieuse de la nature humaine, l'homme doit, à chaque pas revenir sur ses observations, armé d'une critique vigilante, éprouver ce qu'il a pensé, juger ses jugemens, et remettre en délibération les décrets de son intelligence? Et encore, dans cette prudence, il est des écueils : il peut arriver qu'une application trop constante à un même objet blesse et obscurcisse la vue de l'esprit. « Telle est la raison humaine, a dit Pope quelque part, qu'elle s'égare également pour penser trop et pour penser trop peu. » C'est effectivement la vertu du génie de sentir le moment où son œuvre se trouve consommée, et c'est ce tact parfait qui constitue les artistes et les penseurs.

Il est une autre manière de philosopher, c'est de chercher la vérité non plus seulement dans la connaissance intérieure de l'homme, mais dans la contemplation du monde moral, dont nous sommes à notre tour les acteurs. L'histoire a pour matière et pour base les idées et les passions humaines : les principes fondamentaux de notre nature y sont en jeu, quand même l'historien, comme dans l'antiquité, ne s'attache qu'aux faits les plus sensibles, aux faits extérieurs. L'esprit des modernes a été plus loin : il ne s'est plus contenté du spectacle des évènemens et des actes; il a cherché les causes et non-seulement les plus immédiates et les plus aisées à reconnaître, mais les plus difficiles à voir et les plus mystérieuses. C'est alors qu'on a commencé d'écrire l'histoire des religions et l'histoire de la philosophie : on a compris que ces tableaux étaient

comme des miroirs où le génie humain se réfléchissait et pouvait saisir sa physionomie. L'histoire est devenue quelque chose d'abstrait et d'idéal, et comme la contre-épreuve de l'étude de nos facultés. Pour la traiter ainsi, il ne faut pas une vigueur moindre que pour observer directement la conscience humaine. Savoir assigner aux systèmes et aux institutions leur véritable origine, en observer les progrès, les altérations, les défaillances, les résurrections, sous les analogies distinguer les différences, et reconnaître les contradictions sous les ressemblances spécieuses, suivre le cours d'une idée dans ses ramifications les plus lointaines et ses déguisemens les plus habiles, comprendre les mystères, traduire les symboles, dévoiler les images, ne jamais perdre de vue, à travers les capricieux dédales de l'imagination du genre humain, l'éternelle identité de sa pensée, voilà qui demande de la force, et dans cette force autant de souplesse industrieuse que d'infatigable énergie. Dès qu'une fois on entre dans l'histoire humaine avec la prétention non-seulement d'en décrire les scènes pittoresques, mais d'en expliquer les raisons et les lois, il faut pouvoir l'explorer tout entière, dans tous les sens et à fond. Ne vous engagez pas dans cette carrière infinie, si une longue pratique de la réflexion n'a pas mis votre jugement à l'abri des illusions et des méprises, si vous ne disposez pas en maître de vos matériaux et de vos idées. C'est ici que doit éclater la puissance de la méthode, qui seule sait faire porter tous leurs fruits à la science et au génie.

Il est donc donné à peu d'hommes de satisfaire à toutes les conditions de la méthode philosophique, soit qu'il s'agisse de saisir et d'analyser les principes des choses, soit qu'il faille comprendre et dérouler l'histoire du genre humain. Les grands métaphysiciens sont rares; les véritables historiens de l'humanité ne le sont pas moins. Même avec des dons remarquables, beaucoup d'hommes ont failli dans la carrière qu'ils avaient cru pouvoir fournir. On en a vu qui, avec un esprit plus vif que fort, ont mis à la place des faits leurs imaginations; d'autres ont apprécié les choses et les ont représentées avec des préjugés où la passion dominait : ils ont plus senti que pensé. Il serait infini d'énumérer les illusions dont ceux qui poursuivent la vérité sont si souvent le jouet, et, quant à dresser la liste de ces naufragés célèbres, ce serait écrire la plus grande partie de l'histoire des religions et de la philosophie.

Puisque dans les travaux philosophiques tant d'hommes ont succombé, il est permis de se demander si les femmes peuvent y réussir.

Quelle que doive être la réponse que nous nous trouverons obligé de faire à cette question, nous ne croyons pas que l'amour-propre des femmes en puisse raisonnablement souffrir. Leur organisation peut être différente de la nôtre sans être moins riche. Ce qu'un poète a écrit pour caractériser les poètes est vrai surtout des femmes; ce sont bien elles qui peuvent dire :

La sensibilité fait tout notre génie.

Elles ont en effet une complexion particulière, grace à laquelle elles sentent la vie d'une manière plus pénétrante et plus profonde que nous, et c'est de là que viennent cette finesse charmante, ce tact divinatoire, auxquels ne peuvent atteindre les hommes avec leur énergie grossière. Aussi, toutes les idées qu'inspirent les passions, les femmes les auront en abondance, et elles pensent surtout en aimant.

Voyez cette femme qui pendant longues heures reste solitaire et immobile à la même place; on dirait la statue de la Méditation, on croirait voir l'image de la Science contemplative. Détrompez-vous, cette femme ne songe pas aux idées, mais à celui qu'elle aime; elle se souvient des plaisirs passés, elle rêve à ceux qui l'attendent, elle s'abreuve avec lenteur de ce que le souvenir et l'espérance peuvent lui apporter d'émotions ardentes et douces. Alors, si dans cette solitude enflammée l'ame sent le besoin de se répandre au dehors, si la femme veut peindre pour elle-même et pour un autre les sensations qui l'agitent, il arrivera que, sans étude, sans ambition d'esprit, elle trouvera d'adorables accens, inimitables même pour les efforts d'un génie viril.

C'est presque toujours l'amour qui conduit les femmes aux raffinemens de la religion. La dévotion est pour elles une phase nécessaire dans leur vie passionnée. Plus le contraste est vif, plus il leur plait; d'ailleurs, la contradiction n'est qu'apparente, car, au fond, c'est toujours l'amour qui occupe leur ame : cette fois seulement, il va plus haut que l'homme, et il épure ses ardeurs en les élevant à Dieu. L'amour divin est pour les femmes une source inépuisable de forces nouvelles : nous ne parlons plus ici seulement de la dévotion ordinaire, mais des élans d'un mysticisme exalté et subtil. Quand elle s'est tournée vers ces hautes régions de la spiritualité, c'est avec délices que la femme se plonge dans la solitude et s'y oublie; elle s'y met sous la main de Dieu, elle croit l'entendre, elle le voit, elle le sent. C'est alors que l'extase produit tous ses miracles, c'est alors que, dans les étreintes et les transports de ce céleste hyménée, la

femme est ravie jusqu'au ciel, et pour quelques instans son corps ne touche plus à la terre. L'ame encore pleine des souvenirs de cet état divin, la femme peut écrire, les paroles ne lui manqueront pas; elle aura pour raconter ses visions des traits d'éloquence, des lueurs de poésie qui seront comme l'éclatant témoignage du bonheur glorieux qu'elle a goûté.

Mais si la femme peut vivre long-temps seule quand elle se nourrit des affections d'un amour terrestre ou de l'amour divin, nous la croyons peu faite pour la solitude de la science, pour ces délibérations intérieures où l'intelligence pèse le pour et le contre des questions difficiles avec lenteur, avec impartialité. Les femmes ont surtout de la force dans l'esprit quand leur ame est exaltée et satisfaite; elles ont besoin d'être soutenues par un sentiment énergique, par une foi vive que n'ébranle pas le doute. Aussi, en face des axiomes de la science, des abstractions, des principes des choses, leur attention faiblit, leur esprit se lasse vite. Il faut une longue patience dans la poursuite de la vérité, et les femmes, si patientes quand elles agissent, quand elles se dévouent à leurs devoirs ou à leurs passions, le sont fort peu quand elles se mettent aux prises avec la pensée spéculative. Leur imagination les emporte : elles abandonnent rapidement un objet pour passer à un autre; malheureusement, la sévérité de la science ne s'accommode pas de cette aimable inconstance. La passion, d'ailleurs, suit encore les femmes même dans les études où il faudrait que la raison régnât seule : une idée les séduit, et sur-le-champ cette idée devient pour elles la source de toute vérité, sans examen approfondi, sans comparaison avec tout ce qui pourrait contredire et rectifier un premier jugement. Abstraire et généraliser sont deux opérations dont la justesse ne peut être que le fruit d'un labeur opiniâtre. Les sciences philosophiques, les sciences physiques, l'érudition, la politique, l'histoire, demandent de longues veilles, un travail infatigable et toujours renaissant. Or, de bonne foi, est-ce au fond d'une bibliothèque, dans un cabinet solitaire, le visage pâli par de nocturnes assiduités, que nous aimons à nous représenter une femme? Non, là n'est pas sa place, là n'est pas sa vie, et la nature l'appelle ailleurs.

C'est dans ce que l'existence humaine a de plus réel et de plus pratique que la femme déploie ses meilleures aptitudes : son véritable atelier de travail est l'intérieur de sa maison. C'est là que, comme épouse, comme mère, elle traite souvent les affaires de la vie avec une supériorité véritable, et fait preuve d'une connaissance

instinctive de la nature humaine qui peut effrayer des philosophes de profession. Si les femmes trahissent leurs faiblesses dans la combinaison des idées générales, elles sont merveilleuses dans le jugement qu'elles portent sur les individus, et sur les faits particuliers à mesure qu'ils se produisent. Aussi elles ont une dextérité rare; qui mieux qu'elles connaît l'art d'aplanir les obstacles, de tourner les difficultés? Les hommes s'emportent, se découragent; la femme observe, attend et réussit. Ce n'est pas tout : cette adresse dans la vie devient, pour les femmes, une source de gloire littéraire. Il est naturel qu'elles excellent dans le commerce épistolaire, puisqu'elles savent si bien dire à chacun ce qui lui convient. Comment n'écriraient-elles pas des *mémoires* pleins d'intérêt et de charme, elles qui jugent les scènes et les acteurs de la vie avec une si spirituelle promptitude? Enfin il est une forme de l'art, un genre dans la littérature pour lesquels les femmes ont une vocation attestée par de nombreux chefs-d'œuvre : c'est le roman, ce tableau des destinées et des passions individuelles. Il est aussi naturel de voir des femmes composer des romans que de voir des hommes écrire l'histoire et bâtir des systèmes.

Et ne disons-nous rien de l'art de causer? Le salon est la tribune des femmes. Elles doivent à la flexibilité de leurs organes, à la vivacité si mobile et si riche de leurs impressions, la facilité de tout exprimer avec une justesse qui émeut et qui charme. En causant, les femmes auront, sur les choses les plus diverses auxquelles auparavant elles avaient à peine songé, des aperçus heureux : elles comprennent vite, il est vrai qu'elles oublient de même. En les voyant courir à travers les sujets les plus disparates avec une si gracieuse légèreté, on dirait la Camille de Virgile effleurant à peine dans son vol les fleurs et les épis. Pour les femmes, la parole est à la fois une excitation et un aliment; c'est en conversant qu'elles pensent le plus : elles ont besoin de recevoir et d'échanger le plus grand nombre d'impressions possible. Cette sensibilité les inspire si bien, que les hommes dont l'intelligence est la plus forte peuvent beaucoup apprendre auprès d'elles : ils ambitionnent aussi leurs suffrages, et il se trouve qu'une réunion de femmes brillantes devient un aréopage dont les plus graves esprits ne songent pas à décliner la juridiction.

La conversation occupe donc la plus grande partie de la vie des femmes. Or, la conversation dissipe l'esprit, et il n'est donné qu'au travail et à la solitude de ramasser, en les doublant, toutes les forces de l'intelligence. Beaucoup parler empêche souvent de penser forte-

ment et de bien écrire. Après des conversations multipliées et longues, on se trouve vide, on se sent appauvri. Dans cet état, l'ame n'a plus cette altière vigueur nécessaire à l'écrivain, à l'artiste, et avec la fatigue que peut-on créer? Les occupations et les triomphes de salon défendent donc aux femmes de s'engager dans ces entreprises épineuses où les efforts opiniâtres d'une pensée sévèrement recueillie en elle-même sont à peine des garanties suffisantes contre de dangereux écueils. Ici c'est la force des choses qui prononce, les facultés humaines ont leurs limites et leurs applications diverses. Aussi les femmes, qui charment tout ce qui les entoure par les dons naturels de l'esprit et de la beauté, peuvent se tenir pour satisfaites d'un pareil partage, et elles ne doivent pas aspirer à donner au genre humain des leçons sur les sujets les plus difficiles.

En tranchant ainsi la question que nous avons posée plus haut, nous n'oublions pas que nous avons à entretenir nos lecteurs de deux livres fort sérieux dont deux femmes sont les auteurs. C'est à dessein qu'avant d'aborder l'examen de ces deux productions, nous avons donné les raisons générales qui nous paraissaient former comme une fin de non-recevoir contre l'ambition philosophique des femmes. Entre autres mérites, les raisons générales ont celui de n'avoir rien qui puisse blesser qui que ce soit; elles s'adressent à tous et ne tombent sur personne. D'ailleurs ce procédé avait ici un autre avantage. En effet, si les deux livres dont nous allons parler ont une valeur véritable, l'honneur qui doit en revenir à leurs auteurs sera d'autant plus grand, qu'on pourra considérer ce succès comme une exception à l'ordre naturel des choses. Si, au contraire, nous sommes, bien à regret, obligé de reconnaître que dans ces tentatives il y a plus de témérité que de bonheur, les traits de la critique se trouveront déjà sensiblement amortis, puisque ses décisions seront en partie comme une conséquence inévitable d'observations générales. En nommant les deux dames qui viennent d'aborder les plus hauts problèmes de philosophie religieuse, nous ne commettons pas d'indiscrétion; on a parlé de leurs ouvrages dans tous les salons, et leur nom n'est plus un mystère. C'est de la part de ces dames un scrupule plein de délicatesse de n'avoir pas elles-mêmes inscrit leur nom sur les livres qu'elles nous donnent; mais la critique fera son devoir, et témoignera de son respect pour les intentions sérieuses des deux auteurs, en contribuant à leur procurer cette notoriété que les écrivains, quels qu'ils soient, désirent toujours avec ardeur, même en paraissant la fuir.

Comment s'est formé le dogme catholique? Poser cette question, c'est se placer entre deux mondes pour expliquer la chute de l'un et la naissance de l'autre. Dans la civilisation qui précéda le christianisme, le polythéisme satisfaisait l'imagination de l'homme, et la philosophie, sa raison. C'étaient deux ordres de choses parfaitement distinctes. L'inépuisable poésie de la religion divinisait la nature ainsi que les idées, les passions et les vertus du genre humain. Tout était image, enchantement; tout, dans le culte antique, provoquait l'homme à la poursuite du bonheur, au développement de la force. Que de belles fables! que de fictions attrayantes! Cependant la raison avait aussi son aliment : les écoles et les systèmes des philosophes lui expliquaient les principes des choses. La science se développait avec indépendance, et elle offrait à la pensée un champ aussi vaste que le culte à l'imagination. Long-temps la philosophie et la religion fleurirent ainsi en présence l'une de l'autre; mais elles ne purent échapper à la destinée des choses humaines, elles s'altérèrent. Le polythéisme s'égara dans des créations monstrueuses; la satiété, le dégoût, suivirent, et le culte dégradé tomba dans le mépris. La philosophie passa de la pratique du bon sens, de la culture d'une science saine et forte, à des exagérations, à des subtilités, à des rêveries qui compromirent son autorité. C'est au milieu de cette double défaillance du culte et de la science antiques que parut le christianisme.

Quel moment dans l'histoire du monde! L'humanité va changer de manière de sentir et de voir. Une doctrine nouvelle, prenant son point de départ dans la morale, dans la prédication de la fraternité humaine, se produit au milieu d'une société que tout fatigue, ses dieux, ses philosophes et ses empereurs; elle y pénètre, elle y circule comme un dissolvant. D'abord elle jette sourdement l'anathème et le mépris sur les croyances et les idées qui semblent régner encore; elle travaille à changer les cœurs et les esprits, à leur faire adopter d'autres affections et d'autres principes. D'une part, elle a tout à nier; de l'autre, elle a tout à construire. C'est ici qu'il importe de redoubler d'attention pour saisir comme en flagrant délit l'esprit humain poussant sa fortune par un double travail. Le fond des idées et des sentimens des hommes a été et sera toujours le même; seulement l'ordre, la forme et la mesure dans lesquelles se développent ces sentimens et ces idées varient. Le christianisme n'a rien apporté de nouveau, mais il a donné à telles affections, à telles pensées, une application plus puissante. Il est curieux d'observer le procédé des

chrétiens occupés à élever l'édifice de la religion nouvelle : ils proscrivent toute la sagesse humaine qui a précédé la prédication de l'Évangile, et en même temps ils s'en servent. Il leur arrive souvent de construire leur théologie avec des idées empruntées à la philosophie grecque et orientale. Transformations inévitables, assimilations nécessaires dans le développement du genre humain.

On ne peut donc exposer et faire comprendre la formation du dogme catholique sans écrire une histoire comparée des idées humaines. C'est une œuvre philosophique s'il en fut jamais, car ici les hommes et les évènemens disparaissent pour laisser la première place aux idées, dont il faut embrasser le cours, non-seulement dans un espace circonscrit, mais à travers toute l'histoire. Sans cette étendue de coup d'œil, la vérité échappera toujours. Comment comprendre les hérésies anciennes, si on ne leur compare pas les hérésies modernes, qui furent une reproduction des luttes des premiers siècles de l'église? Pour se dérouler tout entières, les idées ont besoin des siècles. C'est seulement en lisant Spinoza qu'on comprend vraiment ce que voulaient Arius et Sabellius. Ainsi sagesse antique, théologie et débats des premiers siècles de l'église, hérésies et philosophie modernes, voilà les trois termes de la question pour l'historien du dogme catholique.

Quelle n'a pas été notre surprise en trouvant que l'*Essai sur la formation du dogme catholique* se composait d'une série de biographies, d'extraits tirés de quelques ouvrages des pères de l'église, de récits ou de citations empruntées aux historiens des premiers temps du christianisme, tels que Socrate, Eusèbe, Théodoret, enfin de quelques analyses des lois civiles des Longobards et des Germains! En deux mots, voici la marche du livre : saint Irénée ouvre la série des biographies; viennent derrière lui saint Clément d'Alexandrie, Origène et Tertullien, et nous arrivons à saint Athanase après une peinture fort superficielle du christianisme et de l'empire romain jusqu'à Constantin. Trois notices sur saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin, nous conduisent au pape saint Léon, et l'ouvrage se termine par l'histoire des Longobards et de la papauté, des Germains et de Charlemagne. Ainsi, au lieu d'un livre sur les idées même qui constituent la religion chrétienne, nous n'avons qu'un résumé des évènemens extérieurs. La métaphysique et la théologie devaient faire le fonds de l'ouvrage, et c'est la biographie qui domine. Entre ce que le livre annonçait et ce qu'il nous donne, le contraste est tel qu'il n'a pu échapper à l'auteur lui-même. « Nous craignons bien, dit

Mme de Belgiojoso en arrivant au terme de son résumé historique, nous craignons bien de n'avoir pas exposé d'une manière satisfaisante les premiers progrès de la pensée catholique, d'avoir maladroitement mêlé les choses aux hommes et permis quelquefois aux unes d'occuper l'attention que nous aurions voulu reporter sur les autres. » On ne peut mieux se juger soi-même, et la critique est vraiment heureuse de se trouver d'accord avec une femme d'esprit sur la valeur de son ouvrage.

Puisque la perspicacité que Mme de Belgiojoso a tournée avec tant de courage contre son œuvre nous y autorise, nous dirons, sans plus de détours, que le dessein de son livre est manqué. Pas une question n'a été abordée de front ni menée jusqu'au bout. Le dogme chrétien n'est ni pénétré dans son essence, ni suivi à travers les siècles. Cependant le premier problème que doit résoudre l'historien du dogme catholique est de discerner et d'établir ce qui vraiment constitue le christianisme. C'est seulement quand il aura édifié soi-même et les autres sur cette question capitale, qu'il pourra comprendre la nature, la portée, les causes, les analogies, les différences des hérésies depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. Pour un esprit sérieux qui contemple le développement du christianisme, il y a trois choses fondamentales à distinguer : d'abord le christianisme en lui-même, tel qu'il a été conçu et posé par Jésus-Christ et par saint Paul, puis l'orthodoxie catholique successivement élaborée par les pères et les conciles, enfin les hérésies, dont le christianisme réformé du XVIe siècle est comme le couronnement. Ce n'est qu'après avoir, en connaissance de cause, pris un parti sur l'essence du dogme, qu'on peut d'un pas sûr avancer dans l'histoire. Autrement tout est incertitude, objet de méprise, cause d'erreur, et au lieu de jugemens graves et solides, ce ne sont que solutions arbitraires et capricieuses.

La princesse de Belgiojoso aurait-elle parlé de saint Augustin comme elle l'a fait, si, par une longue méditation de saint Paul, elle eût été au fond des véritables principes du christianisme? Elle nous dit que saint Augustin était *plus curieux que profond, plus froid que grave, plus raisonneur encore que convaincu, plus infatigable que fort.* Avons-nous bien lu? Saint Augustin n'était pas profond! Cependant Bossuet disait que dans tel de ses ouvrages, *la Doctrine chrétienne*, il y avait plus de principes pour entendre sainement l'Écriture sainte, qu'il n'y en a dans tous les autres docteurs. L'écrivain africain est froid! Eh! c'est précisément son génie de mêler à la subti-

lité théologique des mouvemens et des cris de passion qui entraînent le lecteur et le font tressaillir. Saint Augustin n'était pas assez convaincu! Mais sa conversion vient se mettre dans l'histoire à côté de celle de saint Paul, et elle a contribué à convertir le monde. Enfin nous entendons peu comment l'évêque d'Hyppone serait plus infatigable que fort, car d'ordinaire c'est parce qu'on est fort qu'on se trouve infatigable. Entre les premiers siècles de l'église et les temps modernes, entre l'esprit oriental et le génie de l'Occident, saint Augustin, comme un autre Atlas, porte et soutient tout le christianisme. C'est à lui qu'aboutissent les pères des premiers siècles de l'église, et c'est de lui que procèdent les grands hommes qui dans les temps modernes ont été la gloire du christianisme, saint Thomas, Luther, Calvin et Bossuet. Nous ignorons si Mme de Belgiojoso avait résolu d'avance de trouver une victime parmi les pères de l'église, mais le choix a été malheureux. Il est des colosses contre lesquels il n'est permis à personne, pas même à une femme, de lever la main.

Par une sorte de compensation, il est un hérésiarque qui a été traité par Mme de Belgiojoso avec une faveur toute particulière : c'est Nestorius. L'union de la nature divine et de la nature humaine en Jésus-Christ fut, pendant les premiers siècles de l'église, l'objet d'explications et d'hérésies sans cesse renaissantes. C'était le travail de beaucoup d'esprits de chercher à ce divin mystère une interprétation rationnelle. Arius avait reconnu l'union du Verbe avec la nature humaine, mais il niait sa consubstantialité avec le père. Le fils est consubstantiel au père, avait dit Apollinaire, mais quand il est venu sur la terre, il s'est uni au corps humain sans avoir une ame humaine; cette ame aurait été inutile, puisque le Verbe en tenait lieu et en faisait les fonctions. Pour combattre Apollinaire, on imagina une autre doctrine. Plusieurs soutinrent que non-seulement Jésus-Christ avait une ame humaine, mais ils distinguèrent cette ame du Verbe. Selon eux, le Verbe habitait dans l'homme, comme dans un temple, vivant avec l'ame humaine dans une sorte d'union qui n'était pas la confusion complète, qui n'était pas l'identité. Nestorius fut le plus célèbre entre les chrétiens qui répandirent cette doctrine dont les conséquences étaient considérables. En effet, en niant l'union *hypostatique* du Verbe avec la nature humaine, on arrivait à conclure que la Vierge n'était plus la mère de Dieu, mais seulement la mère du Christ. Nestorius ne craignait pas d'accuser ceux qui ne pensaient pas comme lui de renouveler la folie des païens, qui donnaient des mères à leurs dieux. Entre lui et saint Cyrille, une polémique furieuse

s'éleva : après bien des persécutions, Nestorius mourut dans la Thébaïde sans s'être rétracté. Le nestorianisme détruisait le fondement merveilleux de la religion chrétienne, car il niait l'union du Verbe avec l'humanité, en distinguant dans Jésus-Christ deux personnes. Cependant M[me] de Belgiojoso déclare qu'après avoir étudié la doctrine de Nestorius dans tous les documens qui nous en restent, elle ne voit pas sur quel point essentiel cette doctrine diffère de la doctrine catholique. Nous ne pouvons que l'engager à faire encore sur ce sujet de nouvelles études, et surtout à consulter des catholiques vraiment orthodoxes. M[me] de Belgiojoso doit connaître de graves théologiens : ils lui diront, nous en sommes convaincu, que ne pas reconnaître dans Marie la mère de Dieu, et distinguer deux personnes en Jésus-Christ, c'est nier une partie essentielle de ce dogme dont elle a eu la prétention d'écrire l'histoire. Elle peut d'ailleurs regarder autour d'elle : elle comprendra, aux honneurs, aux adorations que le culte catholique prodigue à Marie, que de nos jours comme au temps de saint Cyrille, l'église dit anathème à la théologie de Nestorius.

L'auteur de l'*Essai sur la formation du dogme catholique* déclare que ses opinions, renfermées dans les limites que l'église a posées, ne se maintiendraient pas un seul instant devant les arrêts que l'église pourrait rendre encore. Nous ne croyons pas qu'on assemble un concile pour juger les doctrines de M[me] de Belgiojoso, mais nous doutons que les catholiques fervens trouvent dans son livre un sujet d'édification. Tout en professant une soumission officielle aux décisions de l'église, M[me] de Belgiojoso laisse éclater souvent une singulière disposition au scepticisme. On s'aperçoit qu'elle a entendu discuter devant elle les opinions les plus diverses; elle a causé tour à tour avec des théologiens, avec des philosophes, avec des historiens. C'est ainsi qu'elle a pu ramasser sur les choses des indications positives; mais aussi ces influences contradictoires ont donné à sa pensée cette indécision qui toujours rend la pensée stérile. L'auteur a porté dans ses recherches une incertitude raisonneuse qui lui fait prendre contre l'orthodoxie un air boudeur sans lui donner le courage de l'indépendance philosophique. C'est pourquoi on ne trouve dans l'*Essai sur la formation du dogme catholique* ni les ardeurs de la foi ni les élans de l'intelligence : les croyans pourront être scandalisés, et les philosophes ne seront pas satisfaits.

Cependant ce livre a ses mérites. Il est remarquable qu'une femme se soit donné la peine de lire ou de parcourir tant de documens his-

toriques, de les analyser, ou d'en faire faire des extraits sous ses yeux. Le style des biographies et des notices dont se compose l'*Essai* a de la correction, de l'élégance, parfois une précision qui tend à s'élever à la gravité de l'histoire. C'est surtout dans le récit des évènemens et des faits politiques que l'auteur a une marche plus ferme : toutefois, là encore nous pourrions signaler d'étranges erreurs. Voici comment, en traitant de l'église et des Germains, Mme de Belgiojoso s'avise de juger le droit romain et les lois barbares : « Le droit romain est un beau monument de l'intelligence humaine livrée à ses propres moyens, arrangeant dans un ordre admirable des principes quelquefois faux et souvent vulgaires; les lois barbares sont l'expression de la volonté royale plutôt que le développement d'un système. » Nous ne retrouvons pas là la justesse d'esprit dont plus haut nous avons félicité les femmes sur les choses même qu'elles savent le moins. Comment le droit romain serait-il un beau monument de l'intelligence humaine, si ses principes sont souvent vulgaires? Le droit romain vulgaire! On lui a adressé beaucoup de reproches; on a pu en critiquer les sévérités dans la pratique et les subtilités dans la théorie; jamais on n'avait imaginé d'attacher la qualification de vulgaire au droit romain : demandez à Vico, à Leibnitz, à Cujas, à M. de Savigny. Mais sans avoir recours à ces grandes autorités, qui pourraient effrayer l'auteur de l'*Essai*, nous le renverrons à un livre fort connu : Mme de Belgiojoso n'avait qu'à ouvrir Gibbon, elle aurait trouvé sur le droit romain et sur les lois barbares un jugement qui l'aurait avertie de la témérité du sien. « Par un concours de circonstances extraordinaires, a écrit l'historien de *la décadence et de la chute de l'empire romain*, les Germains formèrent leurs institutions dans un temps où le système compliqué de la jurisprudence romaine était arrivé à sa dernière perfection. On peut, dans les lois barbares et les Pandectes de Justinien, comparer ensemble les premiers élémens de la vie sociale et la pleine maturité de la sagesse civile. » Gibbon ne disait pas, comme l'auteur de l'*Essai*, que les lois barbares n'étaient que l'expression de la volonté royale; il y reconnaissait l'empreinte des mœurs naïves des sociétés naissantes, mœurs qu'il comparait, avec une judicieuse impartialité, aux raffinemens de la jurisprudence la plus savante. Il n'hésite même pas à penser que dans cette comparaison la réflexion accordera toujours aux Romains les avantages non-seulement de la science et de la raison, mais aussi de la justice et de l'humanité. Nous ne songeons nullement ici à approfondir cette thèse : nous avons voulu seulement

montrer par un exemple combien, même pour une femme instruite, les matières d'érudition sont remplies d'écueils.

Les *Études sur les idées et sur leur union au sein du catholicisme* forment avec l'*Essai sur la formation du dogme catholique* un contraste complet. Pendant que la princesse de Belgiojoso se perdait dans d'interminables analyses sans aboutir à une conclusion, Mme la vicomtesse de Ludre cherchait à s'élever à ce que l'esprit de synthèse peut avoir de plus dogmatique. Cette dame part du principe que les idées qui semblent contraires ne sont que parallèles et mitoyennes, et elle professe que le catholicisme, qui les embrasse toutes, est la vérité même. Pour elle, en d'autres termes, *tout est en tout;* à ses yeux, les différences n'existent pas, il n'y a que des analogies traduisant l'identité de la vérité dans toutes les religions et dans tous les systèmes. Mme de Ludre se dit, comme Mme de Belgiojoso, fille obéissante de l'église, et c'est pour la plus grande gloire de l'église qu'elle a sincèrement travaillé. Mais il s'est fait dans son esprit une confusion singulière des principes du catholicisme avec quelques idées mal comprises de la philosophie moderne, et de cette confusion est sorti un panégyrique de la religion chrétienne, qui pourra plus d'une fois faire sourire les incrédules.

Oui, la doctrine de l'identité des idées à travers l'espace et le temps est vraie, et elle est le fondement de la philosophie contemporaine tant en Allemagne qu'en France. Mais à quelle condition peut-on l'appliquer d'une manière légitime et efficace? A la condition de ne reconnaître que le génie de l'humanité pour cause créatrice des religions. Pour le philosophe, les développemens seuls constituent les différences, et il reconnaît l'identité des pensées et des affections humaines sous les variétés du costume et de la forme. Aussi il aura pour le christianisme une vénération réfléchie, parce qu'il y retrouvera, dans une plus puissante mesure, une sagesse déjà connue.

Mais autant cette manière de voir est naturelle chez les philosophes, autant, pour ceux qui ambitionnent d'expliquer et de défendre le catholicisme, il serait dangereux de fonder leurs explications et leur apologie sur la doctrine de l'identité. L'auteur des *Études sur les idées* ne s'est pas aperçu qu'à force de vouloir concilier toutes les opinions il anéantissait l'individualité du christianisme : quand on a lu son livre, on croit beaucoup moins à la nécessité de la révélation. En effet, il nous montre l'humanité presque déjà chrétienne avant la venue du Christ; Platon a écrit, s'il faut en croire Mme de Ludre, en se rapprochant le plus possible du point de vue catho-

lique; elle nous dit encore qu'il ne manquait à Caton que le nom de chrétien, et que son cœur renfermait les vertus de l'Évangile. Si Caton est chrétien, il ne faut plus désespérer de personne. Il semblait cependant que ce fier païen, qui se sauva par une mort volontaire de l'amnistie de César, ne possédait pas cette vertu que le christianisme se glorifie d'avoir donnée au monde sous le nom d'humilité. Le zèle de Mme la vicomtesse de Ludre l'a emportée trop loin; en voyant partout le christianisme, elle l'annule. Si, comme elle cherche à le démontrer, l'Évangile, saint Augustin, Fénelon, concordent sur les idées fondamentales avec les Védas, avec Lao-Tseu, avec Socrate, avec Platon, avec Zoroastre, on se demande ce que devient la divine originalité de la parole du Christ. Le christianisme n'est plus qu'une sorte de récapitulation, une espèce d'éclectisme venu à propos. C'est ce que nous dit à peu près Mme de Ludre quand elle nous montre l'église intervenant entre toutes les idées pour les unir, et ayant pour mission de mettre d'accord Épicure et Leibnitz, Pythagore, Virgile et Kant. Dans son amour de la paix, l'auteur des *Études sur les idées* a imaginé un moyen de pacification que nous recommandons à tous les partis. D'où proviennent les discussions? De l'habitude où l'on est de dire ceci *ou* cela est. Or, si l'on disait désormais ceci *et* cela est, si on mettait *et* à la place de *ou*, on couperait court à tous débats, tout existerait parallèlement, ce serait une harmonie générale. Pour arriver à un si beau résultat, il ne faudrait pourtant que substituer, comme dit Beaumarchais dans *le Mariage de Figaro*, la conjonction copulative *et*, qui lie les membres de la phrase, à la conjonction alternative *ou*, qui les sépare.

Mme la vicomtesse de Ludre a beaucoup lu, elle a composé la plus grande partie de son ouvrage avec les extraits de ses lectures, puis elle a intercalé entre ces innombrables citations des développemens où l'on sent toute la diffusion incohérente d'une conversation. Tout ce que l'auteur a appris, tout ce qu'il a pu dire, tout ce qu'il a pu entendre en conversant sur les sujets les plus disparates, se trouve jeté pêle-mêle dans deux volumes où sont évoquées tour à tour l'histoire, la philosophie, la religion, la littérature, la musique. Ainsi nous apprenons que M. Donizetti, *dont le génie est moins vaste que celui de Mozart* (en vérité!), a peut-être le don de mieux parler au cœur. Goethe serait un très grand homme si *Faust* lui appartenait, mais *Faust* est une création populaire; quant à Voltaire, il est stérile. Le style philosophique de Cicéron est sans ordre et sans couleur. Dire de ces choses dans son salon, c'est déjà bien imprudent; mais les écrire!

Néanmoins les *Études sur les idées* dénotent un certain mouvement dans l'esprit, et surtout une véritable élévation d'ame. Les intentions de l'auteur sont respectables. L'auteur voudrait attirer au sein du catholicisme tous les penseurs, et, pour arriver à ce but, il a entrepris de dresser une espèce de concordat qui pût être accepté tant par l'église que par la philosophie.

L'église et la philosophie sont deux puissances qui ratifient difficilement les transactions qu'on croit pouvoir dresser en leur nom. Ici d'ailleurs la qualité des négociateurs est bien faite pour éveiller de légitimes défiances. Nous avons vu deux femmes d'esprit, se jetant étourdiment dans les questions les plus ardues, aller souvent contre le but qu'elles se proposaient d'atteindre : nouvel exemple des dangers dont est semée pour les femmes la carrière philosophique.

Dans le choix des occupations littéraires, les femmes ne sauraient mettre trop de coquetterie. Il y a des choses qu'elles font mieux que les hommes, il y a des genres auxquels les destine la finesse de leur organisation; c'est là qu'elles peuvent sans témérité se montrer entreprenantes. La part que leur fait la nature n'est-elle pas assez belle? Connaissance du cœur humain, études des passions, peinture des mœurs, poésie, surtout celle que l'amour révèle, voilà, ce nous semble, d'assez puissantes attributions. La nature s'est chargée elle-même d'opérer une sorte de division du travail entre les femmes et nous; il est dans l'intérêt de tous de ne pas la contredire. Atteindre l'originalité dans les matières scientifiques est pour les femmes un accident très rare; tout ce qu'elles peuvent faire, c'est de comprendre et d'exposer les idées que d'autres ont conçues, et même dans ce travail, elles échouent souvent. Si elles écrivent sur la philosophie et la politique, on les verra défigurer les doctrines par des exagérations qui trahiront leur faiblesse. Elles se tromperont sur la nature des principes, elles en méconnaîtront la valeur, elles en confondront les rapports; enfin, en commentant d'un style déclamatoire des thèmes usés, elles croiront écrire des choses nouvelles.

Rien d'ailleurs de nos jours ne sollicite les femmes à s'exposer à de pareils naufrages. Nous ne sortons pas de la barbarie; nous ne sommes pas à ces époques de renaissance où l'on a vu les femmes, s'associant au réveil de l'esprit humain, disputer aux hommes les palmes de l'érudition et de la science. Au moyen-âge, des femmes ont été docteurs en droit et professeurs de physique; beaucoup savaient le grec et l'hébreu. A l'époque de la renaissance, un pareil

spectacle n'avait rien de ridicule; alors l'esprit humain avait besoin de toutes ses forces; il ne pouvait y avoir trop de travailleurs. Il fallait que le monde moderne fût dégrossi le plus vite possible. Mais *d'autres temps, d'autres soins*. Quand la civilisation intellectuelle de l'Europe fut solidement assise, les femmes durent abandonner les travaux scientifiques pour s'en tenir aux choses de l'imagination et du cœur. C'est ce qu'a compris si bien Molière quand il fit *les Femmes savantes*. Ce grand esprit estima qu'il était ridicule à des femmes de vouloir se signaler dans la philosophie, la physique et la géométrie, quand Descartes, Pascal et Fermat étudiaient la nature de l'homme et les lois du monde. Sûr de ne pas se tromper en jugeant ainsi les choses, Molière fut hardi dans l'exécution; il savait aussi qu'en attaquant les *savantes*, il aurait pour lui toutes les femmes spirituelles et belles qui faisaient l'ornement de Versailles et de Paris.

Au reste, la nature des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons est peu faite pour attirer aujourd'hui les femmes aux matières philosophiques. Ne semble-t-il pas que la guerre doive recommencer entre la philosophie et l'église? C'est du moins ce qu'on pourrait craindre, s'il fallait voir dans certains hommes les mandataires avoués de l'intérêt religieux. Mais, en vérité, on ne comprend pas l'avantage que trouverait l'église à provoquer des collisions fâcheuses. La guerre! Et pourquoi? L'église pourrait-elle, avec quelque fondement, être mécontente de sa situation? La société la respecte, le gouvernement l'honore et quelquefois la flatte. Il y a un retour sensible vers la pratique et le goût des choses religieuses. Sincérité chez beaucoup, calcul chez plusieurs, esprit d'imitation chez d'autres, quelles que soient les causes de ce retour, il est réel, et chacun s'en préoccupe. Tout ce que demande l'église à l'administration civile, pour accroître ses ressources et étendre son influence, elle l'obtient. Que peut-elle vouloir de plus? Mon Dieu, presque rien, si l'on doit en croire quelques-uns; une misère. Mais encore? Eh bien! l'église désirerait l'anéantissement de la philosophie.

Anéantir la philosophie dans la patrie de Descartes et de Voltaire, proscrire en France le droit souverain de la pensée! Vers la fin du siècle dernier, avant 1789, Turgot écrivait ces paroles : « La société peut choisir une religion pour la protéger, mais elle la choisit comme *utile* et non comme *vraie*, et voilà pourquoi elle n'a pas le droit de défendre les enseignemens contraires. » La charte a été rédigée en vertu de cette maxime de Turgot. En proclamant que la religion

catholique est professée par la majorité des Français, en allouant des traitemens à ses ministres, la charte déclare implicitement que les croyances et les doctrines de cette religion sont *utiles* au corps social, mais elle n'y reconnaît pas la vérité absolue, car au même moment elle pose en principe l'égale liberté des autres cultes et des autres opinions. Ainsi la philosophie existe en France au même titre que l'église catholique. Les choses auraient donc bien dévié, s'il peut paraître nécessaire et même hardi de rappeler des principes aussi simples? L'église y réfléchira; il y aurait de sa part une véritable imprudence à réveiller des querelles qui n'auraient même plus l'excuse du fanatisme. Mieux avisée, elle comprendra qu'elle affermira plus encore sa légitime influence par la paix que par la guerre. Jamais l'esprit philosophique n'a été plus impartial et plus tolérant; songe-t-il à troubler la religion dans l'exercice de son ministère social? Seulement il a en partage le culte de la science, et il n'y souffrirait pas la moindre atteinte. La philosophie a son droit de cité en France aussi pleinement que la religion, et elle y exercera toujours un impérissable empire.

LERMINIER.

POÈTES ET ROMANCIERS

MODERNES

DE LA GRANDE-BRETAGNE

VII.

THOMAS MOORE.

Vers la fin du dernier siècle et dans les premières années de celui-ci, la littérature anglaise subit une transformation complète. Depuis la restauration des Stuarts, en 1660, jusqu'à la mort de George II, en 1760, les poètes de la Grande-Bretagne ne cessent d'obéir à une influence étrangère. On néglige Shakspeare, on l'accuse de manquer de goût, et on ne ressent d'admiration que pour l'école française. On est en plein Louis XIV. Parmi tous les hommes célèbres de cette époque, à commencer par Dryden, à finir par Olivier Goldsmith, en comptant Pope, Addison, Collins, Thomson et Gray, on ne découvre pas une idée originale, pas une idée franche. Comme dans toutes les périodes vouées à l'imitation, on retrouve des rimeurs faciles, des *faiseurs* curieux, des puristes, des pédans, des écrivains, mais pas

un seul poète. Le talent déborde, mais le génie se retire, et, derrière les nuages épais qui l'enveloppent, travaille à l'enfantement de merveilles futures. Cowper, de la pointe de sa plume, fit une petite piqûre au gros ballon vide de la boursouflure académique, et l'antiquité mythologique céda la place aux évènemens de la vie domestique et réelle. L'auteur du *Table Talk* ouvrit le chemin à Wordsworth et aux *lakistes*. Cependant la grande révolution, la véritable renaissance, ne devait s'accomplir que quelques années plus tard, avec les premières ballades de Scott, les premières poésies de Byron, les premiers chants de Moore. C'est alors qu'à l'élément classique et compassé, étranger à l'essence même de la langue britannique, succéda tout à coup l'élément romantique, et que, ceint d'une triple couronne, le génie septentrional s'assit en vainqueur sur les débris d'un passé infécond. Ces trois hommes, Scott, Moore et Byron, sont non-seulement la plus énergique expression de l'époque à laquelle le dernier seul a légué son nom, mais encore les deux premiers personnifient en quelque sorte le pays qui les a vus naître. Il est impossible de ne pas remarquer la frappante analogie qui, dans l'un et l'autre cas, existe entre l'individu isolé et la masse nationale, entre les sentimens, les passions, les instincts populaires, et l'œuvre plus réfléchie qui les reproduit sans cesse; de ne pas observer avec intérêt combien le poète attire, rassemble, concentre et absorbe en lui les rayons partis des limites du cercle insaisissable qui l'entoure. On dirait que l'Irlande et l'Écosse tenaient à faire valoir leurs droits littéraires et à changer en triumvirat la dictature menaçante de l'Anglo-Normand. Pendant que Scott publiait *Marmion*, *Waverley* et *Rob-Roy*, pendant qu'il s'appliquait à relever des ruines, à glorifier la monarchie, la féodalité, la tradition, à ranimer de son souffle puissant le grand cadavre du moyen-âge, l'auteur des *Mélodies irlandaises* s'élançait avec avidité vers l'avenir, et faisait retentir les trois royaumes du cri de la liberté *politique*. En ceci, chacun des deux poètes n'a fait en quelque sorte que reproduire l'histoire morale de son pays. L'Écosse de tout temps fait ses révolutions en arrière, et la révolte qui aujourd'hui, au nom de Robert Bruce, ira menacer les Plantagenets sur leur trône, se fera écraser demain à Culloden, en cherchant à replacer une couronne sur le front du dernier des Stuarts. L'Irlande, au contraire, pour s'assurer sa place si rudement disputée parmi les nations, marche en avant, haletante, le front en sueur, l'œil en feu, hardie, infatigable. — En avant! c'est le cri à la fois de son espérance et de son désespoir. Pour les deux peuples, l'Anglais demeure presque

au même degré un objet de terreur et de haine; *le pâle Saxon*, comme l'appellent les deux langues, réveille à peu de chose près les mêmes antipathies chez le *highlander* de Glencoe que chez le batelier de Killarney; l'un et l'autre tournent leurs regards vers la France, mais chacun avec une idée bien différente. Tandis que l'Écosse implore l'aide de la France monarchique, et que Holyrood et Versailles se renvoient réciproquement leurs rois, l'Irlande se jette dans les bras de la France révolutionnaire, ouvre ses ports à Hoche et appelle le vainqueur d'Arcole. Ce qui dans l'Angleterre blesse les susceptibilités nationales des Écossais, c'est ce manque de respect pour les antiques coutumes, cette allure insolente de parvenue enrichie qu'affecte quelque peu l'indépendante Albion, tout au rebours de l'Irlande, qui ne reproche à sa voisine que sa trop grande illibéralité et l'exercice d'une tyrannie passée de mode de nos jours. L'une se plaint de trop, l'autre de trop peu d'innovations. Les causes de cette situation sont faciles à saisir. L'Écosse, réunie en 1603 seulement à la couronne britannique, apportée à l'Angleterre, pour ainsi dire, en *don du matin* par un roi écossais, ne put être envisagée comme une conquête; néanmoins, tout en gardant son rang, elle perdait sa royauté; on la traita en sœur, mais en sœur cadette. L'orgueilleuse Calédonie s'en blessa profondément, et l'Europe put contempler le spectacle assez singulier d'une nation à laquelle chaque liberté que l'on accordait enlevait un trésor, une illustration, un privilége, un souvenir. L'Irlande, au contraire, qui, si loin qu'elle regardât en arrière et de quelque côté qu'elle se tournât, ne découvrait autour d'elle que désolation et misère, l'Irlande, pauvre, gémissante, abandonnée, proscrite, que pouvait-elle rêver sinon l'avenir, ce qui n'était pas, ce qui n'avait jamais été? L'Écosse, entichée de sa noblesse, féodale en son ame, même de nos jours, quoiqu'elle eût peut-être gagné sous le point de vue matériel, voulut reculer pour saisir le mieux. L'Irlande, seule au monde, sans pain pour ses enfans, sans autels pour son culte, sans passé, sans présent, l'Irlande se jeta dans l'inconnu pour en arracher le bien que malheureusement elle attend encore. — C'est comme les représentans de ces deux tendances opposées qu'il faut envisager Scott et Moore.

Cependant au-dessus des franchises partielles ou spéciales restent les franchises de l'intelligence, au-dessus des intérêts les passions, au-dessus des hommes l'homme; c'est là qu'il faut chercher Byron. Moins national que Moore ou Scott, il appartient par cela même davantage à l'humanité, et, tandis que ses deux contemporains re-

présentent un peuple, lui se fait le symbole d'une idée. « J'ai toujours aimé et honoré le talent de Pope de toute mon ame, bien que de ma vie je n'aie su l'imiter (1), » écrit l'auteur de *Childe-Harold* en 1820. Ces paroles évidemment ne révèlent que l'artiste épris de la forme, et qui, malgré lui, se laisse charmer à l'aspect de la ligne correcte et pure; car pourquoi une opinion aussi prononcée se trouve-t-elle démentie par les actes d'une vie entière? Pourquoi le génie hardi et libre de Byron répudie-t-il d'une manière aussi énergique (et qui va même parfois jusqu'au sacrifice de la forme) le style harmonieux et limpide, le vers ciselé et parfait de Pope? Pourquoi ce classicisme qu'il admire si ardemment ne parvient-il pas un seul instant à réprimer les élans fougueux de sa muse indomptable? Pourquoi cette contradiction manifeste, si ce n'est que le barde de Newstead obéissait à son insu à une influence irrésistible, et qu'il lui était ordonné de suivre la voie pénible que venaient d'ouvrir les *Confessions* et *Werther?* Rousseau, Goethe et Schiller le précédèrent; où trouver assez de place pour nommer tous ceux qui l'ont suivi? Et par cela je n'entends nullement agrandir le mérite de Byron, qui ne m'apparaît que comme le Luther de cette réforme littéraire, devenue inévitable par la force des choses, et préparée par des têtes bien plus puissantes que la sienne. Le principal mérite de Byron, selon moi, est de n'avoir pas fait défaut aux circonstances. C'est à cela qu'il doit son titre de chef d'une école où d'autres avant lui avaient professé les mêmes doctrines, mais dont la chaire, lorsqu'il parut, se trouvait vide. J'ai dit que Byron manquait de cette nationalité qui distingue Scott et Moore : par le mot nationalité, je n'entends pas cet étroit esprit de conservation égoïste qui s'attache bien plus aux produits et aux avantages du sol qu'au sol même, et peut-être serait-on en droit de trouver que par ce défaut de patriotisme poétique Byron ne fait que mieux personnifier un peuple dont deux races ennemies se disputent le berceau, qui vient au monde cosmopolite, et pour qui le premier besoin est de sortir de chez lui. L'essentielle différence qui existe entre Byron et Moore gît tout entière dans celle qui sépare leurs sources d'inspiration. Le chantre de *Lara*, orgueilleux réprouvé, s'inspire de lui-même, c'est-à-dire du cœur humain, chante ses propres douleurs, c'est-à-dire celles de l'humanité, et entretient la génération contemporaine des inquiétudes, des doutes, des aspirations vagues, du malaise étrange, qui les dévorent tous deux. Rien

(1) Lettre à d'Israëli.

ne s'entend mieux que deux malades qui souffrent de la même maladie; aussi le siècle ne tarda-t-il pas à s'engouer de Byron. Moore, au contraire, reçoit son impulsion d'une idée moins étendue et plus spéciale, l'Irlande. L'amour de son pays est la flamme à laquelle son enthousiasme a pris feu; homme ou poète, tout l'être est là-dedans. « Les *Mélodies irlandaises*, disait Byron, vivront dans la postérité tant que vivront l'Irlande, la musique et la poésie. » Le patriotisme, la haine de l'oppresseur, l'exécration du traître, l'espoir de la vengeance, le culte de la liberté, voilà les élémens de la poésie de Moore. On le voit bien, ce genre de talent devait nécessairement exercer une action moins universelle que celui de Byron. Les nations opprimées et esclaves pouvaient seules comprendre les souffrances de la malheureuse Erin; les peuples riches et puissans ne s'en préoccupaient guère, et trouvaient une foule de bonnes raisons pour ne pas s'en émouvoir. Mais la prédiction de Byron est strictement vraie : tant que durera l'Irlande, tant qu'une poignée de ses fils vivront encore pour ressentir le poids de leur honte et de leur misère, qu'ils soient captifs, exilés, mourans, qu'ils gémissent dans le *far-west*, ou que dans les plaines brûlantes de l'Inde ils combattent sous le drapeau d'un maître abhorré, on trouvera sur leurs lèvres une chanson de Moore et dans leur cœur une bénédiction pour son nom. Moore s'est élevé par le patriotisme au niveau des hommes politiques. Certes, le poète qui a consacré son imagination à l'Irlande n'a pas moins fait pour elle que ceux qui lui ont donné leur vie. O'Connell, O'Gorman Mahon, Sheil, Curran et Grattan, tous ces courageux et nobles défenseurs d'Erin, saluent du nom de frère l'auteur des *Mélodies*, dont à cette heure les sentimens restent aussi chauds, aussi inébranlables que dans les temps de sa plus ardente jeunesse. Dans les rares et misérables aumônes qu'elle se laissait arracher en faveur de sa conquête, la hautaine Angleterre ne cédait peut-être pas plus au langage énergique dont retentissaient les murs des deux chambres du parlement qu'aux murmures sourds de l'opinion publique, entraînée par la voix du poète à la mode.

Si la force ou la grace prédomine chez Moore, c'est là une question que l'on n'a guère pris la peine d'examiner, ébloui qu'on était par l'éclat d'un autre génie dont l'énergie formait le caractère distinctif. Byron a exercé une action sociale trop vaste et trop féconde pour que de son temps on ait pu le juger sainement comme artiste ou comme penseur; maintenant que cette première effervescence s'est calmée, il serait peut-être possible de démontrer que d'autres

poètes, ses contemporains, privés d'une popularité aussi exagérée par le but moins sympathique aux passions humaines qu'ils avaient poursuivi, savaient déployer, pour atteindre à ce but, des moyens aussi vrais et aussi grands que le poète qui dans sa gloire a pu se croire sans rival (1).

On découvre chez Moore deux individus, deux talens différens, d'où naissent deux réputations également distinctes, et dont l'une absorbe l'autre. Il est arrivé à Moore ce qui arrive à bon nombre des écrivains qui obtiennent un grand succès de vogue; il est devenu principalement célèbre par ses qualités secondaires. Né à Dublin, en 1780, il fit paraître sa traduction d'Anacréon en 1800, avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans, et publia l'année suivante les *Poèmes de Little*. Dès ce moment, le siècle assigna une place définitive au poète; il devint tout de suite le lion à la mode; on chanta ses chansons et on les lui fit chanter; on le fêta, on le choya, on le combla d'attentions, mais le comprit-on bien? Tout en appréciant ce que renfermait de charmant, de gracieux, de raffiné, ce remarquable talent, on ne reconnut pas assez ce qu'il contenait de fort et de viril; dans ses productions, qui se distinguent avant tout par leur énergie, on se plaisait à admirer le sujet, le *story*, comme disent les Anglais, les brillantes images, la perfection du vers, et *Anacréon Moore* fut le nom dont ses contemporains persistèrent à décorer l'auteur de *Lalla Rookh*.

Pour bien apprécier le talent de Moore, il est nécessaire de diviser ses ouvrages en deux classes, de placer d'un côté les œuvres sérieuses, les chants inspirés qui lui assurent une célébrité durable, de l'autre les mille petites créations élégantes et spirituelles qui lui valurent les applaudissemens et les caresses de son temps. Parmi les premières, il faut nommer *Lalla Rookh*, les *Mélodies irlandaises*, certaines odes et épîtres, et les *Rimes sur la route*. Aux secondes appartiennent les *Poèmes de Little*, les innombrables épigrammes et

(1) Il existe, sous la date du 15 mars 1820, une lettre très curieuse de lord Byron à M. d'Israëli, dans laquelle, en parlant de Southey, qui l'accusait d'être envieux, il se sert des expressions suivantes, où perce cet incroyable orgueil que lui inspiraient sa position et son immense célébrité : « Que peut-on envier à Southey? Est-ce sa naissance, son nom, sa renommée, ou ses vertus que je dois envier? Je suis né dans l'aristocratie qu'il abhorre, et descends, par ma mère, de rois antérieurs aux aïeux de ceux auxquels il a vendu ses chants. Ce ne peut donc être sa naissance. Comme poète, pendant les huit années qui viennent de s'écouler, *il m'a été impossible de redouter quelque rival que ce fût*. Quant à l'avenir, il reste ouvert à tous. »

ballades, les chansons érotiques, les chansons de table, les *Fables de la Sainte-Alliance*, et les autres satires, tableaux parfaits de mœurs contemporaines. Comme les odes d'Anacréon, à titre de traductions, n'entrent point dans les inspirations originales de Moore, elles ne doivent être considérées que du point de vue de l'exécution pure, et, quant au poème célèbre des *Amours des Anges*, on éprouve un très grand embarras à lui trouver une place. Trop frivole pour être classé parmi les œuvres sérieuses, et trop sérieux pour se ranger parmi les poésies légères, ce poème est d'une nature aussi intermédiaire que son sujet, et, comme les anges, semble destiné à flotter incessamment entre les deux sphères.

Le patriotisme de Moore est un fait individuel, isolé; loin de se présenter comme la conséquence nécessaire de ses idées philosophiques ou politiques, il s'en écarte et ressemble bien plutôt à l'amour que ressentent certains hommes pour une seule femme, tandis que le sexe en général ne leur inspire que de l'aversion. Moore aime l'Irlande comme une maîtresse; tout ce qu'elle demande et tout ce qu'elle veut, il le veut et le demande. Il ne voit qu'elle au monde, et ce n'est pas lui qu'on accuserait jamais de sacrifier au sentiment cosmopolite, ou de perdre un seul instant de vue les intérêts de son propre pays, pour se plonger dans des rêveries plus ou moins stériles sur les besoins et les destinées de l'humanité. Lui-même l'a dit, le seul reproche que pourront lui adresser les ennemis de l'Irlande sera d'avoir, comme Othello,— « aimé non point sagement, mais trop bien. » On se persuade trop facilement, en lisant certaines poésies de Moore, que l'homme qui les a écrites appartient au parti ultra-radical, erreur qui a causé plus d'un mécompte parmi certains esprits exaltés. Il y a chez le barde d'Erin une élégance innée, *a native elegance*, comme disent nos voisins d'outre-Manche, qui s'oppose instinctivement aux mœurs républicaines, et c'est encore un trait distinctif du caractère irlandais, qui, au milieu des complots, des émeutes et de tous les plus funestes excès d'une guerre civile continuelle, trouve moyen de conserver toujours ses allures chevaleresques, cette insouciance de grand seigneur qui ont fait si souvent comparer l'Irlande et la France. Tant et si bien existent chez Moore ces goûts aristocratiques, cet éloignement pour les aspérités et les *incorrections*, si je puis employer le mot, d'une société primitive, que lorsqu'en 1803 les whigs lui donnèrent la place de régistrateur de l'amirauté aux Bermudes, le séjour qu'il fit aux États-Unis, avant de se rendre à son poste, ne

lui laissa que des souvenirs pleins d'amertume et de dégoût. L'aspect de ce peuple enfant, de cette nationalité ébauchée, ne le frappa par aucun de ses côtés vraiment grands; il en saisit toutes les imperfections et les vices, comme plus tard mistriss Trollope en a saisi les incohérences et les ridicules : « J'allai en Amérique, dit Moore dans la préface des *Odes et Épîtres*, publiées en 1806, sans aucune prévention défavorable; au contraire, je me livrais à certaines illusions touchant la pureté du gouvernement et le bonheur primitif du peuple.... Mon attente fut entièrement trompée, et j'avais envie de dire à l'Amérique comme Horace à sa maîtresse : *Intentata nites.* » On devine à ce début le ton que prendra Moore plus tard vis-à-vis de « cette race factieuse, pauvre d'esprit et prodigue de paroles, née pour être esclave et ambitieuse du pouvoir. » Oubliant sans doute que l'Amérique était la sœur légitime de l'Irlande, qu'elle s'était courbée sous le même joug et qu'elle l'avait secoué, qu'elle avait souffert les mêmes injustices et qu'elle venait de les venger; oubliant enfin que, si le peuple irlandais avait su en profiter, la capitulation de York-Town ouvrait à la malheureuse Erin le chemin de la liberté, Moore, dans la VIIIe épître adressée à M. Spencer, s'exprime de la manière suivante sur la patrie de Washington : « Tout ce que la création éternellement variée contient de grand ou d'aimable fleurit et se développe ici; les montagnes s'élèvent avec fierté, les jardins s'épanouissent dans leur éclatante richesse; de beaux lacs s'étendent, de grands fleuves roulent leurs ondes victorieuses. L'ame (*the mind*), l'ame seule, sans laquelle le monde n'est qu'un désert, l'homme que de la boue; l'ame, l'ame seule, enfouie dans un repos stérile, ne fleurit ni ne s'élève, ne s'épand ni ne brille! Prenez-les tous, chrétiens, mohawks et démocrates, depuis le *wigwam* jusqu'à la chambre du congrès, depuis l'homme sauvage (esclave ou libre) jusqu'à l'homme civilisé, moins apprivoisé que lui, ce n'est partout que même chaos ténébreux, que même lutte inféconde entre la vie à moitié civilisée et à moitié barbare, où tous les maux de l'ancien monde se mêlent à toutes les grossièretés du monde nouveau, où tout pervertit, bien que peu de choses séduisent, et où du luxe rien n'est connu que le vice. »

A côté de cette répugnance pour l'état social en Amérique éclate une admiration sans bornes pour les beautés de la nature inanimée. Moore doit à son voyage au-delà de l'Atlantique quelques-unes de ses descriptions les plus brillantes, quelques-unes de ses pages les plus vivement colorées. Ainsi je signalerai l'ode appelée *la Chute*

d'Hébé comme une création les plus parfaites dans son genre. Il y a de l'Anacréon là-dedans, il y en a même beaucoup, mais ce n'est point imité, c'est *repensé*, ainsi que le voulait Goethe en pareille circonstance. Du reste, le séjour du poète irlandais aux Bermudes a dû nécessairement entrer pour quelque chose dans le choix qu'il fit plus tard d'un sujet de poème oriental. Il est à croire que le pays de Miranda et d'Ariel (1) a fourni plus d'une fleur, plus d'un parfum, plus d'une perle, aux pâles héroïnes du royal Feramorz.

Parmi les critiques qui ont le plus et le mieux étudié Moore, il en est pourtant beaucoup qui ne voient dans *Lalla Rookh* qu'un poème oriental, aussi plein de diamans et de perles, aussi propre, en un mot, à réjouir le cœur d'un bijoutier que les *Mille et Une Nuits* elles-mêmes, partant admirable sous le rapport de la couleur locale, supérieur sous ce point de vue au *Giaour* et à *la Fiancée d'Abydos*, et bien au-dessus du *Thalaba*, du *Kehama*, de Robert Southey. Vaut-il la peine de dire qu'il n'en est rien, et que Moore ne demande à l'Orient qu'une forme pour cacher une idée, qu'un voile de Bénarès pour couvrir un poignard? Je ne prétends pas dire que ce choix de l'Orient, comme théâtre d'action pour son œuvre, fût tout-à-fait un acte prémédité, indépendant de toute tendance involontaire et spontanée, ou que Moore demeurât étranger au mouvement de la renaissance orientale auquel prenaient part Goethe, Byron et tant d'autres esprits illustres de l'époque. Sa seule qualité d'Irlandais le portait involontairement vers le monde asiatique (2), et le caractère particulier de son talent l'en rapprochait encore davantage. « Personne, disait Sheridan, ne met autant de son cœur dans son imagination que Tom Moore; son ame semble une étincelle de feu échappée du soleil, et qui toujours s'agite afin de retourner vers la grande source de lumière et de chaleur. » Jugement aussi vrai que poétique, et que les lignes suivantes, tirées de *Lalla Rookh* même, confirmeraient au besoin : « Lumière bénie du soleil! glorieuse puissance! quelle douceur,

(1) On sait que *l'île déserte* dans laquelle Shakspeare a placé la scène de *la Tempête* n'est autre qu'une des îles Bermudes.

(2) Les Irlandais se vantent de leur origine orientale, et il faut avouer que le caractère national en certaines choses, et la langue par sa construction et sa surabondante richesse métaphorique, semblent plaider en faveur de cette opinion. Lord Byron, en dédiant *le Corsaire* à Thomas Moore, lui écrivait : « On dit parmi vos amis, et j'espère pour ma part qu'on est fondé à le dire, que vous composez un poème dont l'action se passera en Orient; personne n'est plus naturellement appelé à traiter un pareil sujet. Les injures de votre propre pays, l'esprit ardent, exalté de ses fils, la beauté et la tendresse de ses filles, peuvent se retrouver là. Collins,

quelle vie apporte ton rayon! A te sentir, il y a un bonheur si réel, que le monde ne renfermât-il d'autre joie que celle-ci,—de pouvoir se reposer et se *soleiller* en paix,— ce serait un séjour trop délicieux, trop charmant, pour que l'homme pût l'échanger contre l'obscurité, l'ombre froide du tombeau! »

Il serait difficile, ce semble, au plus indolent lazzarone du Môle, au plus voluptueux buveur du soleil de Mysore, de mieux exposer les doctrines de sa philosophie sensuelle. Mais bien que tous les trésors de l'Asie se soient épanchés sur quelques pages de *Lalla Rookh*, bien que les parfums de l'Arabie vous enivrent, que les tissus de l'Inde vous éblouissent, et que vous vous trouviez transporté dans le monde merveilleux de Krishna et de Kamadéo, *Lalla Rookh* n'est rien moins qu'un poëme oriental. *Lalla Rookh* n'est qu'un magnifique cadre persan qui renferme un calvaire, et où le croissant cache la croix; c'est la coupe de rubis de Giamschid remplie de *morat* (1) jusqu'aux bords, un brillant symbole derrière lequel le poëte se retranche pour mieux foudroyer l'oppresseur de sa religion et de sa patrie.

Lalla Rookh se compose, comme on le sait, de quatre poëmes distincts, amenés et liés ensemble par une narration en prose: forme essentiellement orientale, qui souriait fort aux vieux conteurs méridionaux, descendans immédiats des poëtes de l'Asie, à la tête desquels il faut placer Boccace, et que l'on peut, en y cherchant bien, retrouver d'aventure dans les *tales* des nouvellistes primitifs de la Grande-Bretagne.

Le puissant empereur Aurungzèbe marie sa fille, Lalla Rookh, au prince Aliris, fils du roi de Bucharie. Pendant le voyage que fait la princesse de Delhi à Cachemire, où doit être célébré son mariage, un jeune poëte, nommé Feramorz, trouve le moyen de se glisser dans la nombreuse suite de Lalla Rookh, et, à l'excessif déplaisir du grand chambellan Fadladeen, parvient à diminuer pour la prin-

lorsqu'il nommait ses *Églogues orientales* ses *Églogues irlandaises*, ne savait pas combien était vraie une partie au moins de son parallèle. Votre imagination créera un soleil plus vif et un ciel moins nuageux; mais la sauvagerie (*wildness*), la tendresse et l'originalité forment quelques-uns de vos titres nationaux à une descendance orientale, et vous-même jusqu'ici, vous avez prouvé les vôtres bien plus clairement que le plus zélé antiquaire de votre pays. » Le poëte Collins, auquel Byron fait allusion, publia, dans la première moitié du dernier siècle, des poëmes sous le nom d'*Églogues orientales*. Plus tard, atteint d'un découragement profond, il blâma sans réserve ses productions juvéniles, et, pour exprimer combien il trouvait mal écrites les *Églogues orientales*, il les surnomma ses *Églogues irlandaises*.

(1) Liqueur que buvaient les anciens rois irlandais.

cesse les ennuis de la route, en lui récitant des poèmes dont il est l'auteur. Feramorz réussit si bien à distraire la royale fiancée, que, arrivée à Cachemire, la seule idée d'y trouver son futur époux lui cause un chagrin mortel. Pâle et abattue, Lalla Rookh va au-devant du jeune roi, et lorsque, émue par le son d'une voix bien connue, elle relève sa tête mélancolique pour mieux voir celui qui lui parle et lui offre un trône, elle tombe sans connaissance à ses pieds. Dans Aliris, la fille d'Aurungzèbe reconnaît Feramorz, le beau jeune homme qu'elle aime : dénouement quelque peu occidental à ce que l'on voit, et qui trahit son origine. En revanche, les détails brodés sur ce canevas romanesque sont dignes du *Touti-Nameh*, et sauf une individualité trop prononcée donnée aux caractères féminins, une certaine inquiétude rêveuse trop souvent décelée, et qui parfois flotte comme une vapeur nébuleuse sur les horizons si clairs et si accusés de la nature orientale, sauf ces petites marques traîtresses, cet *accent étranger*, la narration en prose de *Lalla Rookh* pourrait à bon droit réclamer une paternité persane ou hindoue.

Mais c'est par les quatre récits de Feramorz qu'il faut juger l'œuvre, et pour tous ceux qui ont appris à connaître l'Orient autre part que dans les poèmes et les romans faits à son image en Europe, il doit être évident que les trois premiers chants de *Lalla Rookh* appartiennent à l'école romantique, et se rattachent au génie occidental. L'amour individuel et romanesque avec tous ses combats, ses inquiétudes et ses sacrifices, l'amour de tête, qui remplit les pages du premier et du troisième récit, ainsi que la morale sentimentale contenue dans le *Paradis et la Péri*, ressemblent aussi peu aux produits de la nature orientale que les *Vergissmeinnicht* et les bouleaux. *René* et *Werther* y ont plus de part que Mejnoun et Ferdousi. Non-seulement l'intervention constante du poète dans son œuvre, mais les passions qu'il dépeint, les raisonnemens dont il se sert, l'action incessante de la conscience personnelle qu'il n'a garde d'oublier, tout cela accuse une origine européenne, plus encore, chrétienne. L'ame, l'essence du poème entier, est occidentale, romantique, sentimentale. D'un autre côté, l'enveloppe extérieure, le corps de cette ame, se pare de toutes les couleurs, de tous les rayons de l'Asie, et, sous ce point de vue, le poème de Moore nous apparaît comme une espèce de bal travesti. Dans un théâtre dont les brillans décors imitent à s'y méprendre les jardins de Delhi ou les mosquées d'Iran, erre une foule étincelante des riches costumes d'Orient; mais, sous les plis du caftan, battent des cœurs pleins des incertitudes, des

vagues désirs de notre hémisphère du Nord, et Mahomet n'a rien à démêler avec ces yeux d'un bleu limpide dont le regard intelligent et rêveur perce à travers le voile d'or qui les cache. Si l'on demande comment Moore a pu composer et coordonner son œuvre de telle sorte que le contraste des deux élémens distincts qui la constituent ne nuisît point à l'ensemble, on en trouvera la raison dans l'entente profonde de la forme. Moore possède au suprême degré le secret de cette forme élégante et souple, également éloignée de la redondance orientale et de la sécheresse du Nord, et qui attire les élémens les plus extrêmes, les plus opposés, pour les assimiler, les unir et les confondre dans son milieu tempéré. Il n'existe peut-être aucun poète auquel on puisse mieux appliquer le mot inventé par Goethe d'oriental-occidental. Quant au quatrième récit : *la Lumière du Harem*, bien qu'il nous apparaisse au premier abord comme une création animée du pur souffle asiatique, certaines restrictions sont encore nécessaires; au milieu d'une sobriété de détails et d'un éclat de coloris vraiment orientaux, la conduite plutôt lyrique qu'épique du sujet rattache ce conte charmant au monde européen.

On s'est beaucoup amusé, surtout en Angleterre, à comparer entre eux Moore et Byron, et à trouver que le poète de *Lalla Rookh* sentait et traduisait bien plus fidèlement l'esprit de l'Orient que le chantre du *Giaour*. Peut-être, en l'examinant, trouvera-t-on que cette opinion, comme beaucoup d'autres fort généralement acceptées, manque de justesse, et que l'inverse de la proposition approcherait davantage de la vérité. Je suis loin de vouloir soutenir l'exactitude de la couleur locale dans les créations orientales de Byron, ou de prétendre que Gulnare, Leïla, Zuleïka et Médora ne soient pas autant de Marys (1) musulmanes; mais il me semble que, pour l'Orient qu'il a voulu peindre, il l'a incontestablement mieux peint que Moore, dont le premier soin devait être de masquer des pensées beaucoup trop nationales. Il y a Orient et Orient, et on n'en est pas quitte pour enturbanner son héros, et le faire crier : *Allah il Allah!* Les peuples du continent asiatique et africain diffèrent entre eux par les croyances, le caractère et les mœurs, tout autant que ceux de l'Europe. L'Orient a son antiquité classique, ses grandes lignes, comme aussi son romantisme, sa période de mouvement inquiet. L'Inde, la Perse, l'Arabie, forment le terrain classique dont l'Himalaya est l'Olympe,

(1) On sait que le premier amour que ressentit Byron fut inspiré par miss Chaworth, qui se nommait Mary.

les Védas et les livres des mages, l'Iliade. De l'Arabie inférieure part l'idée nouvelle; elle passe par l'Égypte et va trôner dans le temple du Christ. Un ou deux siècles plus tard, une horde de barbares venue des confins de la mer Caspienne s'abat sur la Morée, et finit par s'établir dans la ville de Constantin. Les disciples de Mahomet, dès le commencement, savaient la doctrine chrétienne, et, par suite des croisades et de la fondation des principautés franques en Syrie, ne pouvaient manquer de perdre insensiblement quelque peu de leur ancien caractère. Quant à la race turque, son origine tartare touche de bien près à celle des Huns, et peut-être pourrait-on trouver entre Othman et Attila un certain degré de parenté lointaine. La constitution du monde politique et commercial au moyen-âge amenait nécessairement une collision constante entre l'Occident et une partie de l'Orient. Une portion de l'Espagne obéissait aux Maures; les républiques italiennes, quand elles ne se battaient pas contre les infidèles, faisaient avec eux un commerce considérable; les Français, dans la Morée, ne pouvaient éviter certains rapports avec les Turcs, que l'Allemagne, d'un autre côté, avoisinait par la Hongrie.

Tous ces rapprochemens avec les peuples de l'Europe produisirent chez les descendans du prophète certaines modifications que l'on chercherait en vain chez les habitans de la haute Asie. Or, il est à remarquer que lord Byron choisit tous ses personnages parmi cette grande famille mahométane dont le sang s'est mêlé plus ou moins à celui des Espagnols, des Grecs et des Franks. Tous ses héros appartiennent à ces races turbulentes et vagabondes qu'il a pu voir lui-même autour du vieux pacha de Janina, et dont les instincts aventureux et quelque peu bohêmes ne sont peut-être pas si mal rendus dans les pages du noble lord. Avec Moore, le cas est tout autre : il ne sort pas du haut Orient, de la Perse et de l'Inde, du Candahar et du Khorassan. Il place toutes ses scènes dans le pays même de Brahma et de Zoroastre, dans l'Orient mystique, contemplatif et grave, dont les volumes sacrés étaient, il n'y a guère plus de cent ans, encore vierges de tout regard indiscret ou profane. *Lalla Rookh*, d'un bout à l'autre, se joue au sein de l'Hindostan, dont, à dire vrai, l'islamisme est la religion d'état, mais un islamisme aussi éloigné du fanatisme guerrier de la Mecque que les cérémonies sans faste d'une église scandinave peuvent l'être des pompes de la chapelle Sixtine. Il y a dans cette vieille terre de l'Inde, où la nature remplace Allah et où le panthéisme se retrouve au fond de tous les cœurs, quelque chose de vaste, de solennel et de mystérieux qui résiste aux sollici-

tations de la muse européenne. C'est un monde coulé en bronze que l'on voudrait imiter en cire. Cette retenue au milieu du débordement, ce calme au sein du tumulte, cette surabondance de vie dans la nature inanimée, ce repos impassible chez l'homme, cette philosophie profonde, cette superstition brutale, cette douceur majestueuse, cette sévérité inflexible, tant d'élémens ennemis, du choc sonore desquels jaillit dans ses proportions colossales la poésie indienne, sont si loin de se retrouver dans l'œuvre de Moore, que cela seul, à défaut d'autres raisons, me persuaderait que lui-même ne cherchait nullement à les reproduire. Ceux qui de ce point de vue mettaient Moore au-dessus de Byron ne voulaient en aucune façon lui faire un compliment; ils entendaient seulement célébrer chez le traducteur d'Anacréon la grace aux dépens de la force. C'est cette opinion qu'il importe de combattre. En remettant l'auteur de *Lalla Rookh* sur son propre terrain, en dégageant son talent des préjugés de son temps, en l'examinant sous son vrai jour, nous essaierons de faire ressortir cette vérité, que ce n'est pas à l'élégance ou à l'éclat du style, mais à la dignité et à l'élévation des idées, que Moore doit une place éminente parmi les poètes contemporains. Loin de se distinguer surtout par sa facilité gracieuse, c'est à son énergie virile que le poète des *Mélodies* doit de pouvoir marcher près de Byron. Il faut ôter à Moore la guirlande de pampre et de roses que lui a jetée, au milieu d'une fête, une folle bande d'amis joyeux, et la remplacer sur son front par la feuille plus sombre, mais immortelle, que sans nul doute lui réserve l'avenir. Ainsi que nous l'avons déjà dit, pour apprécier le poète chez Moore, il est nécessaire de comprendre l'homme. Il convient, avant tout, de l'envisager comme patriote, comme Irlandais. Lorsqu'on s'est bien pénétré de cette idée, que tout chez lui se rapporte à la conviction politique, que tout part de là et que tout y retourne, lorsqu'on a bien saisi le point inspirateur, tout le reste en découle forcément et peut à merveille se passer de commentaires.

Comme presque tous les poèmes de longue haleine, *Lalla Rookh* présente de grandes inégalités. On ne peut songer à mettre au même rang les deux premiers récits du royal trouvère et le chant inspiré des *Adorateurs du feu*, ou ce charmant conte de fées, *la Lumière du Harem*. C'est surtout par la composition que pèche *le Prophète voilé de Khorassan*. L'intérêt languit, et l'ensemble se trouve trop souvent sacrifié à des détails qui, bien qu'ayant leurs beautés propres, retardent l'action et étouffent la vie du sujet. Une idée donnée, toute création a deux formes, l'une *conceptive*, l'autre *exécutive*.

La conception pure est une forme, elle aussi, qui, pour ne point se manifester, n'en existe pas moins dans le monde invisible des idées. Cette dualité se retrouve partout, et c'est du complet accord, je dirais volontiers de l'identité absolue de la forme subjective (espèce de cadre que pose l'intelligence et que remplit le travail) avec la forme objective, que résulte la perfection d'une œuvre littéraire. Or, c'est de cette harmonie même que l'on sent l'absence dans le poème dont nous parlons. Les proportions du contenant ne répondent pas à celles du contenu, et, tout en admirant le travail fini, la ciselure exquise de certains détails isolés, l'œil expérimenté découvre à chaque instant, entre le tableau et le cadre qui l'entoure, des vides qui détruisent tout l'effet de l'ensemble. On croit sentir, en lisant *le Prophète voilé*, que l'auteur a voulu faire autre chose que ce qu'il a fait, et cela s'explique par le choix du sujet qui, du reste, ne manque pas de ressemblance avec le *Mahomet* de Voltaire. Le fanatisme religieux est une passion qui se laisse plus facilement combattre en prose qu'en vers, et jusqu'ici je ne connais guère d'œuvre poétique dans laquelle la raison remporte la victoire sur l'enthousiasme, sans qu'en même temps la poésie ait à souffrir une rude défaite. Dans ce premier récit de Feramorz, toute l'imagination du poète, toute son ardeur, se concentrent sur des descriptions brillantes d'objets inanimés, tandis que les principaux sujets du drame se trouvent relégués dans une espèce de demi-jour.

La corde patriotique de Moore commence à vibrer sourdement dès le second chant de Feramorz. On sent déjà que l'auteur respire plus à son aise, lorsqu'il fait dire à sa péri que, « s'il y a un don cher au ciel par-dessus tous les autres, ce doit être le sang du héros mort pour la liberté. » Au surplus, le grand reproche que pourrait s'attirer cette larmoyante exilée du paradis de Mahomet serait de ressembler beaucoup trop à un ange du ciel chrétien.

Je voudrais pouvoir citer d'un bout à l'autre *la Lumière du Harem*. Tous les bulbuls et toutes les roses de la vallée de Cachemire n'ont pas dans leurs gentils gosiers ou parmi leurs feuilles amoureuses un plus ravissant concert d'harmonie et de parfums. Cela étincelle et rayonne, cela gazouille et murmure, cela vous attire, vous éblouit, vous charme, vous enivre et ne vous laisse à la fin qu'un regret, celui de l'avoir fini. Qu'elle est difficile à peindre, cette adorable Nourmahal! et que sa capricieuse et coquette beauté ressemble peu à la beauté régulière et parfaite dont aucune ombre n'adoucit l'éclat!

Shining on, shining on, by no shadow made tender.

On ne s'étonne point que plus tard Jéhanguire ait changé le nom de Nourmahal en Nourjehan (*la Lumière du Harem* méritait bien qu'on l'appelât *la Lumière du Monde* (1)), mais on s'explique moins facilement d'abord ce qui peut amener au milieu de la nuit cette sultane adorée, dans la tristesse et dans les larmes, aux pieds de la magicienne Namouna. « Hélas! dit le poète, une cause si légère réveille parfois la dissension entre deux cœurs, et l'amour que les orages ont vainement éprouvé faillit souvent dans une heure de calme et de soleil. » Une de ces « causes légères » a banni Nourmahal de la présence de son royal époux. On est à l'époque de la fête des roses. L'empereur, entouré d'une brillante cour, se rend dans le vallon de Cachemire, sous les frais ombrages duquel il oubliait autrefois si volontiers les ennuis de la royauté près de sa belle maîtresse. Mais Nourmahal n'est plus là, et malgré lui Jéhanguire la cherche. A travers les jasmins de la croisée ouverte, la lune de minuit pénètre dans une chambre où se trouvent deux femmes, dont l'une conte à l'autre son amoureuse peine : « C'est l'heure, dit l'enchanteresse, de cueillir certaines fleurs sur lesquelles a passé le souffle de la lune, et qui sont d'une telle vertu, que, portées par celle que son amant délaisse, elles attirent dans un songe les invisibles esprits et enseignent le moyen de regagner... » Nourmahal l'interrompt : « A moi ces fleurs! à moi! s'écrie-t-elle impatiente; tressez-m'en une couronne! » Et aussitôt, légère comme une biche, elle s'élance dans le jardin, d'où elle rapporte des corbeilles pleines de fleurs qu'elle verse sur les genoux de son amie. « Avec quelle joie l'enchanteresse contemple ces bourgeons naissans, baignés de la rosée et des rayons de cette heure suprême! Son regard exprimait un plaisir surhumain, lorsque dans le ravissement d'une sainte extase, penchée sur ces trésors odorans, elle s'inclinait pour boire leur haleine embaumée, comme si elle eût voulu mêler son ame à leur ame. Et c'était vraiment de l'arôme qui s'échappe des fleurs et de la flamme parfumée que se nourrissait son existence enchantée, car nul ne la vit jamais toucher à la chair mortelle, ni baigner sa lèvre vermeille dans un élément terrestre, hormis dans la rosée matinale. »

Je ne connais rien de plus délicieux que cette scène. D'un côté, la grande ombre de la devineresse Namouna, mystérieuse créature dont nul homme ne se rappelle la naissance, et que le temps ne semble toucher que pour l'embellir; de l'autre, la figure de Nour-

(1) Nourjehan veut dire *lumière du monde*.

mahal agenouillée, les mains jointes, la poitrine haletante d'émotion, l'œil en pleurs et brillant d'une curiosité ardente : adorable enfant qui se repent d'une bouderie! Ajoutez à cela les accessoires si riches de la nature orientale : la lune suspendue comme une topaze de feu dans l'azur profond du ciel, les ineffables senteurs sous le doux fardeau desquelles l'aile oppressée du vent ne s'agite qu'avec effort; tous ces murmures confus, tous ces bruits indistincts, plaintes de la végétation éternellement en peine; le cri lugubre du chacal, le frémissement de la feuille sous le pas de la panthère, le sifflement rauque de la couleuvre, le murmure des insectes, cette présence immédiate de la mort dans la vie, qui fait que, partagée entre la volupté et la crainte, la nuit elle-même sous les tropiques ne dort point. Disposez tout cela avec art autour des deux figures principales, et vous conviendrez que le tableau ne manque pas de grandeur.

La sultane, parée de la guirlande, s'assoupit, et le génie auquel commandent les fleurs de Namouna lui apprend dans un songe la chanson magique qui doit ramener à ses pieds l'amant qu'elle adore. Le lendemain au soir, Jéhanguire, « espérant chasser l'amour de son ame par le plaisir, la musique et le vin, » donne un festin somptueux au palais impérial. « Toute forme jeune et agréable à voir se rassemble là d'orient et d'occident, excepté, excepté!... oh! Nourmahal! toi, la plus belle, la plus chère de toutes! tu n'y étais point! » Le sultan boit à longs traits du vin de Shiraz, comme si du Koran il n'était question, et écoute d'un air distrait les chants d'une belle Géorgienne qui lui vante les plaisirs les moins orthodoxes. Le morceau fini, une autre voix s'élève, et sur le même air chante des paroles différentes. A cette voix divine, tout le monde, frappé d'admiration et de stupeur, se tait; le couplet achevé, on s'écrie de toutes parts : « C'est la jeune fille masquée, c'est l'Arabe, » et le royal fils d'Akhbar, trop ému pour pouvoir parler, fait signe à la musicienne de continuer. Elle s'approche et recommence : mais laissons au poète le soin de conter le dénouement de sa gracieuse comédie.

« Il y avait une tendresse plaintive dans ce chant, qui, sans l'aide de la magie, eût trouvé aussitôt le chemin du cœur brûlant de Sélim (1); mais unie à des sons si vibrans, si divins, à des sons si étrangers aux enfans de la terre, c'en était trop. Soudain il jeta loin de lui la coupe pleine, que pendant toute la durée de cet air délicieux sa main avait oublié de porter à ses lèvres, et nommant celle

(1) Nom que portait l'empereur Jéhanguire.

que depuis si long-temps il n'avait nommée, celle que depuis si long-temps il n'avait plus revue, il s'écria avec passion : O Nourmahal! ô Nourmahal! si c'était toi qui chantais ainsi, je pourrais tout oublier, te pardonner tout, et ne jamais quitter ces yeux adorés! Le masque est ôté, le charme opère, et Sélim presse sur son cœur en délire, plus belle que jamais et rougissante, sa Nourmahal, la lumière de son harem! »

Cette réconciliation, due à la puissance de la voix humaine, avait de quoi tenter Moore, qui toute sa vie a professé un culte exalté pour la musique. Du reste, quoique *la Lumière du Harem* soit un des plus charmans bijoux de cette riche cassette, il ne faut pas non plus s'en exagérer l'importance. Il y a bien des personnes qui pourraient trouver que l'auteur lui-même en a fait la meilleure appréciation dans ces paroles de Fadladeen : « Cette production légère, dit le grand chambellan, ressemble à ces bateaux chargés de parfums, de fleurs et de bois de senteur que les habitans des îles Maldives mettent à l'eau tous les ans en offrande à l'esprit de la mer; un joujou doré et sans consistance, livré sans gouvernail aux vents et aux flots. »

Le personnage de Fadladeen est d'une heureuse invention et conduit d'un bout à l'autre avec une rare adresse. Caricature spirituelle des courtisans et des critiques, son pédantisme s'exerce aux dépens du poète même; il fallait donc le maintenir constamment à côté du ton et le faire chanter faux sans que cela dérangeât l'harmonie de l'ensemble, ce qui ne laissait pas que d'être d'une difficile exécution. Moore a tiré de ce personnage un excellent parti. Avec sa gourmandise, son emportement et sa suffisance, avec sa sainte horreur des hérétiques bayadères, sa dévotion pour les altesses, et son amour pour les mangues de Mazagong, Fadladeen est d'un comique véritable et ne manque pas d'un certain faux air de don Magnifico. Il possède surtout à ravir ce *portentoso* bouffon auquel sied si bien la robe de chambre à grand ramage. Que l'on se figure les anathèmes que lui arrache le principal chant de Feramorz, *les Adorateurs du feu!* Nulle part l'esprit de révolte, la haine de l'oppresseur, n'éclatent avec une plus rude franchise, avec une plus sombre violence. Je ne puis me défendre de penser que *Lalla Rookh* tout entière trouve sa raison d'être dans ce poème, où il n'est pas jusqu'au nom de la contrée que le poète donne pour patrie à son héros qui ne rappelle l'image de la verte Erin (1). En lisant cet épisode de la guerre des Guèbres avec

(1) Dans tout le troisième récit de Feramorz, Moore n'appelle la Perse que par

les musulmans, il est impossible à ceux qui connaissent l'Irlande de ne pas la voir se dresser devant eux vivante à chaque ligne. Ce passage dans le portrait de Hafed : *Noble descendant des antiques rois dont les veines s'emplissent du sang de Zal et de Rustam*, qu'est-ce autre chose sinon une concession aux idées aristocratiques des Irlandais, idées si enracinées dans le cœur de ce peuple étrange, qu'O'Connell lui-même, qui possède bien son public, s'est vu forcé de se vanter d'une descendance royale? Je me suis servi du mot portrait : certains traits dans le caractère du chef des Guèbres rappellent une illustre et touchante victime dont l'Irlande n'oubliera la mort qu'en la vengeant (1). Et ce portrait n'est point le seul; il ne serait pas impossible que plus d'un homme d'état du siècle dernier trouvât dans les vers du troisième chant de *Lalla Rookh* une immortalité plus certaine que désirable, et il ne m'est pas prouvé, en l'examinant de près, que les Clare, les Castlereagh et les Richmond y échappassent. On dirait même parfois que les sanglantes allusions du poète désignent une tête plus haute que celle d'un vice-roi. Qui ne reconnaît dans les vers suivans, qui se comptent parmi les plus énergiques du poème, la malédiction lancée par l'Irlande entière contre le misérable Reynolds (2)?

« Des paroles! des paroles pour maudire l'esclave dont la trahison, comme un air fatal, a soufflé sur le conseil des braves et les a frappés à leur heure de puissance! Que pour lui la coupe amère de la vie se remplisse de perfidies jusqu'au bord, d'espérances qui n'allèchent que pour décevoir, de joies qui s'évanouissent en les goûtant, comme ces fruits de la mer Morte qui tentent les yeux, mais se changent en cendres sur les lèvres! Fléau de son pays, honte de ses enfans, paria de la vertu, de la paix, de l'honneur, puisse-t-il à la fin, la lèvre enflammée, mourir haletant sur le sable du désert, pendant que le flot trompeur (3) qui le leurrait s'abîme comme le glorieux espoir qu'il a détruit! Et lorsque de la terre son esprit s'envolera, juste prophète! que l'ame du damné demeure en vue, en pleine vue du paradis, et que de l'enfer il contemple le ciel! »

son nom d'Iran. On sait que l'Irlande doit le sien au mot *Yr*, qui, en langue runique, signifie un *arc*, arme dont les Irlandais se servaient avec une grande dextérité. Beaucoup de gens, en remarquant la consonnance des deux premières syllabes dans les deux mots *Ir-an* et *Ir-lande*, ont cru à une coïncidence pour le moins étrange.

(1) Lord Edward Fitzgerald, mort en 1798.

(2) Reynolds, en 1798, vendit au gouvernement anglais, pour des sommes considérables, les secrets de l'association des *Irlandais unis*, dont il était membre, et dont les principaux chefs l'honoraient malheureusement d'une confiance sans bornes.

(3) Le mirage.

Tout le monde sait avec quelle indignation les Irlandais repoussaient le nom de rebelles que leur appliquait le gouvernement anglais, et quelles voix puissantes s'élevèrent en leur faveur pour démontrer la différence qui existe entre une nation libre qui réclame ses droits et un peuple esclave qui se révolte. On pense bien que là-dessus Moore ne garda pas le silence, et les vers suivans des *Adorateurs du feu* vinrent résonner peu agréablement à la sourde oreille de l'Angleterre :

« Rébellion ! mot vil et déshonorant, qui d'une flétrissure injuste a si souvent souillé la cause la plus sainte que parole ou épée d'homme ait jamais perdue ou gagnée ! *Combien de nobles cœurs formés pour le bien ont succombé sous l'infamie du nom de rebelle, qui, s'ils avaient enchaîné le succès un seul jour, une seule heure, auraient conquis une gloire éternelle !* »

Il est certains sentimens qui plus que d'autres exigent une intime conviction chez celui qui les peint. Le patriotisme est de ce nombre, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce fût le principal motif qui eût empêché Goethe d'écrire le *Guillaume Tell*. Le Jupiter de Weimar, dans son calme olympien, prenait trop en pitié les misères de ce monde, et savait trop à fond la valeur de toute chose, pour se laisser aller à l'enthousiasme en quelque occasion que ce fût; néanmoins on se tromperait étrangement si l'on croyait qu'il en méconnût tout le prix au point de vue esthétique. Que si l'on m'objecte que Goethe a fait *Egmont*, je répondrai que l'élément de cette tragédie est le patriotisme d'un prince, sentiment conventionnel, orgueilleux et froid, plein de vanité et d'ambition, et qui ne ressemble en rien aux aspirations passionnées vers un idéal inconnu, à l'amour brûlant, effréné de la liberté, qui consument le sang et la vie d'un peuple que l'oppression a réduit au désespoir. Dans le premier cas, le poète peut très bien faire agir ses personnages en dehors de lui-même; dans le second, il faut, pour nous entraîner, son intervention constante et chaleureuse, il faut qu'il s'identifie avec son sujet. On conçoit dès-lors à quels éclatans succès étaient réservées certaines poésies de Moore, et de combien la subjectivité même qui les caractérise devait augmenter la puissance de leur effet. Nul doute que ce ne soit à l'enthousiasme réel de l'auteur que le troisième chant de *Lalla Rookh* doive son intérêt extrême. On sent que tout y est vrai, que Hinda, Hafed, Al-Hassan, vivent, aiment, se dévouent, souffrent, prient, luttent et meurent, et qu'il ne s'agit plus d'un conte fait pour nous divertir et dont les personnages et le sujet nous laissent égale-

ment froids, mais d'un récit, hélas! trop fidèle, de désastres épouvantables qui se passaient il y a peu d'années sous nos yeux, et qu'il suffirait d'une imprudence pour reproduire aujourd'hui.

La conclusion du poème est d'une grande habileté, car la situation présentait une difficulté extrême. Le récit ne s'arrêtant point à la mort du héros et à l'extermination des Guèbres, comment le continuer sans affaiblir l'impression produite sur le lecteur, et sans le laisser indifférent à la fin? Moore s'en est tiré à merveille par la mort de Hinda, qui, loin de vous apparaître comme un détail explétif, espèce de catastrophe obligée cousue au bout d'une pièce, vous semble d'une nécessité tout-à-fait impérieuse, et se lie aussi intimement, aussi inséparablement à tout ce qui la précède que la vibration au son, l'ombre à la substance. Pendant que les Guèbres combattent dans le défilé, la fille de l'émir vogue vers l'Arabie :

As a young bird of Babylon
Let loose to tell of victory won
Flies home, *with wing, ah! not unstain'd*
By the red hands that held her chain'd (1).

Soudain une lueur rouge teint les flots de la mer. Au milieu des flammes qui jaillissent de la montagne, un seul instant une forme humaine se dessine sur le ciel. « C'est lui! » s'écrie Hinda, que ne saurait tromper l'instinct si sûr de son cœur, et aussitôt elle se précipite dans la vague empourprée. Il y a quelque chose d'essentiellement poétique dans ce dénouement, car il est à remarquer que Hinda, dans son délire, ne voit point la mer et ne cherche que la flamme. Sa mort est presque une profession de foi, un élan vers le dieu qu'adorait son amant.

Si je me suis étendu sur *Lalla Rookh*, si j'ai signalé avec soin ce qui m'en paraissait constituer les défauts et les beautés, c'est que, bien que ce ne soit pas là son titre le plus sûr à l'admiration de la postérité, la grande renommée de Moore repose sur ce poème. Quant au genre adopté (je serais tenté de dire inventé) par le poète dans ses compositions orientales, c'est un genre exceptionnel, à part, qui n'a pu former d'école, que l'on peut admirer, à cette condition pourtant qu'il s'identifiera avec une individualité éclatante. Il n'y a presque pas d'homme de génie qui n'ait au moins une fois imprimé le cachet de son nom à une chose médiocre en soi; mais plus une pareille œuvre

(1) « Comme une colombe de Babylone, messagère de victoire, vole vers son pays, l'aile souillée par les mains rouges qui la tenaient enchaînée. »

s'entoure de lumière, plus elle devrait servir de phare aux imprudens qui tenteraient de s'en approcher. Schiller a fait ses *ballades*, Scott ses *poésies*, et que sont devenus, en vérité, les imitateurs de *Marmion* et de *Fridolin?* Le style tantôt déclamatoire, tantôt psychologique de Schiller, est aussi contraire à la nature même de la ballade que le vain cliquetis de mots dont se sert si habilement Scott convient peu au récit sérieux d'évènemens historiques, et pourtant ces *lieds* et ces *lays* ont un charme, une puissance que peu de monde contestera. Du reste, nous n'entendons point ici aborder la question épineuse du beau excentrique (il y aurait, de nos jours surtout, trop à dire là-dessus); mais laissons à ceux qui en ont possédé le secret le soin de défendre ces créations de fantaisie, ces variétés littéraires un peu parasites de leur nature, et qui rappellent de loin le fameux guy druidique sur les rameaux luxurians du grand chêne de l'art.

Le style oriental-occidental de *Lalla Rookh* se retrouve dans *les Amours des Anges*, dont un verset du sixième chapitre de la Genèse inspira l'idée à Moore, en même temps qu'il suggérait à Byron le motif d'un poème. Le *mystère* de lord Byron (*Heaven and Earth, a mystery*) parut le premier, et, quoi qu'en disent Jeffrey, Wilson, Heber, Milman, et tous les critiques de l'époque, on ne saurait, à mon sens, voir dans cette fantaisie antédiluvienne autre chose qu'une tentative avortée, une excursion oiseuse dans le chaos de Milton et de Klopstock. Peu de temps après, Moore publia *les Amours des Anges* (dont parurent presque aussitôt deux traductions françaises), et ne puisa pas dans son sujet des inspirations plus heureuses que n'y avait trouvées son *formidable rival*, comme il appelle dans sa préface le chantre de *Manfred*. Je ne sais si c'est un tort, mais il m'a toujours été impossible de lire l'exposition de ce poème sans sourire. A la vue de ces trois anges, — brossés, peignés et parfumés ainsi qu'il convient à des séraphins comme il faut, — qui se rencontrent un beau soir sur le versant d'une colline, et se racontent mutuellement l'histoire de leur chute « parlant bien un peu du ciel, mais plus encore des beaux yeux qui les ont perdus, » on pense malgré soi à des choses fort terrestres; on se rappelle mainte joyeuse causerie, mainte réunion intime, féconde en confidences et en indiscrétions aimables, où à travers les vapeurs du nectar et de l'ambroisie ces trois fils du ciel eussent fait bonne figure. Du temps où nous vivons, on est fort peu disposé à prendre au sérieux les anges. Goethe le savait bien lorsqu'il écrivit le *Faust*, et les cyniques railleries de Mephisto ont singulièrement nui à la gravité des personnages séraphiques. Moore, d'après ce qu'il

dit dans sa préface, a voulu faire une allégorie, chose qui, pour être ennuyeuse, n'en est pas moins difficile, et il est tombé dans un défaut presque inévitable à toute composition de ce genre. Il est devenu précieux comme un habitué de l'hôtel de Rambouillet. Rien de moins original surtout que le fond de ces trois récits angéliques, dont le premier devient tout au plus amusant par la spirituelle vengeance que tire à la fin l'Éternel d'un « esprit léger trop enclin à recevoir les empreintes de la terre. » Le second, raconté par Rubi, chérubin dont la science et l'orgueil fourniraient de nouveaux argumens à Tertullien lui-même, a le tort de se trop rapprocher de cette délicieuse fable de Jupiter et de Sémélé, que l'on ferait mieux de laisser tout entière à la mythologie païenne. Non content de ressembler à Jupiter, le doctoral Rubi affecte en même temps je ne sais quel faux air de Saint-Preux; et sous le bandeau lumineux qui ceint les tempes du dieu, on aperçoit quelque chose comme la perruque poudrée du maître d'école amoureux de la nouvelle Héloïse. Que dire de *Zaraph et Nama*, le dernier épisode du poème, sinon qu'il n'était pas besoin d'aller chercher dans la sphère des anges d'aussi bourgeoises amours, et que, pour finir à la manière des plus innocens contes de fées, ce n'était pas la peine de remuer toute la légende hébraïque? Nous savons quelle admiration excentrique a suscitée chez les traducteurs des poésies de Moore cette œuvre d'un si mince mérite. Là où il n'y avait que des mots, ils ont voulu voir des idées, et ils ont pris pour de la richesse d'imagination ce qui n'était que les écarts froidement fantasques d'un esprit mal à l'aise dans les limites de son sujet. Du reste, si aujourd'hui nous nous occupons d'un poète que tout le monde croit parfaitement connu, la faute en est à ceux qui se sont chargés de le faire connaître. Il nous a semblé impossible d'accepter comme définitives les singulières traductions qu'on nous a données des ouvrages de Moore, et encore moins les commentaires destinés à les expliquer. Une traduction sérieuse et intelligente du poète anglais reste encore à faire, et par traduction sérieuse je n'entends point ce que l'on appelle vulgairement *traduction complète*. Loin de vouloir qu'on trouve dans la langue française l'équivalent de chaque ligne bonne ou mauvaise qu'ait écrite Moore, je désirerais que l'on s'appliquât surtout à interpréter ce qu'il y a de grand, de fort et d'admirable dans le barde d'Erin, ce qui enfin constitue son originalité. Lorsqu'un écrivain, lorsqu'un poète est réellement supérieur, ce qu'il y a de complet dans ses œuvres, c'est ce qu'il y a de beau. Tout le reste ne sert, au

contraire, qu'à le décompléter en quelque sorte, qu'à rompre l'unité de son talent. Il y a une déplorable tendance chez certaines gens à prendre toujours le fait pour le principe, et à transporter dans le monde matériel ce qui jamais n'aurait dû sortir du libre domaine de l'esprit. Les faiseurs habituels de traductions *complètes* sont de ce nombre, et ressemblent pour la plupart à ce peintre qui, devant copier les traits de Cromwell, chercha la ressemblance non pas dans les reflets que jette l'ame sur le visage, mais dans la reproduction exacte de chaque bouton et de chaque ride. Encore si, lorsqu'on cherche à faire connaître un poète étranger, on voulait se contenter de le traduire et s'abstenir de fourvoyer l'opinion sur son compte! Qu'on reproduise tout ce qu'a pu écrire un homme de talent, soit! mais au moins qu'on ne mutile pas ce qu'il a fait de meilleur pour s'incliner devant ce qu'il a fait de plus médiocre! — Est-il concevable, par exemple, que *les Amours des Anges* et *l'Épicurien* comptent déjà trois traductions françaises, tandis que la moitié des *Mélodies irlandaises* demeurent encore inconnues, et que des *Odes et Épîtres* à peine sait-on le nom? Quant à *l'Épicurien*, ce n'est autre chose qu'un travestissement peu ingénieux des *Mystères d'Isis*, que la mise en prose d'un livret d'opéra. Il est singulier que Moore, passionné comme il a toujours été pour la musique, ait pu se laisser tenter par un pareil sujet, car, en vérité, que voulez-vous que devienne la *Zaüberflœte* sans Mozart? Que diront les étoiles sans la *reine de la nuit*, et sous les voûtes de granit du temple égyptien privées des harmonies sublimes du grand maître, quelles voix prendront jamais ces sacrées solitudes pour révéler leurs terribles et divins secrets? Du reste, loin de chercher sur de pareilles œuvres à juger des forces d'un auteur, on y doit voir seulement un caprice, une distraction poétique qu'il faut passer à Moore, d'autant plus que lui-même en a offert la meilleure apologie dans les vers suivans tirés des *Irish melodies :*

« Ne blâmez pas le poète, lorsqu'il fuit vers les ombrages où le plaisir se cache et sourit nonchalamment à la gloire; il était né pour un destin meilleur, et dans une heure plus heureuse peut-être son ame eût-elle brûlé d'une plus sainte flamme. Mais, hélas! l'orgueil de sa patrie n'est plus, et ce cœur est brisé qui ne voulut point fléchir; ses fils ne peuvent soupirer sur sa ruine qu'en secret, car c'est trahison que de l'aimer, mort que de la défendre..... Ne blâmez donc pas le poète si dans les doux rêves du plaisir il essaie d'oublier le mal qu'il ne peut guérir; oh! ne lui donnez qu'un espoir! qu'une

seule échappée de lumière se découvre dans cette nuit profonde, et voyez alors ce qui se passera en lui !... »

Je ne sais trop si Moore a pu nourrir quelque peu de cet espoir qu'il invoque ici, ou s'il lui a semblé découvrir à l'horizon un rayon de lumière si pâle qu'elle fût; mais il commença dès 1807, conjointement avec sir John Stevenson, la publication des *Mélodies irlandaises*. Il faut se rappeler la position de l'Irlande à cette époque pour bien comprendre l'intérêt qu'excitèrent dès leur apparition ces chants nationaux. Dix ans ne s'étaient point écoulés depuis l'insurrection de 1798; quatre années n'avaient pas suffi pour faire oublier la mort de lord Kilwarden et l'exécution de Robert Emmett. L'union s'était accomplie, et tandis que Grattan, devenu membre du parlement anglais, réveillait les échos de Saint-Stephens, John Philpot Curran, le plus fougueux des Irlandais, faisait retentir de ses éloquentes plaidoiries les murs du *Rolls Court* de Dublin. C'est autour de Curran, resté Irlandais et demeurant en Irlande, que se groupait tout ce que la malheureuse Erin possédait de patriotes et d'hommes de génie. C'est à Raffarnham, maison de campagne située à trois ou quatre milles de Dublin, que l'illustre *master of the Rolls* attirait ses amis. Artistes, poètes, hommes politiques, tout ce qui aimait l'Irlande ou cultivait les arts venait là s'inspirer de l'ardente éloquence de Curran, et de l'enthousiasme non moins véhément de ses deux filles, Amélie et Sarah. Du sein de cette délicieuse et sauvage retraite, la muse de Moore prit son premier élan patriotique, et dans plus d'un de ses premiers essais on reconnaît l'habitué du cottage de Raffarnham, l'enfant de vingt ans qui s'était laissé entraîner par la parole éclatante du hardi tribun, et qui s'enivrait aux sons divins de la voix de Sarah Curran. Cette noble jeune fille joue en quelque sorte en Irlande le rôle de Flora Macdonald en Écosse, et la courageuse amie de l'infortuné Charles-Édouard ne s'associe guère plus intimement au roman historique de son pays que ne le fait la chanteuse inspirée de Raffarnham. Il y a je ne sais quoi de vague et de triste dans la figure si poétique de Sarah Curran, qui ressemble à l'incarnation d'une idée abstraite; à la voir pâle et mélancolique, penchée sur sa harpe et chantant de sa voix merveilleuse quelque chant national, on dirait le génie d'Erin appuyé sur sa lyre. Parmi les jeunes patriotes qui entouraient son père, Sarah de bonne heure en choisit un, le plus beau de tous, et l'Irlande entière salua en elle

la fiancée de Robert Emmett. Peu de temps après eut lieu l'assassinat de lord Kilwarden. Emmett fut saisi comme un des chefs de la révolte, et expia sur l'échafaud ce que les Anglais nommèrent son crime. Dès-lors Sarah Curran était plus que la fiancée d'un patriote, c'était la veuve d'un héros, et le peuple irlandais, en partageant sa douleur, en faisait presque un objet d'adoration et de culte. Elle mourut quelques années plus tard en Sicile; mais Moore l'avait déjà immortalisée par ces vers qui se retrouvaient alors dans toutes les bouches :

« Elle est loin de la terre où dort son jeune héros, et bien d'autres soupirans l'entourent; mais froidement elle évite leurs regards, et pleure, car son cœur repose dans le tombeau de son amant.

« Elle chante le chant étrange de ses chères plaines natales dont vivant *il* aimait tant chaque note. Ils sont loin de penser, ceux qui l'écoutent ravis, que le cœur de la chanteuse se brise.

« Il vécut pour sa bien-aimée, il mourut pour sa patrie; elles seules l'attachaient à la vie, et les pleurs de sa patrie seront lents à sécher, et sa bien-aimée ne tardera pas à le rejoindre.

« Oh! creusez-lui une tombe sous les feux du couchant, lorsqu'ils présagent un lendemain glorieux; qu'ils éclairent son sommeil comme un sourire d'occident qui vient de sa chère île de douleur. »

Pas un évènement, pas un sentiment national qui ne se trouve fidèlement retracé dans les *Mélodies irlandaises*. Tout y est, depuis les guerres de Brien Borombe jusqu'aux stupides cruautés de lord Castlereagh, depuis la première invasion des Anglais sous Henri II jusqu'à la vente définitive et honteuse de l'Irlande par elle-même, achevée sous le règne de ce vénérable père de famille et roi têtu, George III. Les *Mélodies* eurent une action d'autant plus grande qu'il n'existait contre elles aucun moyen de répression. On avait pu jeter lord Cloncurry dans la Tour de Londres, on avait pu à chaque instant arrêter (*on suspicion*) des individus dans les rues de Dublin; mais il eût été impossible, sans s'exposer aux plus graves conséquences, de toucher au poète populaire. Moore fut le barde des *Niebelungen* celtiques, l'Homère de cette Iliade irlandaise, et le peuple, qui aimait en lui son dernier espoir, ne se lassait pas de répéter ses refrains menaçans aux oreilles du « Saxon au cœur froid. » Combien de fois n'a-t-on pas vu rentrer vers le soir, dans les villes d'Irlande, des troupes de moissonneurs, beaux, vigoureux et pittoresques comme ceux de Léopold Robert, et qui, en passant devant un poste

anglais, s'arrêtaient, appuyés sur leurs longues faux, pour entonner devant leurs oppresseurs quelque chant comme celui-ci :

« Que le glaive étincelant et vengeur d'Erin tombe sur celui qui trahit les vaillans fils d'Usna (1)! et pour chaque bel œil dans lequel il a appelé une larme, qu'une goutte du sang de son cœur vienne couler sur le fer!

« Par le nuage rouge qui planait sur le toit de Conor (2) lorsque les trois champions d'Ulad (3) dormaient dans leur sang, par les flots de carnage qui si souvent portèrent nos héros à la victoire,

« Nous jurons de les venger! Nous ne goûterons nul plaisir, la harpe sera muette, la jeune fille sans époux; dans nos vastes salles, nulle voix ne résonnera, et nos champs demeureront incultes jusqu'à ce que la vengeance ait atteint la tête du meurtrier!

« Oui, monarque, bien que les souvenirs de nos foyers nous soient doux, et douces les larmes versées par la tendresse; bien que chères nous soient nos amitiés, nos espérances, nos amours, la vengeance sur un tyran est ce qu'il y a de plus doux et de plus cher! »

On ferait l'histoire de l'Irlande, surtout celle du dernier siècle, rien qu'avec les *Mélodies* de Moore. Lord Edward Fitzgerald, Grattan, le duc de Wellington, le prince régent, Sarah Curran, Emmett, Flood O'Connor, tous ont posé devant le hardi poète; et soit qu'il pleure sur le tombeau solitaire du descendant des Leinsters, soit qu'il jette l'insulte à la face de l'oppresseur, et demande « comment des mains si viles ont pu vaincre des cœurs si braves, » on retrouve partout et toujours, dans l'invective comme dans la plainte, la même conviction, le même courage. Moore aida considérablement d'ailleurs au succès de ses ballades par la manière dont il les chantait; bien qu'il n'eût presque pas de voix, il mettait une expression si chaleureuse et si vraie dans sa façon de déclamer ses poésies, que même dans les salons de Londres, où certes le public ne sympathisait guère avec les idées et les sentimens de l'auteur des *Mélodies*, rien n'excitait un plus vif enthousiasme que Moore chantant ses propres vers, adaptés assez souvent (il était fort bon musicien) à des airs composés par lui.

(1) Moore fait allusion à la trahison de Conor, roi d'Ulster, qui assassina les trois fils d'Usna. Cette légende est une des plus tragiques et des plus populaires de l'histoire d'Irlande.

(2) Dans *la Chanson de Deïrdri*, traduite du gaëlic par M. O'Flanagan, et sur laquelle est fondée la *Darthula* d'Ossian, il est parlé d'un nuage *glacial* couleur de sang (*a chilling cloud of blood tinged red*) qui semble envelopper le palais de Conor.

(3) L'ancien nom du royaume d'Ulster.

Non-seulement les opinions politiques de Moore ne pouvaient trouver d'écho dans le monde anglais, mais encore ses tendances religieuses n'avaient rien qui fût en harmonie avec le protestantisme sévère et guindé de Londres. Le poète de *Lalla Rookh* a beau être membre de l'église réformée, « époux d'une femme protestante et père de deux ou trois petits enfans protestans, » ainsi qu'il le dit lui-même dans la préface du *Two penny post bag :* il n'en est pas moins vrai que la nature même de son talent est incontestablement, essentiellement catholique. L'exaltation de ses idées, l'ardeur de ses convictions, cette présence constante du cœur dans l'imagination que signalait Sheridan, tout cela l'entraînait par le fait, et malgré lui, loin de ce dogme prosaïque qui s'oppose à tout enthousiasme, et étouffe dans son premier germe tout sentiment de poésie ou d'art. Le patriotisme aussi venait s'allier à ces tendances involontaires, et c'était presque le devoir de tout Irlandais aimant sa patrie de défendre cette religion proscrite comme elle, et dont, jusqu'au commencement du siècle actuel, on ne célébrait les divins mystères que dans l'ombre et le silence. Le dévouement passionné, l'amour à toute épreuve des Irlandais pour leur culte, ont plus d'une fois inspiré les chants de Thomas Moore. Je ne sache pas qu'il ait jamais traité avec plus de bonheur ce sujet si important pour l'histoire morale de son pays que dans l'allégorie touchante intitulée : *Le Paysan irlandais à sa maîtresse.* Il conviendrait peut-être de traduire le mot *peasant* par le mot *serf*, et au lieu de voir dans celui qui adresse les vers suivans à la religion catholique la personnification d'une certaine classe du peuple, il faudrait y voir le pays entier, esclave et serf de l'Angleterre.

« A travers peines et dangers, ton sourire a égayé mon chemin, au point que l'espérance semblait fleurir sur chaque épine de ma route. Plus notre fortune devenait *sombre,* plus notre amour brillait d'un pur éclat, et la honte se fit gloire, et la peur se convertit en zèle. Oh ! tout esclave que j'étais, dans tes bras, mon ame se sentait libre, et bénissait les chagrins qui te la rendaient plus chère.

« On honorait ta rivale, et l'on te couvrait de mépris; ta couronne était d'épines, tandis que l'or ceignait son front; elle m'invitait dans des temples, et toi, tu te cachais dans des antres; ses amis sont tous des grands, les tiens, hélas ! ne sont qu'esclaves; mais, sous la terre froide, j'aimerais mieux m'étendre à tes pieds qu'épouser celle que je n'aime pas, ou détourner de toi une seule pensée.

« Ils te calomnient cruellement, ceux qui disent que tes sermens sont fragiles. Si tu étais perfide, ta joue serait moins pâle. Ils disent aussi que depuis

si long-temps tu portes tes chaînes pesantes, que jusque dans les profondeurs de ton cœur se trouve leur avilissante empreinte. — Oh ! ne les crois pas, nulle chaîne ne pourra jamais subjuguer cette ame. — Là où brille ton esprit, là brille aussi la liberté ! »

En relisant quelques-unes des *Irish Melodies*, et en songeant à l'époque terrible dans laquelle elles virent le jour, il est difficile de concevoir comment Moore a pu échapper aux persécutions d'un gouvernement jaloux; c'est là encore une preuve du superbe dédain que l'Angleterre oppose à toute espèce d'idée qui se traduit autrement que par un fait. Elle laisse parler et écrire qui veut, et aux utopies des philosophes, aux injures des poètes, elle se contente de hausser les épaules et de dire avec un sourire de pitié son mot sacramentel de *non-sense*, sauf à mettre sur pied tous ses *constables* à la moindre démonstration réelle et à lire le *riot act* avec accompagnement d'artillerie. Grace à ce système qui, en laissant subsister la cause, s'en tient à punir les effets, il a été permis au chantre d'Erin de flétrir avec toute sa verve et son énergie la conduite à jamais odieuse du gouvernement britannique; il lui a été permis d'exprimer hautement des vœux que l'orgueilleuse Angleterre écoutait avec son calme habituel, mais qui n'en ont pas moins trouvé un écho chez plus d'un peuple esclave. Qu'on juge d'après la pièce suivante, connue sous le nom de *Parallèle*, de l'espèce de franc-parler qu'avait adopté Moore dans ses chants nationaux :

« Oui ! désolée de Sion (1) ! si te ressembler dans ta honte et dans ta douleur, si boire à longs traits de la même coupe amère pouvait nous faire tes enfans, tu serais notre aïeule.

« Comme toi, notre nation est vaincue, humiliée, et de sa tête est tombée la couronne royale; dans ses rues, dans ses temples, la désolation a parlé, et son soleil s'est couché pendant qu'il était encore jour.

« Ses pauvres exilés, comme les tiens, rêvant le retour, meurent loin de cette terre dont le seul aspect rend la vie; ainsi que tes fils, ses fils, dans leurs jours de deuil, se rappellent la gloire et le bonheur d'autrefois.

« Ah ! que bien nous la pouvons nommer comme toi *la répudiée !* Ses plus braves sont vaincus, ses plus fiers sont esclaves, et les harpes de ses bardes dans leurs chants les plus joyeux ont des accens lugubres comme le murmure du vent parmi les tombes.

« Mais tu as eu ta vengeance, et le lendemain est venu, le jour qui succède

(1) Moore fit ces vers après avoir lu un traité écrit par M. Hamilton pour prouver que les Irlandais étaient des descendans d'Israël.

enfin à la plus longue et ténébreuse nuit; et, semblable à un roseau, tu as vu briser devant toi le sceptre qui t'avait frappée d'esclavage et de douleur.

« Tu as été vengée lorsque cette coupe amère que l'orgueilleuse Babylone, la *cité toute d'or*, avait remplie pour d'autres, abreuva ses propres lèvres, et *lorsque le monde qu'elle foulait aux pieds entendit sans pitié les lamentations dans ses palais et les cris dans ses vaisseaux.*

« Tu as été vengée lorsque la malédiction dont le ciel frappe les arrogans est tombée sur la tête de ses *marchands rapaces, de ses gouvernans injustes, et que, ruine hideuse, couverte de vermine, la « dame des royaumes » gisait dans la poussière.* »

Les *Mélodies irlandaises*, comme les chansons de Béranger, s'inspirent tour à tour du patriotisme et de l'élément épicurien, avec cette différence pourtant que l'élan patriotique du poète français se manifeste par des chants de gloire, tandis que les refrains nationaux du barde d'Erin ne sont que les chants de la captivité. Certains esprits, possédés par la manie de toujours trouver en face d'un grand talent un autre talent auquel le comparer, ont cru voir dans Moore un Béranger irlandais; mais il suffit de la moindre étude pour voir combien cette prétendue ressemblance est superficielle. S'il y a chez tous deux la même forme exquise, le même soin minutieux de la rime, la même perfection dans chaque vers, la même apparente facilité, il manque au traducteur d'Anacréon le ton goguenard, la fausse bonhomie, l'esprit plutôt moqueur que satirique, le grain de sel gaulois enfin, qui percent à travers chaque ligne du chantre du *Roi d'Yvetot*. Le caractère distinctif de Moore est une conviction profonde; on peut voir dès-lors quel rapport serait à établir entre lui et un génie railleur, sceptique s'il en fut. La muse de Moore ressemble à Sardanapale; vaillante autant que voluptueuse, elle quitte le banquet splendide sur les bords de l'Euphrate pour voler sur la brèche et défendre Ninive, et, au sein même de la mêlée où l'entraîne une noble ardeur, on sent de la blonde chevelure qui échappe à son casque d'or s'exhaler l'encens et les parfums de l'Ionie. Nul doute que ce ne soit dans les *Mélodies irlandaises* que l'on doive chercher le vrai génie de Thomas Moore. C'est là qu'il a mis tout ce qu'il possédait d'imagination, de chaleur, de verve et de puissance, et c'est par là qu'il a conquis, comme le disait Byron, son droit à une impérissable gloire. Parmi les chants nationaux de tous les peuples, j'en connais peu qui soient aussi énergiquement beaux et surtout d'une aussi imposante simplicité que ceux de Moore. Les *romances muy dolorosos* que la perte du royaume de Grenade inspirait aux Maures

orphelins de leur patrie, et dans lesquels figure presque toujours ce solennel vieillard à barbe longue et blanche (*un Moro viejo de barba crecida y cana*), ont, malgré tout leur pathétique, une certaine boursoufflure qui empêche qu'on ne sympathise avec la douleur qu'ils expriment. A coup sûr, le seul Abencérage avec lequel on ait pleuré la perte de l'Alhambra et du Généralife est l'Abencérage de M. de Châteaubriand, et tous les *suspiros* qui se sont exhalés des poumons mauresques depuis Boabdil sont impuissans à gonfler une seule poitrine européenne. Un des chants populaires qui peuvent avec le plus d'avantage se comparer aux *Mélodies* de Moore est certainement le *Scots wha hae* (*Bruce devant ses soldats à Bannockburn*), de Robert Burns. C'est là un magnifique jet, un élan sublime, de forme inculte, presque sauvage dans son énergie, et qui porte bien les traces de la profonde émotion que ressentit Burns en écrivant ces héroïques strophes (1). Mais les *Mélodies* de Moore sont en réalité supérieures encore au terrible cri de guerre du poète de Dumfries. Ne le sont-elles que parce que toute vraie poésie naît d'une douleur vraie, et qu'aucun autre pays sur la surface du globe n'a tant et si long-temps souffert que la malheureuse Irlande? Il l'a bien dit, celui qui aime mieux sa patrie « dans sa désolation, sa honte et ses larmes, que tout le reste du monde dans sa splendeur et sa gloire. »

« Tes chaînes qui te meurtrissent, ton sang qui s'écoule, ne te rendent que plus douloureusement chère à tes fils, dont les cœurs, comme la couvée de l'oiseau du désert, boivent l'amour dans chaque goutte qui s'échappe de ton sein. »

Malgré l'ardeur qu'il met à défendre l'Irlande, malgré l'audacieuse persévérance avec laquelle il réclame son indépendance et accable d'injures l'Angleterre, Thomas Moore n'est rien moins qu'un esprit libéral ou ami du progrès. Tout en prêchant les doctrines politiques les plus subversives, il est le plus zélé partisan de l'ordre moral.

(1) Burns s'était égaré un jour dans la sombre vallée de Glen-Ken, lorsque l'orage le surprit. A travers le vent et le tonnerre, il lui arrivait à l'oreille les sons lointains d'une cornemuse jouant l'air national de *Hey tuttie tattie*. Il n'en fallait pas davantage à l'ardent fils de la montagne. « La tradition raconte (écrit à ce sujet Burns à son ami M. Thompson) que cet air servit de marche aux troupes de Robert Bruce le jour de la bataille de Bannockburn. Cette pensée me jeta dans un tel paroxisme d'enthousiasme à propos de la liberté et de l'indépendance nationales, que je fis aussitôt sur cet air une espèce d'ode que je supposais pouvoir être adressée par le *vaillant royal Écossais* (*gallant royal Scot*) à ses héroïques guerriers au matin de ce jour mémorable. »

Auteur de poésies dont le seul nom fait rougir les matrones de la Grande-Bretagne, il se distingue par son respect pour la vertu féminine. Ses vers, même les plus libres, ne sont jamais qu'un jeu d'esprit et n'attaquent en aucune façon l'honnêteté des principes; bien au contraire, le barde d'Erin met à célébrer la vertu, la pudeur, surtout chez les femmes, une verve que peu de sujets lui inspirent au même degré. Il y revient, il s'y étend avec complaisance, c'est un sujet qu'il aime à parer de toute la grace de son talent. Après cela, je n'entends point m'aventurer trop loin; il se pourrait qu'il n'y eût à voir là-dedans qu'une recherche de plus, qu'un raffinement exquis. La nature poétique de Moore lutte sans cesse contre les préjugés et les notions étroites léguées par l'éducation première. C'est un membre de la société de tempérance qui s'enivre, un don Juan qui va à la messe, un rebelle qui respecte la loi. Il n'éprouve aucune sympathie pour les grands esprits que le génie égare, il ne trouve aucune excuse à leurs erreurs, et les condamne sans tenir compte de leurs tentations ou de leurs souffrances. Moore visite les Charmettes, où tout, hormis le lieu même, lui inspire une horreur profonde; il s'indigne de l'espèce de vénération avec laquelle la plupart des voyageurs s'approchent de la demeure de Jean-Jacques, et je doute même que la petite pervenche bleue trouvât grace devant lui : « C'est trop absurde, s'écrie-t-il, c'est honte et faiblesse que cette adoration de la renommée, que ce sacrifice de tout ce qui est pur et décent dans la vie sur l'autel de la première idole venue. Non! que le génie obtienne tout ce qu'il peut rêver dans sa plus folle ambition, qu'il soit adoré pour ses attributs les plus nobles, les plus dignes; mais loin de lui ce culte abject qui sanctifie ses qualités les plus basses et les plus viles! » Moore va plus loin; il déclare ne pouvoir jouir à son aise de tout ce qui l'entoure, obsédé qu'il est « par le souvenir des liens grossiers » qui profanaient autrefois cette délicieuse retraite. Il termine ensuite cette page que je tire des *Rimes sur la route*, en disant qu'il préférerait être « un de ces misérables pâtres errans à l'entour avec tout juste assez d'esprit pour reconnaître le soleil au firmament, plutôt que de posséder un génie malfaisant et maudit, dépourvu de cœur, et d'être à la fois tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus pauvre, de plus sublime et de plus vil dans la création. » Comparez cette sortie pleine d'une moralité conventionnelle et de puritaines préventions avec les pages si lumineuses, si belles d'indulgence, que Byron, dans le troisième chant de *Childe-Harold*, a consacrées à Rousseau. Les deux manières d'envisager le caractère

de Jean-Jacques indiqueraient au besoin suffisamment la différence qui existait entre Moore et son illustre ami. Ces préjugés du jeune âge, ces superstitions du berceau, devaient du reste reparaître plus tard avec un redoublement de force. Le traducteur d'Anacréon, l'auteur de tant de poèmes pour le moins équivoques, a fini, comme bien d'autres, par abjurer ses péchés dans le sein de l'église. Lorsqu'au milieu du festin inachevé la statue s'est dressée devant lui, le convive surpris et chancelant n'a pas osé dire *non!* au solennel *repens-toi* sorti de ses lèvres de pierre. Ces retours vers la religion sont fort ordinaires parmi les poètes de la Grande-Bretagne, et je pourrais citer plus d'un exemple où un mariage de raison avec l'orthodoxie est venu terminer une vie passée tout entière dans les orages des plus hérétiques amours. Une seule corde vibre encore chez Moore avec toute son antique puissance : le patriotisme. « A l'heure qu'il est, il n'existe pas sur la surface du globe de meilleur Irlandais que Tom Moore, » me disait l'an passé O'Gorman Mahon. Et certes l'éloge a bien son prjx, car l'homme hardi qui avant l'adoption du *bill* de l'émancipation osa envoyer au parlement de Londres un député catholique n'est point de ceux qu'on satisfait aisément en matière de dévouement national (1). Mais la harpe du barde d'Erin est muette depuis long-temps; « elle pend encore aux branches des saules, » ainsi qu'il le dit lui-même, et nous ne pensons pas que sa main soit destinée à en réveiller les accords. Le chantre d'Innisfail (2) s'est retiré depuis quelques années de son centre d'activité, et, dans la dernière et complète édition de ses œuvres, publiée il y a huit ou dix mois (3), onus n'avons retrouvé que de vieilles connaissances. Au cottage de Sloperton, terre qu'il possède dans le Wiltshire et qui avoisine le château de Bow-wood, où réside son ami lord Lansdowne, Moore vit entouré de sa famille et dans la pratique constante d'une dévotion plus qu'exemplaire. Les *Chants sacrés*, publiés dès 1824, datés de Sloperton et dédiés à un archidiacre, doivent être regardés en quelque sorte comme l'expression poétique de cette ferveur religieuse. Peut-être y aurait-il à ce sujet une comparaison intéressante à faire avec les *Mélodies hébraïques* de l'auteur de *Lara*. Plus d'une

(1) C'est O'Gorman Mahon, alors âgé de vingt-trois ans, qui, en 1828, envoya (*returned*) O'Connell au parlement anglais comme représentant du comté de Clare. « C'était un coup hasardé, dit-il lui-même en racontant cette circonstance, mais il n'y avait que cela à faire; je l'ai fait, et cela a réussi. »

(2) Un des anciens noms de l'Irlande.

(3) En dix volumes à Londres et en seul à Paris, chez Galignani.

fois, comme on voit, les deux amis se sont rencontrés sur le même terrain, mais à coup sûr l'individualité de leur talent n'a rien perdu à ce contact. Moore a pu s'abîmer dans la contemplation de ce génie splendide, sans jamais, même involontairement, lui emprunter un seul rayon.

On a beaucoup parlé de Moore à propos de la prétendue suppression d'une partie des mémoires de lord Byron, et il s'est élevé dans la presse de presque tous les pays une polémique violente à cet égard. Les gens du monde, désœuvrés, amateurs de scandale, criaient comme des vautours auxquels on enlèverait leur proie légitime, tandis que les puritains applaudissaient à tour de bras à ce qu'il leur plaisait de désigner sous le nom de concession à la morale publique. Cependant en face des pièces du procès, et lorsqu'on lit les mémoires même, on se demande de quoi les uns se plaignent, et quel motif ont les autres d'être si contens. En vérité, il est difficile de concevoir ce que le scandale pouvait désirer de plus ou ce que la morale pouvait obtenir de moins, et, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, le public, qui a perdu son temps à s'en préoccuper, me paraît avoir été la seule dupe. Lord Byron donna ses mémoires à Moore pendant le voyage que fit celui-ci en Italie en 1819, et, en parlant plus tard de ce dépôt, il assura que, sans exprimer aucun désir que le manuscrit fût tenu secret, il avait demandé seulement qu'on ne le laissât *imprimer* qu'après sa mort. « Les mémoires ont été lus par plusieurs amis de Moore, ajoute le noble poète, et notamment par lady Burghersh, qui les transcrivit d'un bout à l'autre. » On raconte que plus tard cette copie fut brûlée par l'aimable lady elle-même, et depuis lors M. Kinnaird ne cessa de tourmenter Byron afin qu'il reprît possession de son manuscrit, ce à quoi l'illustre auteur de *Childe-Harold* se refusa constamment. « Cela m'est bien égal, écrit-il à un de ses amis, que le monde sache ce que contient ce livre. Il y a fort peu d'aventures licencieuses qui se rapportent à moi, ou d'aventures scandaleuses qui concernent les autres. C'est commencé dans l'enfance, c'est fort incohérent, et écrit dans un style très négligé et très familier. La seconde partie pourra servir de bonne leçon aux jeunes gens, car elle parle de la vie irrégulière que je menais dans un temps, et des conséquences fatales de la débauche. Il y a bien peu d'endroits que ne *doivent* pas lire les femmes, aucun qu'elles ne liront pas. » Ce jugement de l'auteur lui-même sur son manuscrit est-il bien différent de celui que porterait tout esprit libéral sur les

mémoires imprimés tels que nous les possédons, et en conscience était-ce la peine de faire à ce sujet tant de bruit pour rien? On trouve du reste dans les *Rimes sur la route* de Thomas Moore une pièce de vers écrite à Venise, en 1819, au moment où il venait de recevoir les documens précieux que lui confiait son ami. On a tant parlé des mémoires de lord Byron, qu'il ne sera peut-être pas tout-à-fait sans intérêt de voir quelle impression produisit sur le dépositaire la première vue de ces feuilles sacrées. C'est pour ainsi dire sous le même toit que Byron, dans cette Venise que son génie parait de fugitives splendeurs, en face de l'Adriatique, dont chaque vague murmurante jetait son nom au rivage, que l'ami de l'illustre exilé se prépare à pénétrer les plus intimes secrets, les plus profonds mystères de cette étrange et vagabonde existence. Aussi, pénétré de la gravité, de la sainteté de sa mission, Moore se recueille devant ce livre solennel, et, avant de l'interroger, il s'écrie :

« Laissez-moi un instant calculer combien ils sont de milliers sur la terre qui, à cette heure, donneraient volontiers de longues nuits sans sommeil pour courber leurs fronts, ainsi que je le fais, sur ces feuilles précieuses.

« Comme tous ceux qui ont obéi aux charmes divers et puissans réunis dans le cercle magique de cette intelligence splendide brûleraient de savoir quand la vive lumière éclaira pour la première fois de ses rayons sa jeune ame, et si cette clarté précoce, cette aurore du génie, entraîna après elle souffrance ou volupté!

« Quel trésor aussi pour ceux qui, à travers les pensées amères dont abonde sa riche fantaisie, sauront suivre pas à pas un esprit poussé par les hommes vers la haine, mais des mains de Dieu sorti tendre et généreux! Avec quelle impatience tous ceux qui ont suivi dans ses chants ces tendances, ces efforts d'une belle ame flétrie, demanderaient ici, de ses nobles lèvres même, quel désespoir immense, quelles sanglantes injures, avaient pu plonger dans les ténèbres cette royale nature!

« Volume mystérieux! quels que soient les courses lointaines, les aventures étranges, hardies, les douleurs, les faiblesses trop franchement racontées, les amours, les dissensions que retracent tes pages, si la vérité nous dévoile à moitié aussi promptement ses vertus que ses erreurs, nous y trouverons le souvenir d'affections gravées comme dans le roc et d'inimitiés effacées comme la neige au soleil (*enmities, like sun touch'd snow resign'd*), de dévouemens inaltérables chez ceux qui l'ont servi dans sa jeunesse et qui le servent encore, de secours généreux, prodigués avec cette délicatesse qui jamais ne blesse la fierté, à plus d'un cœur souffrant, d'actes... Mais non, ce n'est pas à lui qu'il faut demander le récit des beaux traits de sa vie.

« Pendant que tant d'autres, comme le nuage de Milton, présentent à la foule leur doublure d'argent (1), cet être sublime, s'enveloppant d'une nuit profonde, tient caché tout ce qui adoucit, humanise et orne sa nature, et ne répand que son ombre sur un monde qu'il méprise. » (*Turns his darkness on a world he scorns.*)

Les relations intimes de Moore et de Byron, relations nées de la polémique et qui s'établirent définitivement au milieu des orgies de la vie fashionable de Londres, nous amènent naturellement à ce que j'appellerais les qualités poétiques secondaires de Moore. Après avoir (en 1800) dédié la traduction d'Anacréon au prince de Galles, jeune encore, l'auteur des *Poésies de Little* ne put s'empêcher, quelque douze ans plus tard, de prendre pour but de ses satires le régent, dont les vices et les ridicules lui offraient, à vrai dire, un sujet peu ordinaire et fait pour tenter. Lorsqu'en 1812 ce prince, infidèle à toutes ses promesses, au lieu d'appeler au pouvoir un ministère whig, réorganisa, à l'aide de M. Perceval, un cabinet tory, lord Moira accepta, au grand déplaisir de tout son parti, la dignité de gouverneur-général dans l'Inde. Les tories offrirent à Moore un poste auprès de son ancien ami; mais le poète irlandais, avec cette noble indépendance qui le caractérisa toujours, refusa péremptoirement, et déclara dès-lors une guerre acharnée aux hommes du gouvernement. Les journaux de l'opposition regorgeaient tous les jours d'attaques et de plaisanteries dirigées contre cette cour licencieuse et immorale, où trônaient, en même temps que le prince, ses favoris, lord Yarmouth (2), George Brummell, le marquis de Headfort, le colonel Mac-Mahon et le baron Géramb; ses ministres, lord Castlereagh, lord Eldon, lord Westmoreland, lord Liverpool, et sa maîtresse en titre, la marquise de Hertford, femme du marquis de ce nom et mère de lord Yarmouth, dont les favoris roux servirent de thème à plus d'un *skit* (3). Caricatures, pamphlets, brochures, chansons, parodies, bons mots, satires, invectives, il en tombait une grêle à chaque instant dans Londres, et tout ce que l'Angleterre a jamais possédé d'esprit semble s'être dépensé à cette époque en *jokes* (jeux de mot) contre le futur roi George IV et son entourage. Byron et Moore prirent part au combat. En 1812 parut un petit volume

(1) « Un nuage noir présente sa doublure d'argent à la nuit...... » (*Did a sable cloud turn forth her silver lining on the night.*) Milton, *Comus*.

(2) Lord Yarmouth, depuis marquis de Hertford, est mort il y a environ deux ans.

(3) Épigramme de journal.

intitulé : *les Lettres interceptées ou le Sac du Facteur* (*Intercepted letters or the Twopenny post bag*), signé du nom de *Thomas Brown*, pseudonyme sous lequel on devinait facilement le poète irlandais. Ce livre contenait un recueil de huit lettres qu'on supposait être écrites par la princesse Charlotte à lady Barbara Ashley, par le prince régent à lord Yarmouth, par le colonel Mac-Mahon à sir John Nichol, etc.; en moins de dix-huit mois, on en fit quatorze éditions. Deux ans plus tard, en 1814, tout le monde apprenait par cœur la fameuse adresse de condoléance (*condolatory address*) de lord Byron à la belle Sarah, comtesse de Jersey, dont le régent, dans un accès de mauvaise humeur, venait de bannir le portrait de sa galerie des beautés contemporaines à Carlton-House. Du reste, si le « vain vieillard, héritier de la couronne et de l'esprit de son père (1), » ainsi que l'appelle lord Byron, ne pardonna jamais au barde de Newstead ces vers trop célèbres, en revanche la noble comtesse, femme supérieure à tous égards, ne négligea aucune occasion de témoigner sa vive amitié à celui dont le génie l'avait rendue immortelle. A peu près en même temps que cette ode, un trait non moins acéré tomba de la plume empoisonnée de Byron : *le Prince régent entre les cercueils de Charles Ier et de Henri VIII dans le caveau royal de Windsor* (2). On répétait encore partout cette insulte au fils des Guelfes,

(1) Après la publication des satires du docteur Wallcott (connu sous le nom de *Peter Pindar*), on adopta assez volontiers dans les cercles de Londres une opinion peu flatteuse de l'esprit du vieux roi, opinion erronée s'il en fut : George III manqua souvent de loyauté et de grandeur d'ame, mais jamais d'intelligence ou d'astuce.

(2) Par suite des réparations de la chapelle Saint-George à Windsor, les cercueils de Charles Ier et de Henri VIII furent déterrés; on les ouvrit par ordre du prince, qui voulut assister à cette cérémonie, et on trouva les deux rois (mais surtout Charles Ier) dans un état de conservation remarquable. On prétend même que, lorsque le prince prit par les cheveux la tête du monarque décapité et l'ôta du cercueil, il en tomba une goutte de sang. Cette exhumation royale suggéra à lord Byron des vers dont voici la traduction :

« Fameux tous deux par la honteuse violation de liens sacrés, voyez Charles sans tête à côté de Henri sans cœur; entre eux se tient aussi *une chose qui porte le sceptre* (*another scepter'd thing*). Cela remue, cela règne; hormis le nom, un roi!

« Charles pour son peuple, Henri pour sa femme, en lui le double tyran ressuscite; la justice, la mort, ont foulé en vain leur poussière; chaque vampire royal renaît à la vie. A quoi servent donc les tombes, puisque celles-ci vomissent le sang et la poussière de leurs deux hôtes pour faire *un George!* »

Byron trouva lui-même l'épigramme un peu *farouche* (c'est sa propre expression); « mais, ajoute-t-il à ce propos, mes saillies n'ont pas trop l'habitude d'être plaisantes. » (Lettre à Moore, 12 mars 1814.)

lorsque Moore vint réclamer toute l'attention du public, les *Fables de la Sainte-Alliance* à la main. Ici non-seulement le régent, ses maîtresses et ses amis, mais le tzar et le maréchal Blücher, le roi de Prusse et les Bourbons, tous les membres de la sainte-alliance, sans en excepter même le duc de Wellington, avaient leur bonne part de coups de bec et de griffes. Le succès fut complet, et la popularité de Moore s'en accrut encore.

Un homme que l'auteur des *Mélodies* poursuivait surtout de sa haine, c'était le vicomte Castlereagh. « Trois *C*, dit-il, furent désignés dans les livres sibyllins comme dangereux pour la paix et les libertés de Rome (Cornelius Sylla, Cornelius Cinna et Cornelius Lentulus), et trois *C* jouiront d'une triste célébrité en Irlande, tant que Camden et la cruauté, Clare et la corruption, Castlereagh et le mépris (en anglais *contempt*), seront unis par l'allitération et l'à-propos. » Dans *la Famille Fudge à Paris,* collection de lettres satiriques qu'il publia en 1817, après avoir exprimé le plaisir que ressent malgré lui un Irlandais en entendant sur toute l'étendue du continent maudire le nom de l'Angleterre, Moore, sous le nom de Phélim Connor, jeune patriote exalté, termine ainsi la quatrième épître :

« Angleterre ! ennemie déclarée de la liberté et du vrai partout où ils se trouvent! si t'entendre flétrir ainsi est un bonheur pour la vengeance, il y a encore une joie plus douce que celle-là : la joie de penser que c'est un esprit, un cœur irlandais, qui t'a faite la chose dégradée et souillée que tu es, et que, comme le centaure mourant donna, pour torturer son vainqueur, sa veste empoisonnée, nous t'envoyâmes Castlereagh ! — Comme des monceaux de cadavres ont causé la mort de leurs meurtriers par l'odeur pestilentielle qu'ils répandaient, ainsi notre pays, pour ternir ta gloire, pour saper ta force, pour te pourrir corps et ame, a exhalé ses pires infections condensées dans cet homme ! »

D'autres fois ses attaques prennent une tournure plus plaisante, et je ne sais si les plaisanteries ne furent pas plus terribles que les injures. Byron aussi ne reste point en arrière sur ce sujet, et on connaît sa fameuse épigramme sur le suicide du ministre : « Quoi ! il s'est enfin coupé la gorge ! — Lui ! qui donc? Mais l'homme qui depuis si long-temps avait coupé la gorge à sa patrie. » La facilité de Moore dans ce genre était quelque chose de réellement merveilleux. Un matin (c'était en 1816), il arrive chez Scrope Davies, l'ami de cœur de Byron et celui auquel il a dédié la *Parisina* : « J'ai un sujet, dit-il, mais je voudrais l'écrire tout entier en argot,

et je n'en sais pas le premier mot. Aidez-moi. » Un *boxing-match* (combat à coups de poings) devait avoir lieu le jour même à dix milles de Londres, entre Jack Randal et Ned Turner, deux boxeurs célèbres. M. Davies proposa d'y conduire Moore, en compagnie de Jackson, le plus fameux professeur dans l'art de *boxer* dont Londres puisse se vanter. Ils partirent tous les trois en chaise de poste, Moore se faisant endoctriner par Jackson le long de la route; puis, après avoir assisté au combat, ils revinrent, et la leçon recommença. Trois jours après, Moore avait écrit le *Mémoire de Tom Crib au congrès* (1), contenant le récit d'une lutte sanglante entre *Long Sandy* (l'empereur Alexandre) et *George le Marsouin* (le régent). Non-seulement cette pièce est une des plus spirituelles productions, une des plus impitoyables satires qui nous restent de ce temps où l'on en faisait un si grand nombre; mais, au dire des connaisseurs (du *fancy*), on ne saurait trouver un plus parfait modèle de style et d'argot.

On a souvent surnommé l'auteur des *Poésies de Little* un Tibulle moderne. Il semble que Byron l'ait mieux jugé lorsque dans les *Bardes anglais et critiques écossais* il s'écrie : « Little! jeune Catulle de nos jours! » Bien que dans certaines des compositions un peu libres de Moore on retrouve la manière correcte et pure, la muse gracieuse et facile de l'élégant amant de Délie, on est frappé de la ressemblance infiniment plus grande qui existe entre le spirituel bourreau du prince de Galles et l'auteur des poétiques invectives *in Cæsarem*. — « Venez demain à quatre heures, nous ferons des bouffonneries tous les deux, vous serez Catulle, le régent sera Mamurra, » écrit Byron à Moore en 1813, pour lui proposer d'aller ensemble voir Leigh Hunt, emprisonné à Horsemonger-Lane pour délit politique (2). Certes, le traducteur du chantre de Téos, aussi joyeux convive que son classique prototype, n'eut garde de manquer à pareille fête, et, quant aux bouffonneries dont parle son illustre ami, l'aimable satirique nous a assez montré de quelle façon

(1) Tom Crib était un boxeur de si grand renom, que sa vie durant il a toujours conservé le nom de champion de l'Angleterre. Moore composa ce morceau à l'occasion du congrès d'Aix-la-Chapelle.

(2) Leigh Hunt était le rédacteur en chef du journal radical le *Sunday's Examiner*, et subissait en prison la peine d'un article qu'il plaisait à lord Ellenborough, président de la cour du banc du roi, et au jury de surnommer un libelle. Dans cet article, qui eut un très grand retentissement, Hunt appelait le régent « un vieux libertin criblé de dettes. »

il les entendait. Quelques jours après cette visite, le marquis de Headford donna un banquet splendide auquel assistait le régent; aussitôt dans les *Lettres interceptées* parut cette plaisante épître intitulée *G. R. au comte de Yarmouth*, où le prince est supposé donner à son favori une description du dîner en termes dignes de Pantagruel.

Ce qui rendait Moore surtout terrible à la cour, c'est qu'il était toujours parfaitement informé. Lié avec tout ce qu'il y avait de distingué ou d'élégant à Londres, rien de ce qui se passait dans les plus hautes régions ne pouvait lui échapper; il vivait malgré eux dans l'intimité de ceux qu'il poursuivait de ses attaques. Sheridan, jusqu'à sa mort le favori et le commensal du régent, était aussi l'ami de cœur, le frère politique de Byron et de Moore : il déjeunait avec l'un, il soupait avec les autres, et après s'être grisé le matin avec le *claret* royal, il passait la nuit à se griser encore dans quelqu'un de ces orageux festins au sortir desquels Byron sentait si profondément la nécessité du *soda water* (1). D'une façon ou d'une autre, rien ne demeurait caché à ceux qui avaient intérêt à tout savoir. Le prince inventait-il un nouveau système de corset, découvrait-il une eau merveilleuse pour teindre ses favoris, ou une soixante-unième espèce de perruque, ou bien commandait-il sous le plus absolu secret un bas élastique qui lui rendît moins affligeante la jarretière obligée : tout se disait, tout se rimait, tout se chantait. Aucun moyen de se soustraire aux regards importuns, aucune possibilité de vieillir sans qu'on s'en aperçût, aucun refuge contre les mille pointes que lançait une main aussi hardie que sûre. Ni les murs de Carlton-House, ni les factionnaires à ses portes, ne parvenaient à faire respecter la vie privée du régent; le vieux coupé jaune de lady Hertford même ne pouvait le dérober à ses persécuteurs. Voyez plutôt.

EXTRAIT DU JOURNAL D'UN HOMME POLITIQUE.

« *Mercredi.* — Tout à l'heure, un petit temps de galop à travers Manchester-Square (2); rencontre du *vieux coupé jaune*. Je fis un

(1) Le premier chant du *Don Juan* commençait originairement par une stance dans laquelle, après avoir parlé des choses les plus sérieuses, Byron s'écrie : « Je me suis tellement grisé ce jourd'hui, qu'il me semble marcher sur le plafond. Ainsi, laissons là l'avenir, et, pour l'amour de Dieu, donnez-moi du vin du Rhin et du soda-water (*and so, for God's sake, Hock and soda-water*)! »

(2) Lady Hertford habitait le grand hôtel, dans Manchester-Square, qu'occupe maintenant l'ambassade française.

salut profond, pensant que c'était loyal et poli; j'obtins un regard.— Ugh! noir comme le diable! quel malheur! Il se promenait incognito; et moi donc, imbécile! il a fallu que j'allasse le dépister! — (*Mem.* La première fois que je passerai devant le vieux coupé jaune, me rappeler que rien de royal ne s'y trouve.) »

On remarque entre les satires de Byron et celles de Moore la même différence qui existe entre leurs œuvres plus sérieuses : chez Byron, l'attaque s'adresse à l'individu même; chez Moore, elle prend aussitôt une forme politique. Dans le régent, lord Byron ne paraît envisager que l'homme, l'être moral avec les vices et les faiblesses qui lui sont propres; il met à le poursuivre un acharnement qu'on a peine à s'expliquer, et à voir l'outrageuse violence de ses paroles, on dirait presque la haine d'un rival. Moore, au contraire, obéissant à ses instincts nationaux, en veut au système politique dont le prince, depuis 1811, était devenu le représentant et le chef. Il ne se sert des fautes et des ridicules du roi futur, que pour mieux faire ressortir ceux du gouvernement, et l'on aperçoit toujours, et jusque dans ses moindres jeux d'esprit, la rancune profonde de l'Irlandais qui se rappelle ces mots du plus célèbre et du moins patriotique parmi les grands hommes de son pays (1) : « On ne gouvernera jamais l'Irlande que par l'épée. » Des paroles comme celles-là (et combien n'en a-t-on pas prononcé!) se retrouvent au fond de plus d'une pièce de vers dans laquelle on s'habituait à ne voir d'abord qu'une plaisanterie, et qui pour la plupart du temps renfermait des épigrammes sanglantes.

Du petit groupe d'hommes illustres qui vers le commencement du siècle jetèrent un si brillant éclat sur la littérature anglaise, il ne reste guère aujourd'hui que Thomas Moore. Byron, le dernier venu, a le premier quitté la scène de ses luttes et de son triomphe. Scott l'a suivi; l'auteur de *Christabel*, le philosophe Coleridge, n'a pas tardé à les rejoindre, et Southey vient de s'endormir du sommeil éternel. Il est arrivé ce qui arrive toujours : après l'effort, l'épuisement; après l'éclair, les ténèbres. L'Angleterre, fatiguée par l'enfantement de tant d'intelligences d'élite, est tombée dans un anéantissement déplorable sous le point de vue littéraire. Je ne vois pour succéder à Walter Scott que sir Edward Bulwer, à Byron que Mme Norton, et aux *lakistes* que cette foule insignifiante et monotone, rimeurs de

(1) Le duc de Wellington.

keepsake, poètes d'Almacks qui encombrent les *magazines* et les salons de Londres. Pour Thomas Moore, son genre exceptionnel a trouvé jusqu'ici peu d'imitateurs et pourrait bien à l'avenir en rencontrer encore moins. Le patriotisme ne semble guère de mise dans la poésie à l'heure qu'il est, et, lorsqu'on voudra réveiller les sentimens populaires, n'a-t-on pas là toutes prêtes les *Mélodies irlandaises?* Qu'est-il besoin d'en refaire? Quant aux poésies légères du traducteur d'Anacréon, elles tenteront, je crois, bien peu les beaux esprits de la Grande-Bretagne, et, pour apprécier tout ce qu'elles contiennent d'élégant et de raffiné, il faudrait une société autrement constituée que celle qui se nomme aujourd'hui la *bonne société* d'Angleterre.

Bien plus qu'à ses travaux sérieux et aux œuvres qui lui assurent avec le plus de certitude l'admiration de la postérité, Moore a dû son succès contemporain, la vogue immense dont il jouissait, à ces productions mortes aujourd'hui, et qui, au plus beau moment de leur éphémère existence, n'étaient guère autre chose que des futilités brillantes. Les *Poésies de Little* eurent un succès de fruit défendu; la prude Angleterre, nouvelle Ève, mordit en plein dans cette pomme dorée, tout en imitant le geste coquet de certaines belles hypocrites, qui, lorsque d'une main prudente elles voilent leur regard blessé, entr'ouvrent en même temps les doigts pour mieux voir. Même dans ces pièces dont l'idée trahit le plus le culte passionné de l'auteur pour l'antique, Moore conserve une pureté de forme, une délicatesse d'expressions si perfides, si merveilleuses, que la plus austère puritaine en les lisant court le risque de se voir transportée en pleine Lesbos sans qu'elle s'en doute. On conçoit facilement quelle devait être la renommée du poète ingénieux qui trouvait le moyen d'enivrer bon gré mal gré tout le monde de ce breuvage païen, de cet élixir du diable, dont, en dépit de la *propriety* et du *cant*, on brûlait de savourer le parfum. Il n'y a rien d'extraordinaire, rien d'injuste surtout, dans le succès qu'obtint Moore à cette époque; on ne saurait voir là qu'une preuve nouvelle de la pruderie de parade, de la moralité de moine qui distinguent la société anglaise. Seulement, il aurait fallu séparer deux genres absolument opposés, et surtout ne point vouloir établir la gloire d'un poète de premier ordre sur les minces mérites d'un habile chansonnier. Célèbre dans un temps par ses rimes faciles, Moore a bien d'autres raisons de compter sur l'avenir. Ce sont deux hommes, ce sont deux gloires, il s'agit de ne les point confondre ni comparer

entre eux, mais de les apprécier tous deux, et d'admirer l'heureuse organisation qui a pu les réunir.

Nous l'avons dit, il ne faut pas chercher Moore en dehors de l'Irlande et de ses convictions politiques. C'est à la constante vibration de la fibre nationale que le chantre de *Lalla Rookh* doit la grandeur, la puissance et la vérité de son talent. « Si je pouvais, écrit Moore lui-même dans une petite pièce charmante, intitulée *Mon Jour de naissance*, retracer le tableau imparfait de ma vie, si je pouvais ajouter, retoucher, effacer les lumières et les ombres, modérer tout, et joies et peines, combien peu il resterait du passé! combien je désirerais que tout s'effaçât, tout, excepté cette indépendance d'ame qui m'était plus chère qu'honneurs et richesses! » Le vœu est certes modeste, mais le barde d'Erin avait bien raison de l'émettre, car, en conservant son *indépendance d'ame*, il conservait son génie, qui n'est autre chose que le reflet des sentimens de son cœur. Du reste, Moore est peut-être un poète trop national pour l'intérêt de sa propre gloire, et il ne me semble pas prouvé que Byron, en prédisant l'immortalité des *Mélodies irlandaises*, ait prédit l'immortalité de leur auteur. Il pourrait bien en être de ces poésies comme de tant d'autres chants nationaux dont on ignore l'origine aujourd'hui. On les chantera, on les redira autour du foyer, on les répétera de père en fils, de génération en génération; elles s'imprimeront sur les drapeaux de plus d'un parti, elles serviront de cri de guerre à plus d'une révolte, et qui sait si, dans quelque mille ans d'ici, un Niebuhr à venir ne démontrera pas jusqu'à l'évidence que Thomas Moore est un mythe, qu'il n'exista jamais, et que ses chants sont l'œuvre collective d'un peuple entier?

R... S.....

DE LA SITUATION

DU

THÉATRE EN FRANCE

A PROPOS

DE LA TRAGÉDIE DE LUCRÈCE.

J'ai toujours pensé, et je pense plus que jamais, qu'un grand succès au théâtre (pourvu qu'il soit sincère et loyal) est un de ces évènemens glorieux et rares qu'il convient de saluer avec joie et d'étudier sous toutes les faces. N'est-ce pas une chose pleine d'intérêt que d'assister aux premiers pas d'un nouveau talent, d'entendre les premiers sons d'une jeune lyre? N'est-il pas heureux et encourageant pour tous de sentir que, dans ce siècle que l'on dit si blasé, il existe encore assez de sève admirative et de poésie latente au cœur de la foule, pour pouvoir, à un moment donné, répondre par une explosion d'enthousiasme à un grand et sérieux effort? — Je vais plus loin. L'adhésion populaire donnée à une œuvre d'art est le plus sûr et le plus délicat indice des changemens survenus dans le goût, c'est-à-dire dans la raison et dans l'imagination des peuples; c'est la révélation et la mesure actuelle des nouveaux instincts poétiques qui se développent sourdement au sein des masses; c'est la

remise en question de plusieurs problèmes qu'on avait pu croire définitivement résolus; en un mot, c'est une occasion sérieuse et solennelle pour l'art et pour la critique de se replier sur eux-mêmes, de se rendre compte de leur position et de faire, avec courage et bonne foi, un examen de conscience complet et sincère. Oui, tout succès qui se lève à l'horizon littéraire est comme une étoile éclatante qui perce les nuages et qui permet à la poésie, voguant vers l'idéal, de reconnaître le chemin qu'elle a parcouru, d'estimer au vrai la dérive, et de régler avec justesse sa direction pour l'avenir.

Malheureusement, les chefs de l'école poétique actuelle, qui auraient plus que personne intérêt à recueillir ces utiles indications, rejettent par système tout avis venant de la foule, et se piquent, à la façon des conquérans, de ne suivre d'autre étoile que celle de leur génie. *Odi profanum vulgus et arceo* est la devise qu'ils ont conservée du cénacle. — Qu'ils y prennent garde toutefois! Cette maxime à la Byron, plausible quand on l'applique à certaines branches de poésie, qu'on peut appeler aristocratiques, devient fausse et funeste dès qu'on veut l'étendre à un genre de productions tel que le drame, dont les racines plongent profondément dans le sol populaire. Une ballade, une élégie, un sonnet, sont les fruits d'une fantaisie toute personnelle (on serait tenté de dire égoïste), laquelle cherche avant tout dans l'art sa propre satisfaction. Les œuvres de cette nature sont d'indépendans monologues dans lesquels le poète élégiaque ou lyrique a le libre choix des sons, des formes, des images, de toutes les sensations, en un mot, qu'il lui convient d'éveiller, à peu près comme dans une voluptueuse retraite un sensuel épicurien couronne solitairement sa coupe des vins et des fleurs qui lui agréent. Le poète dramatique, au contraire, en présence de cet invité parfois incommode, mais toujours désiré, qu'on nomme *le public*, est tenu de montrer la noble déférence d'un hôte disposé à s'oublier lui-même, et à faire prévaloir, dans une juste mesure, les goûts de ses convives sur les siens propres. C'est qu'en effet un drame est une œuvre collective dans laquelle le public a une part de coopération active et nécessaire, que le génie du poète peut bien s'efforcer de restreindre, mais qu'il ne lui est pas donné d'abolir.

Je suis bien éloigné, en tenant ce langage, de vouloir abaisser en rien la hauteur de la mission sociale et civilisatrice que s'attribuent dans leurs manifestes les maîtres de notre scène, mission d'ailleurs qu'ils pourraient souvent mieux remplir. En ce siècle si dénué de tout enseignement moral, il est bon que ceux qui sont en possession

du théâtre se regardent comme les instituteurs nés de la multitude, et reconnaissent qu'eux aussi ont charge d'ames. Seulement, je crois qu'ils seraient plus complètement dans la vérité si, en apportant chaque soir des leçons mêlées de plaisir à ce *quelqu'un* qui a parfois plus d'esprit que Voltaire, ils songeaient qu'ils peuvent en retour recevoir de leur ingénieux *partner* plus d'un avertissement profitable. Au théâtre en effet (et c'est là ce qui fait sa vie et sa puissance), il s'établit entre le poète et la foule un échange électrique et continuel de pensées et d'émotions, de plaisir et de conseils : l'enseignement est réciproque, il descend et il remonte; poète et peuple sont tour à tour maître et disciple, modeleur et modèle, créancier et débiteur, et jamais le poète n'est plus sûr du triomphe que quand il reporte au public les leçons qu'il en a reçues.

On me prêterait d'ailleurs une idée qui n'est pas la mienne, et l'on aurait mal compris ce qui précède, si l'on s'imaginait que je regarde les applaudissemens, les couronnes, la popularité en un mot, comme la mesure exacte et certaine du mérite littéraire et poétique. A Dieu ne plaise! Je ne sais guère mieux que Chamfort combien il faut réunir de... *gens d'esprit* pour constituer le public en jury infaillible. Je n'oublie pas que l'histoire du théâtre se compose au moins autant des bévues du parterre que des erreurs des poètes. Je n'oublie pas cette multitude de succès extravagans et de chefs-d'œuvre éphémères ou médiocres dont il nous serait si facile de dresser une liste à la fois bouffonne et déplorable, à commencer par la *Mariane* de Tristan-l'Hermite et à finir par *le Siége de Calais* de De Belloy. Je sais la part qu'il convient de faire à la mode, à l'envie, à l'engouement, aux passions de toutes sortes. Aussi n'ai-je l'intention d'établir qu'un point, à savoir que les grands succès au théâtre ont, comme toutes choses, leur raison d'être, qu'ils ne sont pas, eux non plus, des effets sans causes; qu'ils ont presque toujours un sens profond, et que lors même, comme il arrive souvent, qu'ils ne méritent point d'être reçus comme arrêts, ils n'en doivent pas moins être pris en grande considération comme symptômes. Cela, d'ailleurs, ne semble devoir blesser aucune prétention. Recommander au navigateur d'avoir l'œil à la boussole, et, quand le temps le permet, d'observer le ciel étoilé, ce n'est certes pas, j'imagine, nier le génie de Christophe Colomb ni de Magellan. — Je passe à l'application.

Tout le monde sait le grand événement littéraire du mois dernier. Trois drames de l'ordre le plus élevé, quoique d'une valeur fort inégale, *les Burgraves*, *Judith* et *Lucrèce*, ont été, à moins de cinq se-

maines de distance, soumis au jugement du parterre. Leur fortune a été diverse, et le verdict a dû étonner, sinon déconcerter, toutes les prévisions. Malgré les transcendantes beautés de tous genres qui abondent dans *les Burgraves*, le public est demeuré, devant cette composition si originale et si grandiose, indécis et partagé. La balance pourtant a penché, comme il était juste, mais plutôt par un effet de la réflexion que par un attrait instinctif. *Judith*, malgré la double séduction de deux noms qui présageaient un double enthousiasme, n'a reçu qu'une approbation calme et réservée. *Lucrèce*, au contraire, ouvrage d'un poète inconnu, a été accueillie par d'unanimes acclamations; le succès a été complet, triomphant, universel. Voilà les faits; nous les exposons en historien. A présent qu'en faut-il conclure? La tragédie de *Lucrèce* est-elle le drame depuis si longtemps attendu, le drame du XIXe siècle? Est-ce un pas rétrograde? Est-ce un progrès? Ce qui est certain, c'est qu'il y a plus de dix ans qu'aucune manifestation publique aussi éclatante n'a donné plus à penser. Il importe donc de soumettre à un examen attentif, non-seulement la pièce, mais le succès lui-même, et de tâcher d'en déterminer exactement la signification et la portée.

Sans doute, et nous le reconnaissons de grand cœur, la principale raison de l'enthousiasme que la tragédie de *Lucrèce* a excité est l'incontestable et saisissant mérite de plusieurs de ses parties. Cependant ce mérite qui suffirait, et au-delà, pour expliquer un succès ordinaire, ne nous paraît pas rendre complètement raison de l'étendue de celui que *Lucrèce* vient d'obtenir. Après avoir vu et lu ce drame, et y avoir admiré plusieurs morceaux et même plusieurs scènes d'une belle, forte et classique facture, nous ne pouvons pourtant admettre, avec quelques critiques trop oublieux ou trop partiaux, qu'on n'ait rien entendu d'égal au théâtre depuis vingt-cinq ans. L'auteur, par le choix d'un sujet dénué d'action, sans nœud, sans péripétie, et qui n'admet que dans une situation unique et prévue l'emploi très modéré de la terreur et de la pitié, a fait moins une véritable tragédie qu'il n'a tracé une bonne étude tragique. Libre à d'innocens aristarques de célébrer dans le succès de *Lucrèce* la résurrection de la défunte tragédie de 1810. Ni les beautés ni les défauts de la nouvelle pièce n'offrent un retour à cette forme ruinée et démantelée dès 1827. Les unités de lieu et de temps, même l'unité plus essentielle des mœurs et du style, n'y sont pas observées. Shakspeare et André Chénier ont laissé leur empreinte, l'un dans la naïve familiarité de plusieurs scènes d'intérieur, l'autre dans

l'atticisme de quelques détails de versification et de langage. Ce n'est donc point à titre de tragédie jetée dans l'ancien moule que *Lucrèce* s'est concilié de si ardentes sympathies. Si pourtant on insistait, et qu'on voulût à toute force compter l'auteur de la tragédie nouvelle parmi les partisans de l'ancien régime littéraire, nous renverrions les obstinés à l'opinion textuelle que M. Ponsard a consignée, il y a trois ans à peine, dans un article de littérature inséré dans une revue provinciale et intitulé : *De mademoiselle Rachel, de Corneille, de Racine et de Shakspeare*. Si le jugement qu'on va lire sur les poètes de l'école impériale ne paraît ni bien neuf ni d'un tour bien délicat, il a, du moins à nos yeux, le mérite d'être net et péremptoire : « Il y a, disait M. Ponsard, quelque chose de tué à tout « jamais; c'est la friperie du bagage littéraire de l'empire, vieux « galons dédorés, paillettes prétentieuses, mais sans éclat, ramassées « par Chénier dans la facture flasque du vers de Voltaire, quand il « n'était pas soutenu par le sentiment, et léguées encore plus usées « par Chénier à ses continuateurs, jusqu'à ce qu'elles se soient en- « sevelies dans l'*Arbogaste*... (1). »

On voit par cette citation que ce ne saurait être comme continuateur, encore moins comme admirateur des poètes de l'empire, que M. Ponsard a mérité d'être élevé sur le pavois. Il faut donc chercher à cette ovation un autre motif. — Ne serait-ce pas qu'on a cru voir dans *Lucrèce* le premier ou le plus habile essai de transaction entre les deux écoles? Il y a plus de vérité dans cette assertion que dans la première. Le mélange des deux manières est manifeste d'un bout à l'autre de la pièce nouvelle. Nous ajouterons que la théorie du critique viennois concorde ici à merveille avec l'œuvre du poète. On lit la déclaration suivante dans l'article cité plus haut :

« .... Il serait beau qu'un poète surgît qui corrigerait Shakspeare « par Racine, et qui compléterait Racine par Shakspeare. En ce « sens, l'école de M. Hugo a rendu à l'art d'importans services. Je « ne parle pas des plats imitateurs qui sont toujours à la queue de « toute création puissante... Sans doute on est allé trop loin, mais les « excès sont inséparables de l'ardeur d'une révolution. Il fallait un « coup de vigueur exagérée pour secouer les esprits engourdis. « L'ébranlement a été donné, puis viendra la réaction, si elle n'est « déjà venue; puis la littérature, long-temps oscillante, se reposera « dans les bienfaits de l'éclectisme. »

(1) *Revue de Vienne*, tome IIIe, août 1840, p. 491.

Nous ne voulons pas épiloguer sur les détails ni rechercher à quel point *le repos* est un régime *bienfaisant* pour la littérature. La seule chose que nous voulions induire de ce passage, c'est que la recherche d'un *juste milieu* poétique est depuis long-temps la préoccupation et le rêve de M. Ponsard. Faut-il attribuer à la mise en œuvre de cette théorie l'étonnante fortune de *Lucrèce?* En partie sans doute. Néanmoins, bien avant que cette idée illuminât M. Ponsard, beaucoup de tentatives avaient été faites dans cette voie et exécutées avec plus ou moins d'habileté par plusieurs poètes contemporains, notamment par Népomucène Lemercier, et plus récemment par MM. Soumet, Lebrun, Ancelot et Casimir Delavigne. La critique de l'époque se montra peu favorable à l'introduction de ce genre composite. On nous pardonnera de rappeler sommairement ici les principales objections que nous opposâmes alors dans *le Globe* à ces essais de conciliation poétique : « Ce qu'on nomme éclectisme en philosophie, disions-nous à peu près, est une méthode large et de bon sens, qui, dans tous les systèmes, cherche le vrai et le met en saillie. L'éclectisme en critique est cette heureuse impartialité qui goûte le beau sous toutes les formes; c'est ce cosmopolitisme d'intelligence qui admire à la fois Aristophane et Molière, Sophocle et Shakspeare, Homère et l'Arioste, Richardson et Rabelais, Michel-Ange et Callot; c'est cette souplesse d'imagination qui se plaît à la lecture d'un roman chinois, d'une ballade allemande, d'une satire romaine ou d'un conte arabe. Chercher le beau, soit pour en jouir, soit pour mesurer le mérite en ce genre de chaque contrée, de chaque siècle, de chaque artiste, tel est l'éclectisme de la critique, ou plutôt, en ce sens, l'éclectisme est la critique même. Mais ce procédé, si favorable à la découverte du vrai et à la jouissance du beau, doit-il être recommandé comme méthode de création? Emprunter partie d'un système et partie d'un autre, marier, par exemple, la grace parée de Racine à l'énergique nudité de Dante, tempérer les turbulentes et fantastiques bouffonneries d'Aristophane par la gaieté mélancolique de Molière, purifier la licence de Dancourt et de Collé par la chasteté de Térence, serait-ce une entreprise sensée et désirable? L'éclectisme dans l'art, en aspirant à la fusion d'élémens hétérogènes, risque de n'opérer qu'une soudure imparfaite entre des qualités qui s'excluent ou se neutralisent. L'originalité implique l'unité. Toutes les grandes époques de création, tous les grands monumens de l'art nous l'attestent. C'est de l'homogénéité des œuvres que naît leur poésie et leur grandeur. Le Parthénon et l'Alhambra, les pyramides et la colonne

trajane, *le Cid* et *Othello*, *les Nuées* et *le Misanthrope*, l'*Andrienne* et le *Songe d'une nuit d'été*, ne se touchent presque par aucun point. Que l'on admire les uns et les autres comme des jets francs et hardis de deux sources puissantes, rien de mieux; que l'on goûte même les uns à l'exclusion des autres, passe encore. Mais qu'on ne nous demande pas d'admiration pour une poésie métisse et équivoque, privée de tout caractère propre, pour une poésie qui n'est qu'un double amoindrissement, et dont tout le secret consiste à abaisser deux grandes poésies pour les mettre à la portée d'une société qui s'affaisse. »

Cependant, malgré les protestations de la critique, plusieurs ouvrages, de valeur diverse, composés dans ce genre hermaphrodite, continuèrent à capter les suffrages des deux partis, faisant valoir auprès de l'un leur mâle énergie, auprès de l'autre leur pudique réserve. Quelques-unes même de ces tentatives se recommandèrent par d'incontestables mérites : *Marino Faliero* et *Louis XI*, par exemple, sont encore justement applaudis, et néanmoins ces deux pièces elles-mêmes n'ont pas causé, à leur apparition, un ébranlement comparable à celui que *Lucrèce* vient de produire. — Nous sommes donc forcés de chercher à l'enthousiasme qui a salué cette pièce une cause qui s'applique à elle d'une manière plus spéciale.

Je ne pense pas que la raison de ce prodigieux succès réside dans la création des caractères ni dans l'invention des incidens, et, en parlant ainsi, ce n'est point un reproche que j'entends adresser à l'auteur. Au contraire. Je le tiens pour très louable d'avoir compris qu'ayant à transporter sur la scène le fait simple et sublime de la mort de Lucrèce, cet austère épisode de la belle épopée populaire où Rome naissante imprima toute la gravité de son génie, il devait se bien garder de troubler par l'introduction d'incidens superflus la sévère ordonnance du vieux bas-relief romain. M. Ponsard n'a jeté dans l'ancienne et poétique légende qu'une invention qui lui appartienne, et quoique ingénieuse à plusieurs égards, cette fiction du poète entraîne pourtant après elle d'assez fâcheux inconvéniens. Nous l'avons dit ailleurs : on ne peut toucher, sans un grand péril, à ces poèmes tout faits que nous a légués l'antiquité. Rien n'est plus attrayant au premier coup d'œil, et, au fond, rien n'est plus difficile que de remanier et d'allonger pour la scène moderne les admirables et courtes légendes que le génie antique a consacrées. Ce qui fait le charme de ces sortes de sujets, leur grandeur morale et leur beauté poétique, est précisément ce qui les rend rebelles et ingrats comme

matière de drames. Pourquoi? C'est que leur perfection ne laisse place à aucun nouveau travail d'imagination. L'art a beaucoup à ajouter, beaucoup à retrancher, pour élever à la poésie un évènement encore prosaïque, tel qu'était, par exemple, avant Schiller, la mort de don Carlos ou celle de Wallenstein; mais quand on se prend à un sujet que la poésie antique, et, à plus forte raison, que la poésie populaire a déjà élevé à l'idéal, il ne reste plus rien à inventer : le type existe; il est immuable; il est complet. En y portant la main, on a toujours à craindre de briser au lieu d'agrandir, de détruire en croyant créer. — M. Ponsard n'a pas entièrement évité cet écueil.

A la matrone laborieuse et pudique de l'ancienne Rome, à Lucrèce, il a opposé une femme livrée à la mollesse et aux désordres. Sextus (1), fatigué de l'amour de Tullie, convoite la conquête de Lucrèce, et, par cette double injure, il cause la mort de toutes deux. Jusque-là l'idée est belle, le contraste frappant : de plus, la jalousie, la honte, le désespoir de la faible femme délaissée jettent du mouvement, de l'intérêt, de la passion dans le drame; mais par une complication que je ne puis approuver, l'auteur a fait de l'épouse infidèle la femme de Junius Brutus, et a altéré ainsi, comme à plaisir, la beauté traditionnelle de cette noble et sévère figure.

Forcé d'ajouter un épisode au récit de Tite-Live, pour atteindre la mesure voulue des cinq actes, M. Ponsard a pensé, et avec raison, qu'il valait mieux faire porter les altérations sur le personnage accessoire de Brutus que sur celui de Lucrèce, figure principale et sacrée dans laquelle résident toute la grandeur et toute l'originalité du sujet. Plusieurs des prédécesseurs de M. Ponsard ont pensé autrement. M. Arnaud, entre autres, avait cru pouvoir donner à Lucrèce une passion secrète et romanesque pour Sextus, suivant en cela une des plus fausses idées qui soient sorties de la tête de Jean-Jacques Rousseau, car le commensal de M[me] d'Épinay avait, lui aussi, rêvé une *Lucrèce*. L'atteinte que l'auteur de la pièce nouvelle a portée au caractère de Brutus nous paraît d'autant plus regrettable qu'elle était moins nécessaire. N'y avait-il pas moyen, en effet, d'obtenir le contraste entre Lucrèce et Tullie, sans faire de celle-ci la femme de Brutus? Le moindre défaut de cette conception est de rendre impossible cette autre belle tragédie qui est dans toutes les mémoires, cette tragédie qui complète et couronne celle de *Lucrèce*, la mort des

(1) Je ne sais pas pourquoi M. Ponsard ne dit pas Sexte au lieu de Sextus, puisqu'il dit Brute pour Brutus.

enfans du consul. L'auteur, en prenant ce parti, n'a probablement eu d'autre dessein que de ménager une grande et noble scène conjugale entre Brutus et Tullie; mais les reproches si amèrement dédaigneux que Brutus laisse tomber sur Tullie n'auraient rien perdu, ce me semble, de leur poignante ironie, si, au lieu de les adresser à sa femme, Brutus les eût adressés à une personne dont l'honneur lui eût été également sacré, à sa sœur, par exemple. Enfin, les traits principaux de la physionomie de Brutus ont-ils été bien fidèlement reproduits par M. Ponsard? Le contraste de la folie simulée et de la raison a-t-il été bien rendu? Brutus n'est-il pas, durant toute la pièce, trop parfaitement et surtout trop clairement raisonnable? Pour ne pas apercevoir une aussi évidente sagesse, ne faudrait-il pas que Sextus fût lui-même insensé? Ces clairs et imprudens apologues que Brutus décoche à tout propos, et qui lui donnent l'air d'*Ésope à la cour*, ne sont-ils pas, pour ses projets politiques, un masque d'une bien dangereuse transparence? Enfin, dans la grande scène du dénouement, quand Brutus, saisissant le poignard, jure sur le corps de Lucrèce l'expulsion des Tarquins et révèle tout à coup Junius, sa transformation est-elle assez visible, sa métamorphose assez complète? Le passage subit de l'imbécillité à la raison sublime, ce prodige qui souleva le peuple de Rome, et qui lie si étroitement le nom de Brutus à celui de Lucrèce, cette résurrection soudaine d'un esprit supérieur est-elle accusée par le poète avec assez d'éclat et de vigueur? Nous ne le pensons pas.

Aux yeux de plusieurs critiques, le principal mérite de M. Ponsard est d'avoir eu la volonté et le talent de peindre l'ancienne Rome avec des couleurs vraiment romaines, et d'être parvenu à évoquer le génie intime et familier du vieux Latium. Je ne puis m'associer à cet éloge que dans une mesure fort restreinte. Oui, la tragédie de *Lucrèce* offre dans la simplicité du plan, dans la sévérité du style, dans la sobriété des ressorts, un caractère assez frappant d'antiquité. On sent que M. Ponsard a vécu dans une certaine intimité de la poésie ancienne, qu'il a foulé depuis l'enfance une terre à demi romaine, où le génie du peuple-roi est demeuré vivant et debout dans d'impérissables ruines; on sent que l'auteur s'est studieusement exercé à prendre l'accent attique et latin. Nous trouvons la preuve de ces efforts honorables dans un assez grand nombre de pièces de vers un peu faibles, élégies, églogues, etc., imitées des anciens et insérées dans la *Revue de Vienne*. Nous avons surtout remarqué une pièce assez heureuse adressée à M. Delorme, le biblio-

thécaire, sur les monumens de la ville. Certes c'était là une excellente préparation pour M. Ponsard que cette vie laborieuse et retirée dans une tranquille province, au sein d'une petite colonie lettrée, tout occupée de vers et d'archéologie. Cependant, sauf un certain parfum général d'antiquité, nous ne trouvons dans *Lucrèce* qu'un bien faible sentiment historique. D'abord l'idée de faire revivre la société et la famille antiques, comme Walter Scott a fait revivre le moyen-âge, cette idée n'appartient pas à M. Ponsard; elle n'appartient même pas, autant qu'on l'a dit, à notre siècle. Racine dans *Britannicus* se montre aussi grand peintre que grand poète, et Corneille dans *les Horaces*, sans aucune prétention archéologique, et par le seul accent de son mâle langage, nous transporte dans une Rome qui, bien qu'on en ait dit, n'est pas du tout *castillane*. M. Alexandre Dumas a tenté, il y a quelques années, la résurrection de la Rome impériale dans le drame de *Caligula*. Voilà pour la priorité. Quant à la justesse de l'exécution, elle est dans *Lucrèce* presque toujours fort imparfaite. L'auteur nous transporte, il est vrai, dans une atmosphère latine, mais ce n'est presque jamais dans celle des premiers siècles de Rome. Les mœurs qu'il peint, les arts qu'il suppose, les voluptés qu'il décrit, se rapportent à une civilisation de trois ou quatre cents ans plus récente. En voyant cette esclave *venue d'Ionie* qui charme les veillées de la femme de Collatin, on se croirait au temps des Métellus et des Sylla. Lisez les vers suivans, et dites si cette poésie n'est pas l'écho de Catulle, d'Ovide et de Properce, plutôt qu'une conversation antérieure de trois siècles à Ennius :

SEXTUS.

Sans doute il convient mieux.....
De savoir discerner le plus fort à la lutte,
Le danseur le plus souple, et la meilleure flûte,
D'être la plus adroite au jeu de l'osselet,
De se blanchir le teint par l'usage du lait,
Afin d'entendre dire à la foule empressée
Qu'auprès l'ivoire est pâle et la neige *effacée*,
De sourire à propos à tout ce qui se dit,
Le corps demi-couché sur les coussins d'un lit,
Appelant le zéphir par les plumes mouvantes
Qu'autour de leur maîtresse agitent les servantes,
Et les cheveux livrés aux porteuses de fleurs,
Instruites dans le soin d'assortir les couleurs;

Et je *n'en* connais point dans ce genre de gloire
Qui vous puisse, Tullie, enlever la victoire.

TULLIE.

Mais vous parliez jadis de tout autre façon.
Si je m'en souviens bien, vous traitiez d'ames viles
Celles qui s'occupaient à des travaux serviles;
Vous vouliez qu'une femme à vos regards charmés
Parût plus belle encor par des bains parfumés,
Par des tresses de fleurs nouant sa chevelure,
Par les attraits choisis d'une riche parure,
Et, laissant la quenouille à des doigts plébéiens,
Vécût pour les *concerts* et les gais entretiens.
Vous-même à vos discours ajoutant votre exemple,
La ceinture plus lâche et la robe plus ample,
Les cheveux oints, le front de myrte couronné,
Vous vous faisiez honneur du nom d'efféminé.
Vous goûtiez moins alors les mœurs de l'ancien âge....

Certes, voilà des vers d'une facture heureuse et savante, des vers tout parfumés de l'élégie à demi grecque du siècle d'Auguste; mais les mœurs que ces vers dépeignent et supposent sont les mœurs de Rome subjuguée par les délices de l'Asie. Il n'y a pas là un trait, pas un mot applicable au rude et grossier *oppidum* de l'an 245. Le caractère entier de Sextus, ce jeune voluptueux, j'ai presque dit ce petit maître romain, est taillé sur le patron des Gallus, des Jules César, des Marc-Antoine. Ce caractère est un anachronisme d'autant moins pardonnable, qu'il nous prépare moins à la brutalité sauvage de la catastrophe. Nous devons encore ajouter que M. Ponsard a évidemment emprunté l'idée de son Sextus à l'élégant Sabinus de M. Alexandre Dumas; mais, dans *Caligula*, Sabinus est de son siècle, tandis que le sybarite Sextus est une impossibilité dans le sien. — Ce n'est donc pas, comme vous voyez, la vérité de la couleur historique qui a pu concilier à *Lucrèce* les suffrages des juges éclairés.

Enfin, nous arrivons à une partie de l'ouvrage qu'on a louée presque unanimement, au style. Plusieurs critiques, faisant bon marché de la contexture du drame, de la peinture des caractères, de la vérité historique, ont concentré toute leur admiration sur la langue et la poésie. Il est vrai qu'il y a dans *Lucrèce* de belles et frappantes qualités de style. Du premier coup, M. Ponsard a pris un rang distingué parmi nos écrivains en vers. Sa langue a de la netteté, de la précision, de la fermeté; son vers est plein et flexible. On a dit

à tort que sa versification formait un contraste avec celle que l'école actuelle a établie sur la scène. Il n'en est rien. M. Ponsard profite au contraire, et même très habilement, de toutes les libertés restituées à l'alexandrin par André Chénier, et transportées plus tard, avec tant de peine, dans le drame par MM. Alfred de Vigny et Victor Hugo. L'enjambement et la césure mobile sont très fréquens dans *Lucrèce* et y produisent le plus ordinairement de très heureux effets. Je cite au hasard :

— . . . . O calme que j'ai fui,
Qui donc vous a fermé mon cœur? n'est-ce pas lui?

— Tu peux retraverser tes mers, ô Pythonisse!

— Je l'ai reçu. C'était un hôte. O malheureuse!

— Je m'éveille; il avait une épée, et me dit.

Et ces vers, les derniers que prononce Lucrèce :

— *Vous verrez à* punir Sextus, et je l'approuve.
Moi, j'ai dit n'avoir pas craint la mort; je le prouve.

Veut-on d'heureux exemples d'enjambemens?

— Je n'aperçus plus rien alors..... Mon assassin
Avait fui, me laissant un poignard dans le sein.

— Quand il sera besoin, à tes destins prospères
J'offrirai tout le sang que je tiens de mes pères :
J'offre ma patience en attendant. Reçois
Cette libation des affronts que je bois.

Et ce beau dialogue :

Je serai roi, vous dis-je, et vous, Lucrèce, vous
Reine.

LUCRÈCE.

Je serai, moi, fidèle à mon époux.

Quelquefois M. Ponsard va jusqu'à séparer par un vers l'adjectif de son substantif. C'est peut-être la coupe contre laquelle on s'est le plus récrié :

. . . . O puissant
Jupiter!

Comme mécanisme de versification, je n'ai, pour ma part, que des éloges à donner à *Lucrèce;* mais, je dois le redire, sous ce rapport, l'auteur de la tragédie nouvelle n'a rien innové, rien modifié même. L'honneur d'avoir rétabli dans la langue ce vers perdu depuis

Régnier revient tout entier à M. de Vigny, à M. Hugo, à M. Sainte-Beuve, à MM. Émile et Antony Deschamps.

Quant aux qualités générales du style de *Lucrèce*, nous avons dit qu'elles sont fort recommandables : nerf, précision, sobriété, ce sont là de grands mérites. Deux défauts, néanmoins, déparent ces avantages, l'absence d'unité et l'incorrection. Le style de *Lucrèce*, en effet, est un composé de deux trames distinctes, double emprunt fait, l'un à Corneille, ou, pour ne pas trop prodiguer les grands noms, à Rotrou, l'autre à la jeune muse d'André Chénier. Une partie de la pièce est écrite dans le rhythme rude et concis de l'école archaïque; l'autre, au contraire, dans le mode élégant et souple de l'auteur de *la Jeune Captive*. On chercherait vainement entre deux un style qui fût celui de M. Ponsard. Je ne vois dans sa diction qu'un double pastiche, qui souvent, il est vrai, rappelle avec bonheur la manière de ses deux modèles.

Quant aux incorrections, elles sont nombreuses et, en général, de la nature la moins pardonnable. Nous demandons aux lecteurs les moins puristes ce qu'ils pensent des vers suivans :

Collatin vous *ouvrit son seuil* hospitalier
Et vous fit prendre place au *foyer familier*.
CEUX CHERS à mon mari me sont chers à moi-même.

— La maison d'une épouse est un temple sacré
Où même le soupçon *ne soit* jamais entré,
Et *son* époux absent est une loi *plus* forte
Pour que toute rumeur *se taise vers* sa porte.

— Lucrèce consumait, au sein d'obscurs travaux,
Un lustre de beauté qui n'a point de *rivaux*.

— Un feu qui semble mort couve sous *une* cendre.

— Il se tait, et chacun frémit dans *une* attente.

— N'importe *en quel objet* vous l'ayez résolu.

— . . . . . C'était assez des fers de votre hymen,
Sans *attacher* le cœur comme *le fut* la main.

— Une telle grandeur sied à votre courage;
Lucrèce, prononcez, et *je vous la partage*.

— . . . . Par ce sang,
Le plus pur qui jamais coula *chez* une femme.

— Et toi, Rome, que j'aime et que souvent *j'invoque*,
Rome, *à qui je médite* une *fameuse* époque.

— . . . . Tarquin a déserté,

Comme un mauvais soldat, le camp qui le réclame,
Pour venir *s'assurer* des beaux yeux d'une femme.

Ce sont là purement et simplement des fautes de grammaire et de langue. Voici d'autres passages où à l'incorrection se joint la trivialité :

. . . . Vous avez la gloire
D'affamer l'ennemi mieux qu'aucune victoire;
Car vos repas guerriers sont *conçus* de façon
A *couper* vaillamment *le vivre et la boisson.*
Le courage à ce compte a dérangé son centre,
Et le cœur aujourd'hui se loge dans le ventre.
— . . . Le sénat, ce vieillard impuissant,
Est purgé des humeurs qui lui *chauffaient* le sang.
— Si bien que nos cerveaux, *chauffés* à l'unisson,
Moitié par les discours, moitié *par la boisson.*

Encore *la boisson!* c'est un terme de cabaret.

D'un objet plus pressant mon ame est toute pleine,
Et ton zèle y sera bien mieux *utilisé*
Qu'à poursuivre le fil d'un complot supposé.

M. Ponsard crée aussi quelquefois de nouvelles acceptions :

. . . . . . Eh! laissez là mon nom,
N'en prenez pas souci quand j'en fais abandon.
Vous en aviez jadis l'ame moins occupée,
Et vous ne l'invoquez que comme *une échappée.*

Une échappée! apparemment pour dire un *moyen évasif!* Serait-ce une expression provinciale?

La rime amène aussi des locutions bien impropres :

Ces abus de pouvoir sont les plus odieux;
Car, d'un même danger instruisant tous les yeux,
Révoltant de chacun les *entrailles intimes*,
Ils forcent tous les rangs à plaindre leurs victimes.

— . . . . Vos esclaves
Filent pour votre époux des *robes laticlaves.*

Jamais *le laticlave* des sénateurs romains n'a été employé comme adjectif.

Faut-il donc que vos yeux s'usent toujours baissés
A suivre dans vos doigts le fil que vous *tressez?*

Tresser n'indique point l'action à laquelle on nous montre Lucrèce occupée. Elle ne tresse ni ne tisse; elle filait, *nebat*, comme a si bien dit Ovide dans les *Fastes*.

. . . . *Habitués aux cieux,*
Un amour *souterrain* n'attire pas vos yeux.

Cette inversion est tout-à-fait contraire au génie d'une langue privée, comme la nôtre, du lien des désinences.

Nous pourrions aisément allonger cette liste; mais à quoi bon? M. Ponsard montre, sans contredit, d'heureuses qualités de style. Nous n'avons nulle envie de le contester. Seulement, il est encore bien loin, comme on voit, de posséder, je ne dis pas la pureté classique, mais la stricte correction grammaticale.— Ce n'est donc pas dans la perfection extraordinaire du langage que se trouve, comme on l'a dit, la raison de la mystérieuse fortune de cette pièce.

Cette fois enfin nous touchons au terme de notre tâche. Nous avons discuté, une à une, toutes les causes intérieures et directes qui semblent avoir déterminé la faveur passionnée du public pour *Lucrèce*, et aucune de ces causes, après mûr examen, ne nous a paru suffire pour expliquer ce que cet évènement offre de singulier. Nous avons examiné avec le même soin les raisons extérieures que quelques critiques ont mises en avant, et nous ne les avons pas trouvées mieux fondées. Nous avons remarqué avec plaisir que les applaudissemens prodigués à *Lucrèce* ne remettent nullement en question les libertés de forme acquises au drame moderne, non plus qu'aucune des modifications savantes qui nous ont rendu, en le perfectionnant, le libre et souple alexandrin du XVIe siècle.

Après avoir successivement éliminé les insuffisantes solutions du problème que nous nous sommes posé, le moment est venu de dire quelle est, suivant nous, la grande, la principale raison de l'évènement qui nous occupe. Voulant être utiles, nous serons francs et clairs. Il nous semble donc qu'en cette circonstance le sentiment public ne s'est prononcé avec tant d'énergie que parce qu'il a rencontré dans le sujet, dans l'esprit général et dans l'exécution de la tragédie de *Lucrèce*, une sorte de contraste inattendu avec les défauts qui le blessent dans la plupart des drames de l'école actuelle. C'est une réaction, non contre la liberté, non contre la forme, mais contre l'esprit et les tendances du drame moderne.

En effet, la vieille légende de Lucrèce qui, en toute autre circonstance, n'aurait paru qu'un thème de tragédie étroit et usé, s'est

trouvé offrir à M. Ponsard l'inappréciable avantage de former le contraste le plus complet avec les passions, les incidens, les combinaisons qui pèsent sur la scène depuis dix ans, et dont le public commence à se fatiguer. Dans *Lucrèce*, action, mœurs, caractères, tout est simple, régulier, naturel; l'impression que le spectateur emporte de la représentation est honnête, probe, élevée; on assiste à une catastrophe de famille, terrible, mais fortifiante et exemplaire; l'enseignement qui en ressort est clair, sans ombre, sans équivoque. Rien (il est triste de le dire) ne diffère davantage des impressions que produisent généralement les convulsions du drame moderne.

J'admire profondément la force et la hardiesse empreintes dans les principales compositions des maîtres de la nouvelle école; mais je regrette en même temps, pour eux et pour nous, qu'ils semblent s'être voués exclusivement à la peinture des mœurs, des passions, des caractères exceptionnels. Ce qu'ils se plaisent à reproduire, ce n'est pas, comme tous les grands dramatistes de tous les pays, comme Sophocle, comme Shakspeare, comme Plaute, comme Schiller, la vie humaine dans son développement simple et régulier; ce n'est pas l'homme tel que nous le montrent le monde et l'histoire : ce qu'ils recherchent, ce qu'ils affectionnent, c'est l'irrégularité, la singularité, l'exception. Ce qu'ils nous offrent sans cesse, ce sont des anges, des démons, des géans, jamais nos frères, jamais nos semblables. Certes le temps, la liberté, la faveur publique, n'ont pas manqué au drame moderne. Depuis plus de dix ans, il occupe la scène en souverain. Déjà cette école a produit, non pas, à Dieu ne plaise! tout ce qu'on est en droit d'espérer d'elle, mais une partie notable des œuvres qui doivent établir sa place dans l'avenir. *Hernani*, *Marion de Lorme*, *Antony*, *le Roi s'amuse*, *Chatterton*, *la Tour de Nesle*, *Angèle*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, *Ruy-Blas* (je réunis et mêle à dessein des œuvres de mains et de valeur diverses), forment un imposant ensemble dont la valeur esthétique et morale est dès à présent appréciable. Eh bien! je le demande, dans laquelle de ces pièces l'homme et la société sont-ils peints d'après les lois régulières et constantes de leur nature? Tous ces drames, en y comprenant même le plus simple et le plus naturel de tous, *Chatterton*, reposent ou sur des faits, ou sur des passions, ou sur des caractères, ou sur des situations de la nature la plus anormale. Je sais que M. Alexandre Dumas se félicite avec une parfaite bonne foi, dans une de ses préfaces, d'avoir fait dans *Antony* une *œuvre de sentiment*, et dans *Angèle* un *tableau de mœurs*; mais, au risque d'avoir l'air de revenir d'un autre

monde, je ne puis admettre qu'au milieu de la société où nous vivons une jeune fille dans la situation d'Angèle soit autre chose qu'une infiniment rare exception. D'ailleurs je ne suis pas assez peu sensible aux délicatesses de l'art et au mérite littéraire pour ne pas rendre pleine justice à tout ce qu'il a fallu de souplesse d'esprit et de ressources pour rendre acceptables au théâtre des données aussi scabreuses et heureusement aussi en dehors de la vérité commune que celles d'*Antony*, d'*Angèle*, de *Teresa* et de *la Tour de Nesle*. Il est bon, sans doute, comme gymnastique dramatique, que quelques-unes de ces pièces aient été faites; cependant, comme système définitif, il serait profondément regrettable (et le public paraît commencer à être de cet avis) que des écrivains d'une aussi grande puissance scénique, et qui ont devant eux encore tant d'avenir, n'appliquassent pas leurs larges facultés à un genre d'observation plus élevé, plus général, et, si on l'ose dire, plus humain.

Je comprends et j'admire l'idée dans laquelle a été conçue *Marion de Lorme*. Montrer que l'amour est un sentiment d'une essence si vivifiante et si sublime, qu'il suffit pour purifier et réhabiliter même une courtisane, c'est là une magnifique et touchante hyperbole. Toutefois c'est encore là un cas bien particulier, bien étranger, même à la vie passionnée; c'est une situation tout exceptionnelle et mystérieuse, à laquelle on ne peut croire et compatir que sur la foi de l'imagination ou le témoignage du poète. Au reste, le seul reproche que je fasse à *Marion de Lorme*, c'est d'avoir été pour M. Victor Hugo le point de départ et le germe d'une théorie qu'il a portée aux dernières limites dans *le Roi s'amuse*, dans *Lucrèce Borgia*, dans *Ruy-Blas*, mais dont il est heureusement sorti dans *les Burgraves;* je veux dire l'accouplement dans un même personnage de deux élémens contraires, dont l'un est destiné à illuminer l'autre, et qui souvent tous deux s'entr'obscurcissent. Ainsi M. Hugo voulant, dans *le Roi s'amuse*, atteindre à la plus haute expression possible de la paternité (comme, dans *Marion de Lorme*, il avait cherché la plus sublime expression de l'amour), prend dans la lie de la société la créature la plus difforme, la plus dégradée, la plus vile; puis il lui jette une ame, lui donne un cœur de père, et, par le développement le plus vrai, le plus entraînant, le plus poétique du sentiment paternel, s'efforce de faire que l'être petit devienne grand, que l'être hideux devienne beau, que Triboulet enfin devienne sublime. M. Hugo a-t-il opéré ce prodige? Plusieurs le nient; moi, je l'accorde, au moins en partie. Oui, rien n'est plus éloquent, plus passionné, plus touchant que Triboulet devant sa fille, belle et chaste enfant d'abord, puis perdue, puis morte. L'effet, pourtant,

est-il proportionné à tant de labeurs? Le sublime, au lieu d'avoir grandi, n'a-t-il pas décru, par le contact de l'ignoble? La difformité du bouffon n'a-t-elle pas rejailli sur la beauté du père? Que n'auriez-vous pas accompli de parfaitement beau avec la moitié seulement de la force que vous avez dépensée dans cette lutte ingrate! Et, en fin de compte, Triboulet, si beau que la paternité le fasse, espérez-vous qu'il demeure un de ces types de l'amour paternel sur lequel la pensée de l'avenir se reposera, comme la nôtre aime à se reposer, après deux mille ans, sur OEdipe et sur Antigone? Lucrèce Borgia sera-t-elle jamais l'idéal de la maternité? Avec dix fois moins de dépense de talent, vous pouviez créer des types mille fois plus beaux, parce qu'ils eussent été uns et complets, des types dignes de se placer, dans l'imagination des hommes, entre OEdipe et Niobé, Cordelia et le roi Lear.

Mon Dieu! je ne demande pas au poète l'unité de type complète et absolue. Ce serait, je le sais, vouloir revenir aux pures abstractions classiques. Mais entre l'unité nuancée et les stridentes antithèses que nous déplorons, il y a un monde. Est-ce que tous les grands types de beauté dont l'art conservera éternellement le souvenir ne sont pas conçus dans un système d'unité? Voyez Chimène, Pauline, Phèdre, Ophelia, Desdémona, Juliette, Marguerite, Hamlet, Rodrigue, Roméo. N'est-ce pas l'unité de ces figures qui les a gravées si aisément dans toutes les ames? Je vois dans la nature, et j'admets dans l'art, le voisinage de la laideur et de la beauté; j'accepte le grotesque à côté du sublime, Ariel auprès de Caliban; mais je souffre quand je vois ces contrastes associés violemment dans un même personnage. Mêlez Ariel à Caliban; qu'en sortira-t-il? Assurément ce ne sera pas un être humain. Dans le nombre infini des types créés par Walter Scott, j'en vois bien quelques-uns formés par le procédé des contrastes; seulement, le grand artiste use toujours de ce mode de création avec mesure et ne place guère de telles figures au premier plan.

O Poète! vous avez la religion de votre art : vous voulez que la poésie au théâtre soit une haute leçon, une voix puissante, une conseillère auguste. C'est bien : mais prenez garde; vous courez, malgré vous, le risque d'avilir le sentiment noble en l'associant au sentiment bas. Vous n'avez pas profané l'amour en nous le montrant accessible au cœur de Marion; non, j'en conviens. Cependant êtes-vous bien sûr de n'avoir pas, malgré vous, ajouté une fleur pudique au bouquet de la courtisane? Je n'oserais, pour ma part, affirmer que l'amour maternel n'ait pas perdu quelque chose de sa sainte beauté en passant

par l'ame exécrable d'une empoisonneuse, en touchant au cœur de Lucrèce Borgia. Il y a péril pour tout sentiment pur à être exposé à de tels contacts. En nous montrant, dans *Ruy-Blas*, un laquais aux genoux d'une reine, avez-vous ennobli le laquais? Cela est douteux; il est plus certain que vous avez abaissé la femme et la reine. Doué, comme vous l'êtes, d'aussi énergiques facultés pour émouvoir les masses, d'où vient que, devant vos plus admirables créations, l'ame du public s'ouvre rarement tout entière? d'où vient qu'elle hésite à se livrer? Pourquoi la moitié de la salle bat-elle des mains pendant que l'autre moitié se tait ou murmure? C'est que vous avez voulu que votre pensée eût presque toujours deux aspects; c'est qu'une des deux moitiés de vos personnages nuit à l'autre; c'est que vous aimez à employer à la fois le mors et l'éperon; c'est que vous nous lancez et nous retenez en même temps. Vous faites sans doute, en agissant ainsi, preuve de grande vigueur, cavalier puissant et volontaire! mais aussi ne vous étonnez pas si parfois le coursier se cabre et regimbe. — Voyez un peu ce qui se passe à *Lucrèce*.

Devant cette page presque aussi simple qu'un tableau de David, devant cette peinture antique d'un dessin froid et sévère, devant cette action que l'on sait par cœur depuis l'enfance, devant ces conversations longues, calmes, mais naturelles et sensées, devant ce drame sans complication, sans mystère, et, pour tout dire, sans beaucoup d'ame ni beaucoup d'art, le public s'émeut cependant; il semble respirer avec joie un air salubre; il semble se plaire à voir agir et penser devant lui des créatures de son espèce; il éprouve une satisfaction naïve à quitter les ronces du sentier obscur, les pierres de la route de traverse; il est heureux de rentrer dans la grande et large voie de l'art et de l'humanité.

Le succès de Lucrèce n'a pas d'autre sens.

M. Alexandre Dumas, il y a quatre ou cinq ans, nous a montré aussi, dans *Caligula*, des Romains, et même des Romains beaucoup plus de leur pays et de leur temps que ceux de M. Ponsard. Il les a encadrés dans une action intéressante et bien conduite. Cependant *Caligula* n'a eu qu'un succès modéré. C'est qu'en choisissant pour la principale figure de son drame le premier des empereurs frappé de cette épidémie de démence qui devint depuis le mal impérial, M. Dumas ne sortait pas du cercle des types excentriques et des passions forcenées. Caligula, c'était toujours Antony, toujours Buridan; c'était toujours le monstrueux, toujours le surnaturel, jamais la vérité, jamais l'homme.

Que l'école nouvelle ne se fasse donc point d'illusions : ce qui se passe chaque soir au parterre de l'Odéon est un commencement d'émeute, un essai de rébellion. Cette demi-hostilité de la foule doit donner à réfléchir à qui de droit. Plus le motif, ou plutôt le prétexte de l'émotion est faible et peu grave en soi, plus le pronostic est alarmant. Quelqu'un a eu tort, en 1812, de ne pas tenir plus de compte des facilités que rencontra l'échauffourée de Mallet. Il n'y a pas dans l'art de légers indices : l'œil du poète doit être aussi clairvoyant que celui des augures à qui suffisait le vol d'un oiseau.

Il résultera encore du succès de M. Ponsard une leçon et un exemple qui seront utiles, nous l'espérons, à cette foule de jeunes et présomptueux écrivains qui, pressés d'escompter les premiers germes de talent qu'ils sentent en eux ou qu'ils y supposent, s'abattent par volées sur Paris, cet immense atelier de romans, de feuilletons, de traductions, de drames, espérant prendre, en se jouant, leur part de la curée à laquelle l'industrialisme convie la littérature. Peut-être cette jeunesse spirituelle et fourvoyée, en voyant un ouvrage sérieux, conçu loin du tourbillon parisien et exécuté dans le silence d'une ville de province, s'élancer de prime saut à une vogue populaire, et dominer, d'une incommensurable hauteur, leurs frivoles improvisations, leurs ébauches hâtives, leurs volumes faits aux ciseaux, peut-être, dis-je, en comparant les résultats de ces deux procédés comprendront-ils qu'ils n'ont pas fait le meilleur choix, et qu'il y a folie à demander à l'art de grands succès sans préparation et à l'esprit de vrais chefs-d'œuvre sans travail. Pour moi, ce qui me fait bien augurer de l'avenir poétique de M. Ponsard, ce sont précisément les études longues et diverses qu'il s'est courageusement imposées. Outre des pièces assez nombreuses dans le mode de l'élégie ancienne, nous trouvons en feuilletant *le Viennois* et la *Revue de Vienne* des essais dans les genres les plus opposés : *Pierre et Marie*, nouvelle; *la Rose blanche*, autre nouvelle; *une Clef d'or n'ouvre pas toutes les portes*, proverbe; *Cogi-Hassan ou la princesse Bredoul-Badoul*, conte persan, et d'autres opuscules, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais dans lesquels M. Ponsard cherchait laborieusement sa vocation. Nous trouvons aussi des tirades imitées de Shakspeare, entre autres, la scène des adieux de *Roméo et Juliette*. Et ce n'est pas tout : M. Ponsard avait voulu lutter contre le dernier barde de l'Angleterre; il avait traduit en vers le *Manfred* de lord Byron; il avait même fait imprimer ce travail qui devait paraître chez le libraire Gosselin en 1837, lorsque, par un scrupule bien honorable et bien

rare de nos jours, le jeune poète craignit de n'avoir pas fait assez bien et ne permit pas la publication. Nous avons pourtant sous les yeux un exemplaire du livre et nous devons déclarer que *Manfred* laissait pressentir plusieurs des qualités que nous avons retrouvées dans *Lucrèce*. La partie lyrique, il est vrai, n'est pas exempte de sécheresse; mais le grand vers offre souvent les deux principaux mérites de M. Ponsard, la clarté et la simplicité. Dans une pièce de vers recueillie par la *Revue de Vienne*, M. Ponsard a célébré cette dernière qualité du style. Nous pensons qu'on ne lira pas sans plaisir les derniers vers de ce morceau, où l'auteur expose la théorie à laquelle il s'est noblement conformé :

Le fard peut rajeunir la vieillesse ridée,
Mais il déflorerait la jeune et fraîche idée :
En elle tout est beau de sa propre beauté;
Elle n'a pas besoin d'ornement emprunté.
Quand Phidias sculptait ses divines statues,
Il ne les drapait pas, mais il les faisait nues.
L'homme était sans parure au temps de sa grandeur;
C'est en quittant l'Éden qu'il apprit la pudeur.
Ainsi la poésie. Alors qu'on la fait grande,
Il ne faut pas couvrir son corps d'*une guirlande*.
Les fleurs, sans les orner, cacheraient ses appas.
Quand on veut les cacher, c'est qu'ils n'existent pas.
A mon avis, enfin, les grands mots et l'emphase
Ne sont que faux brillans sous lesquels on l'écrase.
Si c'est par cet endroit qu'un auteur doit briller,
Cette gloire est facile au plus mince écolier.
Le vrai génie est simple et *sa* muse se pique
Moins de l'expression que du sens poétique.
O sainte poésie! ô ma divinité!
Je ne montrerai plus ta chaste nudité.
Je garderai pour *moi* désormais ton idole,
Sans l'exposer aux yeux de la foule frivole.
Si j'avais eu ma force égale à mon désir,
A ton culte j'aurais consacré mon loisir.
J'aurais voulu te mettre, idole bien-aimée,
Plus haut que tout nuage et que toute fumée;
Mais plutôt que de voir un ignorant mépris,
J'aime mieux te briser et cacher tes débris.

Nous ne savons si M. Ponsard ne fait pas, dans ces derniers vers, allusion à la suppression volontaire de son poème de *Manfred*.

CHARLES MAGNIN.

SPINOZA.[1]

Le monde a-t-il commencé, ou est-il éternel? A-t-il une cause, ou subsiste-t-il par sa propre force? Au-delà de ces phénomènes et de leurs lois, la pensée peut-elle saisir un être tout-puissant et infini qui répand partout l'existence et la vie et sème les mondes à travers l'espace? Il n'est point d'engourdissement si profond des sens et de la matière que de telles questions ne puissent secouer. Sorti de l'éternel et nécessaire enchainement des causes, ou appelé par la Providence, l'homme, intelligent et libre, se sent dépositaire de sa destinée. Avant d'arriver à ce terme où les générations s'engloutissent, il faut bien, chacun à notre tour, nous mettre en face de ce redoutable *peut-être*, et toucher à ces questions suprêmes qui contiennent dans leurs profondeurs, avec le secret de notre destinée à venir, la sécurité et la dignité de notre condition présente. Userai-je de ma liberté au hasard? Non; comme il n'y a point de hasard dans l'univers, il ne doit pas y en avoir dans la vie. Autour de moi, tout s'enchaîne, tout conspire dans une parfaite et constante harmonie, et moi qui réagis librement sur le monde, moi qui le comprends dans ma pensée, miroir vivant de l'harmonie universelle, je n'apporterais

(1) OEuvres de Spinoza, traduites par M. E. Saisset. — 2 vol. in-18, Bibliothèque Charpentier.

pas ma part dans ce concert! Je n'aurais pas aussi ma destinée, unie par d'indissolubles liens à la destinée du monde! Je n'aurais pas une étoile! Cette force qui m'est à charge dans le repos, cette lumière qui me conduit, cet inépuisable amour dont je porte en moi le foyer, tout me répond de mon avenir et m'assure d'une immortalité que je dois conquérir par le travail. Je trouverai Dieu par-delà la vie. Quel Dieu? Cet être abstrait, incompréhensible, impuissant, sans cœur et sans entrailles, qui ne saurait m'aimer ou penser à moi sans se dégrader, Dieu inutile pour lequel le monde n'est rien et qui n'est rien pour le monde? ou cette éternelle substance qui sans raison ni volonté, par la loi de son être, produit au dedans d'elle-même tout ce monde et ses lois, avec ce flot de la mort et de la vie dans lequel je suis emporté : substance aveugle et nécessaire qui ne peut vivre qu'aux dépens de ma propre vie, et dont la réalité admise fait de moi un pur néant? Réduire Dieu à l'existence absolue, qui n'est pas l'absolu véritable, mais une abstraction morte, le confondre et l'identifier avec la nature, ou le nier : trois philosophies profondément différentes, qui aboutissent toutes les trois par des chemins opposés à une même conséquence fatale. Les panthéistes ont beau se plaindre et transformer Spinoza en mystique ivre de Dieu : c'est la logique qui leur répond, et qui au bout de leur système leur montre inexorablement la morale des athées.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les écoles ont commencé à se jeter l'une à l'autre l'accusation de panthéisme. Les éternels ennemis de la philosophie, qui n'ont pas épargné le nom d'athée à Descartes et à Leibnitz, n'ont pas, à l'heure qu'il est, de meilleure machine de guerre que cette accusation de panthéisme qu'ils ont rendue banale. Ce n'est pas qu'ils connaissent à fond la nature de cette triste philosophie dont Spinoza est le héros. Ils ont autre chose à faire que de suivre les Parménide, les Plotin, les Spinoza dans leur longue et pénible route. Il suffit que le panthéisme déshérite l'humanité de ses espérances immortelles : plus il est obscur et inconnu dans son principe, mieux il convient à leur secrète pensée. De ces mystérieux problèmes sur la substance et la création, ils se font un épouvantail pour inspirer aux faibles une crainte salutaire de la liberté de penser et de la raison. On a beau leur crier qu'on a défendu avant eux la cause sacrée de l'immortalité de l'ame et de la responsabilité morale; que leur importe d'avoir calomnié, pourvu que la calomnie leur profite, et que le problème soit trop obscur et trop difficile pour que la défense de la philosophie, portée devant le public, ait la chance

d'être entendue? Après tant de protestations inutiles, une chose restait à faire à l'école de Descartes, de Malebranche et de Leibnitz : c'était d'apprendre à ses ennemis et au public ce que c'est que cette doctrine panthéiste, objet de tant de démonstrations aventureuses. M. Saisset s'est dévoué à cette tâche. Il nous donne aujourd'hui, pour la première fois, les ouvrages de Spinoza traduits en français. Il nous les donne accompagnés d'une introduction étendue où le système de Spinoza est exposé depuis ses principes les plus élevés jusqu'à ses dernières conséquences politiques, religieuses et morales, discuté avec impartialité, mais avec une logique inexorable. Après cette publication, si les diffamateurs persistent à accuser de panthéisme tous les philosophes contemporains, ou si quelques esprits égarés, qui prennent pour de la métaphysique de vagues et incohérentes rêveries, continuent à invoquer sans intelligence le nom de Spinoza, il ne restera plus d'excuse aux uns ni aux autres.

Spinoza, inconnu pendant sa vie, l'est encore plus après sa mort. Cette longue malédiction qui s'attache à sa mémoire a sauvé son nom de l'oubli sans populariser sa doctrine. Rejeté par sa nation, traité en ennemi public, maudit par son siècle, il n'a pas trouvé plus de justice dans la postérité, et malgré la pureté et le désintéressement de sa vie, malgré son sincère et puissant amour pour la vérité, malgré son courage, malgré son génie, les fatales conséquences de son système pèsent sur sa renommée, et dans la proscription de la philosophie panthéiste on enveloppe le nom de Spinoza.

Né à Amsterdam, le 24 novembre 1632, d'une famille de juifs portugais, à quinze ans il embarrassait la synagogue par la hardiesse de ses objections et son opiniâtreté à les soutenir. Doué d'une ardeur infatigable, d'un génie vif et pénétrant, soustrait sans effort et comme par le bénéfice de sa nature à l'influence des préjugés, il avait dévoré en un instant les langues et la théologie, et s'était livré tout entier à la philosophie et aux ouvrages de Descartes. Il se sentait là dans son pays, et il se trouvait lui-même en apprenant de son nouveau maître qu'on ne doit jamais rien recevoir pour véritable qui n'ait été auparavant prouvé par de bonnes et solides raisons. Déjà fermentait dans son esprit cette philosophie redoutable, qui changeait la condition de la nature humaine et ne laissait pas de place à la religion de ses pères. Spinoza ne connaissait point les ménagemens; ce qui lui semblait la vérité, il le disait simplement, sans emphase, dans son style concis et puissant, comme s'il eût obéi à une nécessité aussi bien reconnue par les autres que par lui-même.

Les rabbins le souffraient au milieu d'eux avec peine; mais ils sentaient qu'une fois sorti de la synagogue, il ne garderait pas de mesure. Il fallait le contenir ou le perdre. Une pension de mille florins lui fut offerte. Un soir, en sortant de la synagogue, il voit à côté de lui un homme armé d'un poignard; il s'efface et reçoit le coup dans son habit. A quelque temps de là, l'excommunication fut prononcée. Spinoza quitta les juifs chargé d'anathèmes et menacé jusque dans sa vie. « A la bonne heure, dit-il quand on lui porta la sentence de son excommunication : on ne me force à rien que je n'eusse fait de moi-même, si je n'avais craint le scandale; mais, puisqu'on le veut de la sorte, j'entre avec joie dans le chemin qui m'est ouvert, avec cette consolation que ma sortie sera plus innocente que ne fut celle des premiers Hébreux hors de l'Égypte, quoique ma subsistance ne soit pas mieux fondée que la leur. Je n'emporte rien à personne, et je me puis vanter, quelque injustice qu'on me fasse, qu'on n'a rien à me reprocher. »

Il est faux qu'il ait jamais embrassé le christianisme et reçu le baptême. Après cette rupture violente avec les siens, il n'appartint plus à personne. Aucune religion, aucune école ne le recueillit. Ce qui paraissait de ses principes soulevait aussitôt des cris d'horreur dans toutes les communions. On prenait la plume, moins pour le réfuter que pour l'accabler d'injures. Le docteur Musæus le traite d'esprit infernal, et l'appelle ambassadeur de Satan. Des portraits circulaient avec cette inscription : *Benoît de Spinoza, prince des athées, portant jusque sur sa figure le caractère de la réprobation*. Dès qu'il s'agit de Spinoza, les esprits les plus modérés se changent en fanatiques. Bayle aimerait mieux « défricher la terre avec les dents et avec les ongles que de cultiver une hypothèse aussi choquante et aussi absurde. » Les cartésiens surtout se montraient d'autant plus acharnés qu'ils voyaient la doctrine de Spinoza plus rapprochée de la leur. Quand Dortous de Mairan, tout jeune, enflammé d'ardeur pour la philosophie et sortant de lire Spinoza, qui l'a presque convaincu, s'adresse au père Malebranche pour se défaire de cette conviction qui l'épouvante, Malebranche consent à peine à se laisser arracher quelques mots; il ne veut pas entrer en discussion avec les doctrines de *ce misérable;* il dit à Dortous de Mairan : « Je prierai pour vous! » Peut-être se rappelait-il alors avec effroi cette phrase de ses *Méditations :* « Je me sens porté à croire que ma substance est éternelle, que je fais partie de l'être divin, et que toutes mes diverses pensées ne sont que des modifications particulières de la raison universelle. »

Voltaire disait en parlant de lui quelques années plus tard, avec sa verve et sa légèreté ordinaires, que si ce savant prêtre de l'Oratoire n'était pas spinoziste, il servait du moins d'un plat dont un spinoziste aurait mangé très volontiers. Cette coïncidence frappait tout le monde, les ennemis surtout, et Spinoza n'était pas leur moindre argument contre Descartes. « Spinoza n'a lu que deux livres, écrivait un père jésuite, *l'un dangereux*, l'autre exécrable, Descartes et Hobbes; » et Leibnitz dit aussi dans une lettre à l'abbé Nicaise que « Spinoza n'a fait que cultiver certaines semences de la philosophie de M. Descartes. » Ainsi, chez les uns une horreur trop bien justifiée par la philosophie panthéiste, des frayeurs lâches et cruelles chez les autres, traçaient autour de Spinoza un cercle qu'il ne pouvait plus franchir. Lui-même ne s'abusait pas à cet égard, car voici ce qu'on lit dans une lettre de lui à Oldenburg : « Ces *imbéciles cartésiens* qu'on croit m'être favorables, pour écarter ce soupçon de leurs personnes, se sont mis à déclarer partout qu'ils détestaient mes écrits.» Il ne se fit jamais d'illusion sur cet isolement absolu; il avait accepté de gaîté de cœur la situation étrange que ses opinions devaient lui faire (1); on peut presque dire qu'il l'a choisie avec un courage qui tenait moins à son caractère qu'à la nature de son esprit; poursuivi, calomnié, maudit, il s'est suffi à lui-même, et s'est contenté d'une philosophie dont les promesses ne dépassaient pas cette vie humaine; paisible parmi tant d'orages, mais armé du plus fier dédain, il n'a songé ni à l'influence ni à la gloire, et peut-être, dans une entreprise et dans une vie si nouvelles, n'a-t-il jamais senti en lui-même ni doutes sur sa philosophie, ni hésitation sur ses principes et sur sa conduite.

Il s'était d'abord retiré chez un ami, entre Amsterdam et Auwerkerke. Il se rendit ensuite à Leyde, puis à La Haye, où il se fixa. Spinoza gagnait sa vie en fabriquant des verres de télescope, et il partageait son temps entre ses études et ce métier, dans lequel il excellait. Quelques amis qui le venaient voir et pour lesquels il était

(1) « J'ai vu à la fenêtre d'un libraire le livre qu'un professeur d'Utrecht a écrit contre moi et qui a paru après sa mort. Le peu que j'en ai parcouru m'a fait juger qu'il n'était pas digne d'être lu, ni, à plus forte raison, réfuté. J'ai donc laissé en repos le livre et l'auteur, pensant en moi-même, et non sans rire, que les ignorans sont partout les plus audacieux et les plus prompts à faire des livres. Il paraît que ces messieurs que vous savez vendent leurs marchandises à la façon des brocanteurs, qui montrent d'abord aux chalands ce qu'ils ont de pire. Ces messieurs disent que le diable est extrêmement habile; mais, à dire vrai, leur génie passe le diable en méchanceté. » (Lettre 24.)

plein d'affabilité, la conversation de son hôte et de son hôtesse, c'étaient là tous ses plaisirs. Il passa une fois jusqu'à trois mois sans sortir de sa maison. Quand il était fatigué du travail, son divertissement consistait, dit l'honnête et exact Colerus, « à fumer une pipe de tabac, ou bien, lorsqu'il voulait se relâcher l'esprit un peu plus long-temps, il cherchait des araignées qu'il faisait battre ensemble ou des mouches qu'il jetait dans la toile d'araignée, et regardait ensuite cette bataille avec tant de plaisir, qu'il éclatait quelquefois de rire. » L'histoire ne doit rien négliger de ce qui peut jeter du jour sur cette ame solitaire. Nous avons les comptes qu'il tenait de ses dépenses avec une exactitude scrupuleuse; une pinte de vin lui durait un mois; du lait, du gruau faisait le fond de sa nourriture; cela lui coûtait quatre sous, quatre sous et demi, selon les jours. Ce n'est pas qu'il fût ennemi par principes des plaisirs et de la bonne chère; mais ses goûts et son tempérament ne lui faisaient pas d'autres besoins. « Il est d'un homme sage, dit-il dans son *Éthique*, d'user des choses de la vie, et d'en jouir autant que possible, de se réparer par une nourriture modérée et agréable, de charmer ses sens du parfum et de l'éclat verdoyant des plantes, d'orner même ses vêtemens, de jouir de la musique, des jeux, des spectacles, et de tous les divertissemens que chacun peut se donner sans dommage pour personne. » Jamais cet ennemi de Dieu, comme on l'a si souvent appelé, ne prononça le nom de Dieu qu'avec respect. Son hôtesse lui demanda un jour s'il pensait qu'elle pût être sauvée dans sa religion : « Votre religion est bonne, lui répondit-il, vous n'en devez pas chercher d'autre ni douter que vous n'y fassiez votre salut, pourvu qu'en vous attachant à la piété, vous meniez en même temps une vie paisible et tranquille. »

Le désintéressement de Spinoza fut sans bornes. Il abandonna à ses sœurs l'héritage de son père. Simon de Vries veut le prendre pour héritier au préjudice de son propre frère, il n'accepte qu'une pension; le frère de Simon veut donner 500 florins, Spinoza n'en reçoit que 300, qui suffisent à sa subsistance. Il devait, en outre, à la glorieuse amitié de M. de Witt, une pension de 200 florins. Le prince de Condé l'appela à Utrecht, mais Spinoza n'y trouva plus, en se rendant aux ordres du prince, que M. de Luxembourg et les officiers de l'armée, et, quelque faveur qu'on lui promît, il se hâta de retourner dans sa solitude. Il mettait au-dessus de tout le bonheur de philosopher en liberté. Le célèbre Fabricius lui ayant offert, au nom de son souverain, la chaire de philosophie de Heidelberg, Spinoza ne fut

pas seulement tenté : en vain promettait-on de lui laisser la liberté la plus ample; le voisinage d'une cour ne lui allait pas; il se défiait de cette liberté qui ne devait, disait-on, recevoir aucune limite, pourvu qu'elle se mît d'accord avec la religion et avec l'état.

La première publication de Spinoza est une exposition sous forme géométrique de la philosophie de Descartes. Cet ouvrage, dicté en partie à un jeune homme dont il dirigeait l'éducation philosophique, parut avec une préface de Louis Meyer, l'un des plus chers amis de l'auteur, qui prit le soin d'avertir expressément que Spinoza expose dans ce livre les opinions de Descartes et non les siennes. Le *Traité théologico-politique* parut ensuite avec une fausse indication d'imprimeur, et circula clandestinement sous divers faux titres, destinés à donner le change à l'autorité, sous celui-ci, par exemple : *Œuvres chirurgicales de Fr. Henriquez de Villacorta.* Cet ouvrage de Spinoza était, jusqu'à M. Saisset, le seul qu'on eût traduit dans notre langue. L'auteur de cette traduction informe, M. de Saint-Glain, la fit répandre aussi sous diverses dénominations, telles que *la Clé du sanctuaire, ou des Cérémonies superstitieuses des Juifs tant anciens que modernes*, ou encore *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut tant public que particulier.*

Le but du *Théologico-politique* est de séparer la philosophie et la religion, et de montrer quels doivent être leurs rapports entre elles et avec l'état. Spinoza ne pense pas, comme la plupart des cartésiens, que tout le rôle de la philosophie est d'établir sur l'autorité de la raison les mêmes doctrines que la religion impose au nom de la tradition et des prophéties. La religion n'est à ses yeux qu'une règle pratique, et tout son rôle en ce monde est de pacifier les ames et de gouverner les mœurs. Il prend l'Écriture elle-même, et les livres sacrés à la main il discute chaque prophétie, chaque miracle, pour faire voir qu'il ne s'agit nulle part de science, mais partout et toujours de morale. Suivant lui, c'est se moquer que de prendre l'Écriture pour un corps de doctrines bien ordonné; entendue en ce sens, elle n'offre que contradictions et disparates. L'Écriture n'est qu'une œuvre collective, œuvre d'ailleurs purement humaine, et s'il y a en elle quelque chose de divin, c'est que partout elle respire l'amour de Dieu et tend à nous élever vers lui. Spinoza tire deux conclusions de ces principes : la première, que l'état doit dominer et administrer les choses religieuses; la seconde, que la philosophie qui s'applique à des réformes pratiques doit être également soumise à l'état, quoique

la spéculation proprement dite et la science des principes soit supérieure à toute autorité, et ne relève que d'elle-même.

Les autres écrits de Spinoza n'ont été publiés qu'après sa mort. Il y a d'abord l'*Éthique*, son ouvrage principal; le *Traité politique*, auquel Spinoza n'avait pas mis la dernière main, et dont les conclusions sont en faveur d'un gouvernement républicain avec prédominance de l'élément aristocratique; *de la Réforme de l'entendement*, inachevé; un recueil de *Lettres*, la plupart très importantes, surtout les lettres à Oldenburg sur la théologie, et les lettres à Louis Meyer sur la métaphysique; enfin la *Grammaire hébraïque*, que M. Saisset n'a point traduite, diverses lettres inédites, et un fragment *sur le diable*, également inédit.

L'*Éthique* est en réalité une métaphysique complète, quoique le but apparent de Spinoza soit seulement de résoudre le problème de la destinée humaine. Il commence par développer sa théorie sur la nature et les développemens de la substance; puis, quittant le principe pour la conséquence, il explique la nature des corps et celle des esprits, fait ressortir leurs rapports entre eux et avec la substance d'où ils émanent, et nous montre ainsi le monde entier contenant son principe et sa fin et se suffisant à lui-même par l'éternelle distinction et l'éternelle union de la substance et des phénomènes. Les ames qui se développent au sein de Dieu ont pendant leur apparition une sorte d'existence propre, des appétits, des passions, des désirs. Spinoza décrit minutieusement tout ce mécanisme, mais il le décrit sans le regarder, comme un algébriste déduit tout de sa formule, sans daigner descendre jusqu'à calculer; il trace tour à tour le tableau d'une ame soumise aux passions dégradantes, et celui d'une ame pleine de bonnes pensées, pliée à la discipline, sanctifiée par la méditation de la substance et des vérités éternelles, et il conclut par la démonstration de l'immortalité de l'ame, non pas, il est vrai, de cette immortalité à laquelle nous avons foi, qui reste solidaire de la vie humaine, conserve la conscience et le souvenir, et nous fait jouir ou souffrir sous notre forme propre, mais de cette immortalité de substance, qui profite à l'être sans bénéfice pour la personne, et dont avant Spinoza les Alexandrins et tous les mystiques ont voulu se contenter.

On sait que Spinoza affecte dans cet ouvrage la forme géométrique. Cette forme sévère, rigoureuse, convenait en effet à la trempe de son esprit, et surtout à la méthode déductive, à laquelle il fut si fidèle. Descartes, Leibnitz, y avaient eu plus d'une fois recours. Au

fond, cela ne vaut rien d'emprisonner la philosophie dans ces formules. Elle doit se développer librement, sans entraves, revenir quand il faut sur ses pas, s'écarter même, rassembler des conséquences lointaines, et sur sa route semer çà et là des germes féconds. Rattachée à Dieu par son principe, cette origine doit faire circuler partout une sorte d'enthousiasme poétique qui résulte de la démonstration, loin de la gêner. Les théorèmes et leurs corollaires ne vont bien qu'aux abstractions, et, s'ils forcent la pensée à suivre une ligne droite, ils favorisent souvent le sophisme en mettant à la place du bon sens et de la netteté une régularité toute formelle. Spinoza, du reste, n'est pas un écrivain ordinaire; s'il ne cherche ni les ornemens ni le trait vif et profond, il le rencontre plus d'une fois, et ces formules d'une apparence si sauvage renferment souvent en quelques mots toute une puissante théorie. On peut en juger maintenant, grace à M. Saisset, qui s'est inspiré de la langue de Descartes pour traduire Spinoza. Rompu à toutes les difficultés de la métaphysique, il s'est emparé complètement de la pensée de l'auteur, et il l'a rendue dans une langue qui a toute la souplesse, toute la fermeté, toute la précision dont la philosophie a besoin. Cette édition rendra un service immense. Quoi qu'on en dise, la philosophie de Spinoza n'est pas dangereuse, ou plutôt elle n'est dangereuse que de loin, quand on se laisse séduire par la nouveauté et la hardiesse de son principe sans regarder aux conséquences. Si l'on s'avisait de publier Berkeley, qui soutient que les corps n'existent pas, on ne courrait pas grand risque de lui gagner des partisans; Spinoza ne fera pas plus d'adeptes en attaquant l'individualité et la liberté humaines. M. Saisset, dans une introduction qui est à elle seule un important ouvrage concentre avec force et précision tous les raisonnemens de Spinoza, et, faisant ensuite un appel à l'expérience et au sens commun, il montre dans le principe tout ce qui rend fausse cette philosophie, et tout ce qui, dans la conséquence, la rend détestable. Autrefois on brûlait les philosophes dissidens, ou tout au moins leurs écrits; à présent on les publie et on les réfute. C'est la différence de la liberté et du despotisme; on a mis la persuasion à la place de l'obéissance.

Spinoza dut au pays où il était né de n'être persécuté que dans sa réputation et son honneur. On a dit qu'étant venu en France, il apprit qu'on allait le mettre à la Bastille, se sauva en habit de cordelier et mourut de peur. Spinoza ne mit jamais les pieds en France; il mourut dans son lit, à l'âge de quarante-cinq ans, après une courte maladie dont on ne prévoyait pas une telle fin. Il conserva sa con-

naissance jusqu'au dernier moment, se leva même, et mangea de bon appétit le jour de sa mort. Ce jour-là et les jours précédens, il ne vit que ses hôtes et son médecin; le peintre chez lequel il logeait, ne concevant pas d'inquiétude pressante, le quitta dans la matinée pour assister avec sa femme à l'office du dimanche; à leur retour, ils trouvent Spinoza mort, et le médecin déjà reparti pour Amsterdam. Ce qu'on a débité sur les précautions qu'il avait prises pour écarter de lui tout le monde, sur le suc de mandragore qu'il voulait boire pour s'étourdir, et sur ces paroles qu'on lui attribue : « Mon Dieu! ayez pitié de moi, misérable pécheur! » tout cela est controuvé.

Ainsi mourut Spinoza à quarante-cinq ans. Aucun lien de famille, de religion et d'école ne fut rompu par sa mort. Il avait donné peu de gages à cette vie. Il eut pourtant quelques amitiés solides. Son temps s'écoula dans l'obscurité, sans bruit, sans grandes passions; mais il laissait un nom célèbre, et des écrits qui devaient perpétuer après lui les haines dont il avait souffert. Il est hors de doute qu'il mourut dans toute la ferveur de ses convictions; sa mort n'en fut pas moins paisible. Il était, comme tous les esprits systématiques, enchanté par ses théories, et il essaya plus d'une fois de montrer que, si sa doctrine était suivie, la morale publique serait réparée, les mauvaises passions vaincues, les ames relevées et rassurées. On ne vit jamais en lui cette chaleur de cœur et cet enthousiasme des mystiques, mais une conviction pleine et raisonnée qui le rendit calme dans la vie et dans la mort. Comme il avait cherché dans toutes ses méditations la réalité de la substance, il bornait aussi son désir à posséder au-delà de cette vie la plénitude de l'être, et ne donnait pas un regret à la forme particulière qu'il avait revêtue et qu'il était sur le point de quitter. Cet esprit dont la raison était l'unique loi, et qui ne procédait que méthodiquement, arrivait à travers ses formules et ses théorêmes à la même conclusion que les mystiques, et il aurait dit comme Plotin à son lit de mort : « Je cherche à dégager en moi le divin. »

Il n'est pas aisé de donner en quelques pages une idée nette de la philosophie de Spinoza, quoique le travail de M. Saisset que nous avons entre les mains rende aujourd'hui cette tâche moins difficile. Si cependant on veut bien nous suivre avec quelque attention, nous ne désespérons pas de renfermer dans une très courte analyse les traits principaux du système.

Il faut d'abord bien comprendre la méthode de Spinoza. Spinoza est rationaliste; seulement il ne procède pas comme Platon, qui arrive aux

idées en partant des sens, traverse les idées inférieures, et remonte de degré en degré toute l'échelle des êtres jusqu'à ce qu'il s'arrête à l'idée de Dieu. Spinoza s'empare d'emblée de cette idée suprême, et de là il redescend jusqu'à nous. Au fond, la différence n'est pas aussi grande qu'on le croirait au premier coup d'œil. Le dialecticien qui s'avance vers Dieu à la suite de Platon ne cherche qu'à vérifier et à rendre plus précise une idée dont il est déjà en possession. L'amour n'est-il pas le principe de la dialectique? Et qu'est-ce que l'amour, sinon l'inquiétude philosophique qui pousse les ames à la recherche de Dieu, et dont la réminiscence, c'est-à-dire une idée plus obscure de Dieu, est le principe? La faute des dialecticiens, dont Spinoza fut préservé par la différence de son point de départ, c'est qu'ils réalisent toutes leurs abstractions, et se persuadent que chaque généralisation nouvelle leur livre un être nouveau. Platon a semé de créations imaginaires le chemin qui le conduit à Dieu, et Aristote, qui n'a vu dans la dialectique que ses excès, a cru détruire la dialectique quand il n'avait détruit que le monde des idées. Spinoza, par un vol plus hardi, partant de Dieu lui-même et soufflant sur cette armée d'intelligibles, a pu être rationaliste comme Platon et nominaliste comme Aristote.

Il est vrai que, pour les esprits superficiels, Spinoza, en partant de l'idée de l'infini, semble partir d'une hypothèse. Spinoza sait bien, au contraire, qu'il s'appuie sur le plus solide fondement que la science humaine puisse recevoir, et, sans s'arrêter à démontrer l'autorité de la raison, il la prend sur-le-champ pour acceptée. Pour lui comme pour Descartes, ce scrupule dont l'école critique a fait tant de bruit, et qui la pousse à demander une autorité supérieure à la raison, pour juger la portée objective de la raison, ce scrupule est une maladie de l'esprit. Spinoza aurait dit à Kant ce que Descartes disait au père Bourdin : « Avec ceux qui contestent la lumière naturelle de l'évidence, je ne discute point. »

C'est donc au nom de la raison que Spinoza prononce d'abord cette parole d'où son système entier doit sortir : il existe un être parfait. Il appelle cet être la substance, et il définit la substance ce qui est en soi et peut être conçu par soi. S'il démontre ce premier principe, c'est seulement pour l'inculquer avec plus de force; car il sent, il voit qu'il n'a pas besoin de démonstration. « La perfection, dit-il, n'ôte pas l'existence; elle la fonde. » Et c'est aussi ce que disait Bossuet : « La perfection est-elle un obstacle à l'être? » L'être au contraire est un des caractères, et pour ainsi dire une des perfec-

tions de la perfection, et concevoir que le parfait n'existe pas, c'est concevoir que le parfait est imparfait : on comprendrait aussi bien une montagne sans vallée. D'où vient à mon esprit cette idée de la substance? Si c'est de moi, ou de quiconque n'est pas parfait, je la tiens du néant, car elle surpasse sa cause : il n'en est rien; la pensée ne peut concevoir plus que la nature ne saurait fournir. Prouver Dieu par un raisonnement, c'est prouver le principe par la conséquence; et le prouver en partant des données sensibles, et par cette sorte d'argument qu'on appelle preuve à posteriori, c'est apporter l'expérience en témoignage de la raison. Spinoza ne va point à Dieu par ce chemin, et il ne donne pas pour fondement à la connaissance ferme et claire ces vagues et incertaines lueurs que les sens transmettent à l'esprit.

Cette substance, qui est Dieu, est unique et éternelle par la même raison qui la fait être, par la raison de sa perfection, et par la même raison aussi, elle ne saurait être produite. En effet, il n'y a pas deux manières d'être parfait. Quiconque possède en soi le caractère de la perfection le possède pleinement par la nécessité de sa nature, et n'en dégénère par aucun endroit. Les deux substances, s'il y en a deux, sont donc de même attribut, c'est-à-dire qu'elles sont identiques et indiscernables; par conséquent chacune d'elles aurait suffi, et chacune empêche l'autre d'être nécessaire. Donc la substance est unique. Donc encore elle ne saurait être produite, car par qui le serait-elle? Par un être absolument différent d'elle-même? Cela ne se peut. Par un être semblable? Un tel être est impossible.

Il n'y a qu'une substance, ou, pour traduire en langage ordinaire cette expression de Spinoza, il n'y a qu'un Dieu. Cette conclusion n'a rien que de juste; mais Spinoza va plus loin, et c'est ici que le caractère de sa philosophie se déclare. A ses yeux, il n'y a que trois formes possibles de l'existence : la substance, l'attribut et le mode; la substance, suivant lui, c'est Dieu, rien que Dieu. Ainsi, tout ce qui n'est pas Dieu est un de ses attributs ou un de ses modes; Dieu épuise absolument la notion de l'être, et rien ne peut exister en dehors de lui. Il ne faut pas dire, dans le système de Spinoza, que Dieu est l'être par excellence, mais qu'il est l'être unique; il ne faut pas dire que tout le reste n'est que par sa volonté, mais que tout le reste n'est rien. Quand Platon s'écrie que Dieu seul existe et que le monde est un non-être, il exagère son expression pour l'égaler autant que possible à la grandeur de Dieu; mais si le monde ne fait point partie de Dieu lui-même, il est un non-être pour Spinoza,

selon toute l'inexorable signification de ce mot. Saint Paul disait que nous sommes en Dieu, que nous vivons et que nous nous mouvons en lui : forte et puissante image pour exprimer notre dépendance absolue; elle cesse pour Spinoza d'être une métaphore, et nous sommes en Dieu selon lui, comme la couleur est dans la chose colorée, ou le mouvement dans le mobile.

Supposez, en dehors de Dieu, un être. Cet être sera imparfait, puisqu'il ne peut y avoir qu'un Dieu. Il sera cette œuvre imparfaite de Dieu, que nous appelons le monde. De quoi Dieu a-t-il fait le monde? Pourquoi l'a-t-il fait? — De quoi? Il l'a fait de rien. — Pourquoi? Il l'a fait sans motif. Mais tirer quelque chose de rien, cela est impossible, et faire quelque chose sans motif, cela est dégradant. Donc il n'y a rien en dehors de Dieu, et comme il est le seul Dieu, il est le seul être.

Oui, si Dieu a fait le monde, il l'a fait de rien; car excepté lui, rien ne peut exister sans cause. Et qu'est-ce que le néant? Est-ce un être? est-ce une idée? Et quelque chose peut-elle sortir de ce qui absolument n'existe pas? Dire que Dieu emploie le néant à la création, c'est prononcer des mots qui n'ont point de pensée. Pour qu'une chose soit produite, il faut une cause productrice sans doute; mais il faut aussi un élément dans lequel cette cause imprime son action : que cet élément soit le néant, ou qu'il n'y ait pas d'élément, où est la différence? Il y a un être; c'est Dieu : ce n'est pas un être imparfait : non; c'est un être qui possède pleinement toutes les perfections possibles; qui les possède, dis-je, autant qu'elles peuvent être possédées, car sans cela quelque chose manquerait à sa perfection. Parmi les perfections infinies qu'il possède est l'existence, et il la possède infiniment, et par conséquent il n'y a point d'autre existence possible que la sienne. Créer, c'est-à-dire tirer le monde du néant, c'est-à-dire faire que cela commence d'être qui absolument n'était pas, c'est-à-dire encore former un être qui n'est pas possible, ou bien ajouter à l'être après que l'être est complet et achevé, et lorsque de toute éternité il possède pleinement, parfaitement, tout ce qui est compris dans la notion d'être, créer est un mot qui n'exprime pas une idée.

Mais quand par impossible Dieu pourrait tirer du néant ce que le néant ne contient pas, pourquoi usera-t-il de ce pouvoir? Dieu a-t-il donc besoin du monde? Éprouve-t-il, comme nous, des désirs? Étrange perfection d'un Dieu qui ne se suffit pas à lui-même, que son éternité fatigue, et à qui le monde fait défaut ou pour son bon-

heur ou pour sa gloire! Faudra-t-il qu'il place si fort au-dessous de lui-même l'objet de son désir, et qu'il descende à aimer si bas? Ou s'il crée sans désir et sans amour, est-ce par nécessité, est-ce par caprice? Abaissement pour abaissement, le caprice serait préférable; il le dégraderait moins; mieux vaut agir au hasard que de subir une loi, et cependant, c'est nécessité et non caprice, car il ne pouvait accomplir sa tâche autrement qu'il ne l'a fait. Que parle-t-on de choix et de liberté? La cause est-elle donc sans rapport avec l'effet, qu'il n'y ait pas entre deux volitions la même différence qu'entre leurs produits? Si Dieu avait fait le monde différent de ce que nous le voyons, Dieu lui-même n'aurait-il pas été différent? Et ce même incompréhensible pouvoir qui aurait appelé l'être des entrailles du néant n'aurait-il pas du même coup modifié et altéré la nature immuable de la substance divine? Doctrine absurde s'il en fut jamais, dit Spinoza. Donc la création est aussi impossible que la pluralité des substances; donc le monde est en Dieu et Dieu est dans le monde, et le monde et Dieu ne font qu'un.

Voilà dans sa force le principe du panthéisme, et nous n'avons plus qu'à en suivre les conséquences, pour nous donner le spectacle d'une série de déductions rigoureuses qui font sortir d'un seul principe et développent sur une seule ligne droite la science divine et humaine tout entière. En rejetant le dualisme et la création, Spinoza a banni du même coup le choix, la liberté, la volonté même, et avec la volonté, ce qui en est le défaut ou la faiblesse, le hasard et le caprice. Désormais tout doit s'enchaîner par des liens nécessaires; il ne s'agit plus de faits, mais de droit. Arrêtons notre pensée sur cette substance unique, immuable, éternelle, qui n'enferme ni variété, ni pluralité; qui ne s'écoule pas à flots comme les objets des sens, mais qui demeure dans son immobile éternité, et pour laquelle tout est présent à la fois. De la contemplation de cette substance, Spinoza va tirer tous les attributs et tous les modes, jusqu'à la description de ce monde où nous sommes, jusqu'à la révélation des derniers secrets de notre propre nature humaine, de nos joies et de nos tristesses; et telle est sa paix profonde et son inaltérable conviction, qu'il dédaignera même de regarder ensuite à côté de lui et au dedans de lui, pour vérifier si l'expérience est d'accord avec toute cette géométrie.

La substance est indéterminée, parce qu'elle n'admet ni négation ni limites; mais elle est nécessairement déterminée en ce sens qu'elle a des attributs, car elle n'est pas un pur abstrait. Elle est l'objet de

l'intuition immédiate de notre raison, et non le produit imaginaire de notre faculté d'abstraire et de généraliser. La substance infinie ne peut être exprimée que par un nombre infini d'attributs, car si le nombre est limité, l'infinité de la substance n'est pas complète; et chacun de ces attributs est infini dans son espèce, car si la pensée de la substance ou son étendue n'étaient pas infinies, la substance elle-même serait limitée. La substance et les attributs, voilà ce qui s'appelle, dans la langue de Spinoza, la *nature naturante*. Mais qu'est-ce qu'un attribut, s'il n'a des modes? c'est-à-dire, qu'est-ce que la pensée sans idée ou l'étendue sans figures? Chaque attribut est donc exprimé par des modes qui sont finis sans doute dans leur nature, puisque les attributs sont chacun d'une espèce particulière et déterminée, mais dont le nombre doit être infini, puisque les attributs sont infinis dans leur espèce. Les modes sont ce que Spinoza appelle la *nature naturée*, et il donne lui-même la formule de son système en disant : « Il est de la nature de la substance de se développer nécessairement par une infinité d'attributs infinis infiniment modifiés. »

Connaissons-nous cette infinité d'attributs? Tant s'en faut, nous n'en connaissons que deux, la pensée et l'étendue. La pensée, en tant qu'on l'attribue à Dieu, ne doit pas être considérée comme la totalité des idées, mais il y a entre la pensée de Dieu et l'entendement divin ou la totalité des idées la même différence qu'entre l'éternité de la substance et la durée sans commencement ni fin du monde des phénomènes. C'est qu'en effet rien de multiple ou de divisible ne peut convenir à la nature naturante, et l'entendement divin, si on l'attribue à Dieu, dit Spinoza, ne ressemble pas plus au nôtre, que le chien, signe céleste, ne ressemble au chien animal aboyant. De même Dieu est à la fois étendu et indivisible. En effet, comment serait-il divisible, c'est-à-dire corporel? Un corps n'est que le mode fini de l'étendue infinie. Il ne faut pas s'effrayer de voir ainsi Spinoza attribuer à la substance et aux phénomènes des propriétés opposées. Ce qui est vrai de la partie peut ne pas l'être du tout; ce qui appartient à l'effet peut ne pas convenir à la cause, quoique la cause et l'effet soient indissolublement attachés dans l'unité d'un même être. C'est ainsi, par exemple, que, dans notre conviction bien opposée à celle de Spinoza, notre ame est une substance simple, inséparable de ses attributs multiples et de ses phénomènes éphémères.

On a dit et répété de Spinoza qu'il avait connu la substance et

n'avait point connu la cause, et que c'était là le fondement principal de ses erreurs. Cela est vrai, Spinoza n'a point connu la cause, s'il s'agit de la cause créatrice, et il est à peine nécessaire de le dire, puisque Spinoza est Spinoza. Cela est encore vrai si l'on parle de la cause que nous sommes, car pour celle-là il l'a niée très ouvertement et l'a rejetée parmi les fantaisies et les caprices de l'imagination; mais la substance, telle qu'il l'entend, est si éloignée de la substance passive des scholastiques et de Descartes lui-même, qu'elle ressemble plutôt à une monade de Leibnitz, si cette monade était unique et que ses attributs fussent infinis. La substance est la cause de tous ses développemens; à proprement parler, tout développement est une action; être étendu pour Dieu, c'est produire l'étendue. Le dieu de Spinoza n'est pas cause comme celui des chrétiens qui tire le monde du néant, il ne l'est pas comme le sculpteur qui produit une statue dans un bloc de marbre; il est cause comme nous le sommes nous-mêmes, quand nous produisons en nous nos pensées et nos volitions. Spinoza va jusqu'à soutenir qu'il est une cause libre: étrange liberté sans doute que celle d'un être nécessaire qui se développe nécessairement, et produit en soi toutes les modifications possibles. Mais c'est précisément à cause de cela que Spinoza l'appelle une cause libre. Il ne regarde pas comme une perfection cette prétendue liberté que nous nous attribuons, et qui consisterait à choisir entre deux actions; car pour celui-là même qui choisit la meilleure, n'est-ce pas, dit-il, une infériorité d'avoir pu se déterminer à la pire? Et par quel renversement d'idées arrive-t-on à croire que l'on s'élève d'autant plus qu'on participe davantage du hasard? Serait-ce donc une plus grande perfection de Dieu, s'il pouvait penser ou ne pas penser, penser d'une façon parfaite ou d'une façon imparfaite? Il pense parfaitement, et il agit parfaitement, en vertu de sa nature propre; et, parce qu'il obéit à sa nature et à nulle autre, et que le développement de son activité résulte, comme son existence, de la nécessité absolue de son essence, c'est pour cela qu'il possède la liberté, ou, comme Spinoza l'appelle une fois, la *libre nécessité*.

Il nous reste à nous chercher nous-mêmes dans le monde qui résulte de cette théorie, à démêler dans le sein de la nature unique ce qu'une suggestion de notre orgueil nous fait appeler la nature humaine. Un corps est un mode de l'étendue divine; une ame est une idée de la pensée divine qui contient une suite d'autres idées. L'un et l'autre sont des modes de la substance unique; ils diffè-

rent en ce qu'ils expriment d'une façon différente la substance, ils sont identiques en ce qu'ils représentent un seul et même moment du développement éternel de l'activité infinie. Ainsi à tous les degrés le corps et l'idée diffèrent et sont réunis; l'univers entier est animé; tous les individus qu'il enferme ne sont que des collections de modes. Il n'y a en moi ni substance particulière, ni force ou faculté quelconque. Je suis une idée, collection d'idées. L'entendement, la volonté, sont des êtres de raison. Des idées, voilà tout mon entendement; des désirs, voilà toute ma volonté. Spinoza accumule contre la liberté de l'homme tous les argumens ordinaires du scepticisme, et cet acharnement qu'il déploie était inutile, car il est trop évident qu'il n'y a pas de place dans sa théorie pour la liberté humaine, et qu'il n'aurait pu l'admettre qu'en foulant aux pieds tous ses principes. Aussi n'a-t-il pas hésité : « Tout ce que je puis dire à ceux qui croient qu'ils peuvent parler, se taire, en un mot agir en vertu d'une libre décision de l'ame, c'est qu'ils rêvent les yeux ouverts. » Voilà toute l'audience qu'il donne aux réclamations de la conscience. Ne reconnaissez-vous pas celui qui a dit : « J'analyserai les actions et les appétits des hommes, comme s'il était question de lignes, de plans et de solides. »

Si mes idées sont les idées de Dieu, et mes actions ses actions, mes erreurs et mes fautes seront aussi en lui, et alors que devient sa perfection? Spinoza n'est point troublé de cette conséquence; il ne s'agit, selon lui, que de bien entendre ce que c'est qu'une erreur ou une faute. Une erreur n'est rien de positif, car alors elle serait nécessairement en Dieu; elle n'est pas l'absence de la connaissance, car on ne dit pas d'un corps qu'il se trompe, ni l'ignorance, car celui qui n'a jamais entendu parler de l'empereur de la Chine ne se trompe pas à son sujet. L'erreur est un mélange de connaissance et d'ignorance, une idée incomplète qui n'embrasse qu'une partie de son objet, une idée *inadéquate*. C'est donc un mode inférieur de la pensée, et voilà tout. Il en est de même de la faute. L'idée que nous avons du mal résulte de la comparaison que nous faisons d'un être inférieur à un être plus parfait. Nous construisons dans notre esprit un certain idéal de la perfection humaine, et nous appelons mauvais tout ce qui nous paraît s'en écarter; c'est pour cela que nous blâmons dans un homme ces ruses, ces jalousies, ces colères que nous admirons dans les animaux. Dès que nous savons qu'il n'y a point d'humanité, mais seulement des individus, et que les termes généraux ne sont que des conceptions abstraites de l'esprit, le charme disparaît,

et dans ces prétendus crimes nous ne voyons plus que des degrés inférieurs de réalité. Le péché est donc une pure privation, ce n'est pas le mauvais emploi d'une puissance, et les criminels sont inférieurs aux gens de bien, non par leur faute ni par celle de Dieu, mais par la nécessité des lois de la nature.

Il n'y a donc ni mérite ni démérite; le bien et le mal sont des notions toutes relatives et individuelles, comme le chaud et le froid, et l'unique règle de mes actions c'est l'intérêt. S'ensuit-il que je puisse accuser Dieu de mon malheur, si mon corps est infirme ou mon ame impuissante? Autant vaudrait que le cercle se plaignît de ce que Dieu lui a refusé les propriétés de la sphère. Il n'en résulte pas davantage qu'on doive supprimer les lois et tolérer tous les crimes, parce que les criminels sont excusables. Ils sont excusables en effet, car ils sont entre les mains de Dieu comme l'argile entre les mains du potier, mais ils n'en sont pas moins à craindre ni moins pernicieux. « Celui à qui la morsure d'un chien donne la rage est excusable, et pourtant on a le droit de l'étouffer... »

Il semble après cela que toute la morale doive être contenue dans un code pénal, et que pour le reste il n'y ait plus qu'à livrer la vie humaine aux caprices des passions brutales. Il n'en est rien cependant; Spinoza a sa morale, il a sa sagesse pratique comme Épicure et Thomas Hobbes. Il faut sacrifier le moindre intérêt à l'intérêt plus élevé et plus durable; notre véritable intérêt, c'est d'augmenter notre être, et le moyen de l'augmenter, c'est de nourrir notre pensée des belles connaissances. Descartes avait dit avant Spinoza : « Les bêtes brutes, qui n'ont que leurs corps à conserver, s'occupent continuellement à chercher de quoi le nourrir; mais les hommes, dont la principale partie est l'esprit, devraient employer leurs principaux soins à la recherche de la sagesse, qui en est la vraie nourriture. » Ce sont là de belles et nobles pensées assurément, et quand Spinoza s'écrie que penser à Dieu c'est l'aimer, que la philosophie la plus vraie renferme le salut, et que la plus belle spéculation philosophique est aussi la plus belle œuvre, on croit entendre résonner au fond de son ame la douce et majestueuse parole de Platon. Mais quoi! cet amour de Dieu n'est qu'un raffinement de l'amour de soi; cette morale ne s'élève si haut qu'après avoir détruit l'obligation et la règle, et nous avoir livrés en proie à toutes les passions! Ce qui reste sous cette enveloppe si pure et si brillante, c'est l'intérêt, l'intérêt de cette vie passagère; car de nous contenter du bonheur que Spinoza

nous promet après la mort, et de prendre pour immortalité ce retour à l'ame universelle par la destruction de la limitation et du souvenir, c'est ce qu'aucun sophisme ne gagnera jamais sur la conscience de l'humanité. Placez l'intérêt où vous voudrez; s'il se résout dans les joies de ce monde, et s'il est l'unique fondement de la morale, en vain parlerez-vous de vertu et d'amour de Dieu; vous ne produirez qu'une illusion, et ce sera un danger de plus.

Faut-il maintenant, suivant le précepte de Platon, juger la morale de Spinoza par sa politique et contempler la même doctrine sur une plus grande échelle? Il nous présente d'abord l'état de nature, et voici la description qu'il en donne : « Les poissons sont naturellement faits pour nager, les plus grands pour manger les petits, et conséquemment, en vertu du droit naturel, les plus grands mangent les petits. » L'état ne peut avoir d'autre origine que la coalition des intérêts, et prenez-y garde, la conséquence de Hobbes est tout près : c'est que le mal caché et impuni cesse d'être un mal. Enchaînerez-vous l'homme à un serment? dit Spinoza. Folie! Il n'y a qu'un secret pour s'assurer de sa fidélité; faites qu'elle lui profite. Avec l'intérêt mis à la place du droit, la société n'a plus qu'une ressource, c'est d'armer le pouvoir d'une autorité despotique et absolue. Spinoza n'y manque pas; si l'idée de la tyrannie traverse un instant sa pensée, il se rassure aussitôt en songeant que le dépositaire du pouvoir, par l'abus même de son autorité, en compromettrait la durée. L'intérêt du souverain à se conserver, voilà donc la seule sauve-garde qui reste à la liberté. Spinoza détruit ici les droits du citoyen comme il en a détruit les devoirs. Il dit au souverain : « Votre droit n'a d'autre limite que votre puissance; vous avez donc le droit de disposer, selon vos caprices, de la propriété, de la vie, de l'honneur de vos sujets, mais vous ne pouvez exercer ce droit qu'à condition de la diminuer, de détruire votre puissance; donc ce droit lui-même, vous ne l'avez réellement pas. » Spinoza dit ensuite à l'individu : « La nature vous donne le droit de tromper, de dépouiller vos semblables, puisqu'elle vous en donne la puissance; mais en agissant de la sorte, vous vous nuisez à vous-même, vous vous diminuez, vous détruisez votre puissance, source et limite de votre droit. Soyez donc honnête et sincère, pour être vraiment fort et puissant. » A coup sûr, si un tel langage révèle une intention honnête dans une intelligence égarée, il trahit en même temps une singulière ignorance du cœur humain. Le tyran, l'homme fourbe, prendront votre précepte à la lettre, et n'en

écouteront pas le correctif. Ils recevront de vos mains le brevet d'innocence que votre imprudence leur livre, et, contents du principe, ils en affronteront les conséquences.

Spinoza traite la liberté politique comme il a traité la liberté morale. La liberté morale consiste, suivant lui, à dépendre uniquement des lois de sa propre nature, et la liberté politique, à participer soi-même au pouvoir que l'on subit : « Si tout le monde participe du pouvoir, dit-il, tout le monde est libre, quelle que soit la rigueur des lois. » Oui, libre, de cette libre nécessité qu'il donne à son Dieu, et qui exclut la possibilité de choisir.

Voilà donc les conséquences de cette philosophie géométrique : la morale et la politique de l'intérêt, point de liberté, nulle espérance d'une vie à venir; voilà, par tant d'efforts et de peine, où cette profonde métaphysique nous conduit. C'est ici qu'il faut écouter Schleiermacher s'écrier, dans son enthousiasme pour la pure morale du spinozisme : « Sacrifiez avec moi une boucle de cheveux aux mânes du saint et méconnu Spinoza! Le sublime esprit du monde le pénétra, l'infini fut son commencement et sa fin, l'universel son unique et constant amour. Vivant dans une sainte innocence et dans une humilité profonde, il se mira dans le monde éternel, et il vit que lui aussi était pour le monde un miroir digne d'amour; il fut plein de religion et plein de l'esprit saint : aussi nous apparaît-il solitaire et non égalé, maître en son art, mais élevé au-dessus du profane, sans disciples et sans droit de bourgeoisie! »

Cet enthousiasme de Schleiermacher pour Spinoza n'est point un fait isolé dans l'Allemagne contemporaine, un caprice tout individuel; ces élans sympathiques, cette exaltation dont la ferveur nous étonne, paraissent très naturels au-delà du Rhin. Par ses philosophes, par ses théologiens, par ses poètes, l'Allemagne, depuis cinquante ans, est tout entière à Spinoza. C'est l'auteur vénéré de *Nathan-le-Sage*, l'illustre Lessing, dont la parole fut si puissante, dont la mémoire est restée si chère à nos voisins, qui donna le branle aux imaginations inquiètes et commença la réhabilitation du spinozisme. Cette ame généreuse et passionnée s'indignait, en lisant l'*Éthique*, de la longue réprobation qui pesait encore sur ce livre immortel et sur l'homme de génie qui le composa. « Jusqu'à ce jour, dit-il énergiquement à Jacobi, *on a traité Spinoza comme un chien mort*. Il est temps d'apprendre aux hommes la vérité. Oui, Spinoza avait raison : *un et tout*, voilà la philosophie. » Répété par Jacobi, ce mot de Lessing, en dépit des réclamations de Mendelsohn, fait le tour de l'Al-

lemagne. Jacobi lui-même l'accepte, le développe, non pour s'y arrêter, comme Lessing, mais pour en faire son plus puissant argument contre l'esprit de système et briser le dogmatisme contre cet écueil. En vain Fichte, Schelling, dans leurs spéculations hardies, prétendent échapper au panthéisme; Jacobi ne veut voir dans ces tentatives nouvelles, dont l'originalité lui est suspecte, qu'un prolongement ou un déguisement peut-être des principes de Spinoza. Entre l'école critique de Kant, qui, partant de la pensée humaine, s'y enferme et s'y concentre si bien qu'elle n'en peut plus sortir, et le dogmatisme absolu de Spinoza, qui, partant de la substance infinie, tombe fatalement dans le panthéisme, Jacobi ne voit de salut pour la philosophie que dans le sentiment et l'intuition immédiate. Hégel n'échappe pas plus que son maître; que dis-je? il reçoit de son maître lui-même, au moment où il l'abandonne, le reproche d'être panthéiste. C'est qu'en effet sa philosophie porte plus que toute autre la trace de Spinoza. S'il conteste cette filiation dans la métaphysique et ne veut pas reconnaître dans l'*Éthique* sa propre théorie de l'idéal et du réel, n'est-il pas évident du moins que dans un ordre d'idées différent, quoique analogue, cette exégèse hégélienne, dont la hardiesse s'égare avec Strauss au-delà de toute limite, proclame hautement comme sa devancière la critique philosophique à laquelle Spinoza soumit pour la première fois les saintes Écritures?

En même temps que Spinoza inspire les philosophes et les théologiens de l'Allemagne, son influence atteint les poètes. Ce géomètre hérissé de formules séduit l'imagination de Goethe et de Novalis, et devient le père d'une littérature panthéiste. « Ne pourrait-on pas, disait Herder, persuader à Goethe de lire un autre livre que l'*Éthique* de Spinoza? » Goethe faisait ses délices et sa consolation de ce livre si long-temps proscrit. « Je me réfugiai dans mon antique asile, l'*Éthique* de Spinoza, » dit-il quelque part. C'est aussi là que l'enthousiaste Novalis allait puiser des inspirations sublimes, et, comme il le dit lui-même, s'enivrer de Dieu. La poésie ne descend pas dans le fond d'un système pour en mettre à nu les vices cachés; elle ne le suit pas dans sa marche pour en peser les dernières conséquences au poids de la morale et de la justice. Ce Dieu-nature qui anime tous les êtres, cette vie universelle et puissante qui circule au sein des choses, cette échelle infinie de formes variées que revêt et qu'abandonne tour à tour un même principe impérissable, à la fois un et multiple, identique et divers; ce Dieu de Schelling, qui, encore endormi dans la nature morte, tressaille sourdement dans la

plante, rêve dans l'animal, se réveille dans l'homme et se ressaisit enfin lui-même tout entier après avoir traversé tous les degrés de l'existence : voilà sans doute de quoi remuer puissamment une imagination de poète, de quoi expliquer le prodigieux engoûment qu'a excité Spinoza au-delà du Rhin, à une époque où le criticisme desséchant de Kant avait laissé les ames vides et tourmentées, et chez un peuple où la raison ne tient pas toujours l'imagination en bride.

N'est-ce pas une des plus grandes merveilles de cette bizarre destinée de Spinoza qu'il se soit éteint sans école et sans postérité philosophique pour renaître ainsi au commencement du XIX[e] siècle sur les ruines du kantisme? Jusque-là son influence avait sommeillé. Au XVII[e] siècle, la France est chrétienne et cartésienne, et Spinoza, comme théologien et comme philosophe, n'y rencontre que des adversaires. Voltaire, qui plus tard se servit de lui, ne chercha pas à le comprendre, et lui emprunta des argumens pour une cause qui ne leur était pas commune. Au temps de Spinoza comme aujourd'hui, comme toujours, l'Angleterre appartient à Bacon et à Locke, et les grandes entreprises spéculatives n'atteignent point ces esprits tout pratiques, amoureux de l'expérience, affamés de réalités. On ne peut nier l'extrême analogie de la politique de Spinoza avec celle de Hobbes (1); mais cette analogie est toute dans les conséquences, et l'on ne saurait assigner d'autre terme de comparaison entre ces deux systèmes qui reposent, l'un sur la négation de la création, et l'autre sur la négation de l'infini. D'ailleurs, si l'un des deux a suivi l'autre, c'est Spinoza ; et qu'est-ce que la part de la politique dans cette philosophie? La politique de Spinoza n'a ni portée ni originalité. Sa véritable influence n'a donc commencé que de nos jours, et le mal ou le bien qu'il pouvait faire, c'est notre siècle qui l'a éprouvé.

La plupart des contemporains de Spinoza qui l'ont réfuté se sont bornés à discuter l'une après l'autre toutes les conséquences de sa doctrine, et à rétablir contre lui la liberté, l'immortalité, la Providence. On a dit que le plus grand nombre d'entre eux ne l'ont pas

(1) Spinoza s'explique ainsi sur ce point dans une de ses lettres : « Monsieur, vous désirez que je marque la différence qu'il y a entre les sentimens de M. Hobbes et les miens sur la politique. Elle consiste en ce que je conserve toujours dans ma doctrine le droit naturel dans son intégrité, prenant dans chaque état, pour mesure du droit du magistrat sur les sujets, le degré de puissance ou de supériorité qu'il possède à leur égard. » Pour apprécier la valeur de cette différence que Spinoza signale entre le système de Hobbes et le sien, il faut se rappeler ce qu'il a fait du droit naturel.

compris, et quoique rien ne soit plus certain, j'oserais presque dire qu'ils l'ont bien réfuté sans le comprendre. Il y a des idées que la conscience du genre humain repousse par une sorte d'instinct, et le panthéisme est de ce nombre. On peut n'en pas démêler le sophisme et ne pas apprécier la force et la grandeur des hypothèses dont il cherche à s'étayer; mais on voit bien que la morale est en péril, et que quelqu'une de ces grandes vérités que l'humanité conserve de siècle en siècle comme un dépôt sacré et inviolable est audacieusement menacée.

D'ailleurs Spinoza ne laissait rien à faire à la sagacité métaphysique de ses lecteurs. Il avait tiré lui-même toutes les conséquences de ses principes. Sa philosophie entraînait la destruction des religions positives; il n'a pas hésité à le reconnaître et à le démontrer. Ses attaques contre l'Écriture suffisaient pour le perdre sans sa philosophie. Avant le *Théologico-politique*, il n'y avait pas d'exemple d'une exégèse aussi hardie, et les plus grands ennemis de la foi ne parleraient pas aujourd'hui, en pleine liberté, en l'absence de l'inquisition et des bastilles, avec l'audace et le sang-froid de Spinoza écrivant au XVIIe siècle. Non-seulement il nie la possibilité des miracles, ou les explique par des causes naturelles; non-seulement il attribue le don de prophétie à l'imagination des prophètes; non-seulement il réduit toutes les religions à la morale, et ne voit dans les cérémonies que des moyens de dompter les volontés et de façonner les hommes au joug de l'autorité religieuse, mais on dirait quelquefois qu'il s'efforce de rendre son expression méprisante pour insulter à la foi qu'il veut combattre. « Je prends comme vous au sens littéral, dit-il à un catholique, la passion, la mort et l'ensevelissement de Jésus-Christ; c'est seulement sa résurrection que j'interprète au sens allégorique. » Selon lui, prétendre que Dieu ait revêtu la nature humaine, c'est un langage aussi absurde que si l'on disait qu'un cercle a revêtu la nature du carré. Quand il écrit à un nouveau converti, il faut voir avec quel dédain il lui parle de « ce Dieu qui devient la pâture de votre corps, qui séjourne dans vos entrailles, et que Chatillon à Tienen donna impunément à manger à ses chevaux. » Voltaire a emprunté à un chapitre de Spinoza son article sur les miracles. On peut dire en un sens très véritable que le précurseur et le chef des encyclopédistes, c'est Spinoza plutôt que Voltaire. S'il ne fut pas avoué et reconnu pour chef par cette pléiade de philosophes de la fin du siècle dernier qui avaient, pour ainsi dire, la destruction pour unique but, c'est que l'austérité de sa manière écartait de lui ces lecteurs superficiels.

Spinoza, dans cette attaque des livres saints où il a devancé le XVIIIe siècle, se distingue de ses successeurs par trois importans caractères : il ne raille jamais, il est profondément érudit, et, tout en attaquant les religions positives, il est et demeure religieux.

Oui, Spinoza est religieux, religieux d'intention, religieux par conviction et par nature. Novalis voit en lui un mystique ivre de Dieu, et de nos jours on a transformé ses arides théorèmes en soupirs d'amour divin. C'est aller bien au-delà de la vérité; mais quoique le Dieu de Spinoza, confondu avec la nature, ne conserve aucun droit à nos respects et à notre adoration, Spinoza a respecté et adoré son Dieu, et le confondre avec les athées, lui dont toute la doctrine repose sur l'idée de l'infini, c'est confondre comme à plaisir les opinions et les systèmes. Écoutons-le lui-même défendant avec énergie la sincérité de sa croyance : « Il importe peu, dit-on, de savoir de quelle race je suis, et quelle est ma manière de vivre. Je crois que, s'il l'avait connue, il ne se serait pas si aisément mis dans l'esprit que j'enseigne l'athéisme; car c'est la pratique ordinaire des athées de rechercher avec excès les honneurs et les richesses, choses que j'ai toujours méprisées, comme le savent parfaitement tous ceux qui me connaissent. Pour en venir peu à peu à ses fins, l'auteur du libelle ajoute que je ne suis point un esprit médiocre, et cet éloge a pour but, sans doute, de persuader plus aisément que c'est par pure adresse et par astuce que j'ai soutenu dans les intentions les plus détestables la cause des théistes. Cela ne fait voir qu'une chose, c'est que ce critique n'a pas entendu mes raisonnemens; car où est l'esprit assez subtil, assez astucieux, assez dissimulé, pour établir par tant de solides raisons une doctrine qu'il estimerait fausse? Et quel écrivain passera donc pour sincère aux yeux d'un homme aussi défiant, s'il croit qu'on peut démontrer des chimères aussi solidement que des vérités. Au surplus, rien de tout cela ne me surprend. C'est de cette façon que Descartes a été traité par Voët, et chaque jour on agit de même à l'égard des plus honnêtes gens. » Le père Lami s'exprime ainsi dans sa réfutation de Spinoza, entreprise, comme on sait, à la prière de Bossuet : « Ne reconnaître qu'un être universel indistingué de toute la nature et de l'assemblage de tous les êtres, un être sans liberté et sans providence, et qui sans but et sans fin, sans choix et sans élection, soit emporté par une nécessité aveugle et inévitable en tout ce qu'il fait, ou plutôt qui ne fait rien, mais à qui toutes choses échappent aussi nécessairement et aussi indélibérément qu'un torrent échappe à la source

d'où il sort, si cela peut s'appeler reconnaître un Dieu, je ne sais pas, pour moi, ce qui s'appelle n'en reconnaître point. » Lami se trompe; nier Dieu, c'est nier l'infini. Spinoza ne l'a pas nié, il l'a méconnu, et ce serait entreprendre une longue liste d'athées que d'y inscrire tous ceux qui conçoivent Dieu autrement que nous. Mais c'était, à cette époque, l'erreur ou l'injustice commune de transformer Spinoza en athée; Bayle l'appelait un athée de système, et qui ne connaît ces vers de Voltaire?

Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré,
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être :
« Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,
Mais je crois, entre nous, que vous n'existez pas.
J'ai de plats écoliers et de mauvais critiques,
Jugez-nous. » A ces mots tout le globe trembla;
Et d'horreur et d'effroi saint Thomas recula...

Voltaire ne fait que railler suivant sa coutume, et Bayle se hâte d'accuser Spinoza d'athéisme, peut-être parce qu'il y avait pour lui quelque danger à ne pas le faire. Si l'on avait réfuté Spinoza avec modération, on se serait rendu suspect. Les théologiens avaient donné le ton les premiers. Leur colère traverse le système de Spinoza pour atteindre sa personne, et l'on voit bien, à cette violente explosion de haine, qu'ils combattent pour leurs foyers et pour leurs autels. Spinoza ne répondait pas, il ne doutait pas non plus; ce n'était pas une ame qu'on pût ébranler. S'il souffrait, c'est un secret entre lui et Dieu, car on fouillerait vainement dans sa vie et dans ses écrits pour y trouver une plainte. Aujourd'hui, on peut réfuter le système et rendre justice à l'homme. Spinoza ne fut ni athée, ni impie. Sa vie est pure, et, il faut le dire enfin, puisqu'il a été tant calomnié, elle est héroïque. Pourquoi s'est-il condamné à la haine, aux persécutions? Ce n'est ni pour la richesse, ni pour les honneurs, ni pour la gloire. L'amour seul de la vérité l'a conduit; il n'a pas connu la vérité, mais il l'a cherchée toute sa vie, et ce fut son unique amour. Théologien érudit, philosophe profond, dialecticien d'une incomparable vigueur, il est au premier rang par le savoir et par le génie dans toutes les branches des connaissances humaines qu'il a abordées. Son style même, qu'il ne songe pas à orner, se ressent de

l'énergie de sa pensée. Jamais l'indépendance philosophique ne fut poussée plus loin. On dirait qu'il ne s'aperçoit pas de son propre courage, et qu'il fait sans effort ces entreprises qui l'ont écrasé. Il a le caractère le plus expressif de la modération; il détruit sans colère. Spinoza est un homme simple, son système est tout d'une pièce, sa vie aussi et son style. Il s'est trompé sur son principe; s'il ne s'était pas trompé du premier coup, il poussait la philosophie plus loin qu'aucun autre. Tel est Spinoza, solitaire dans sa vie et dans sa destinée; disciple de Descartes, mais s'attachant à une erreur et la poursuivant jusqu'à l'absurde, plein de vues originales et profondes, mais mettant toute sa force au service d'une idée fausse, religieux, quoique trompé sur la nature de Dieu, vertueux jusque dans ses fautes, également respectable par la force de sa pensée, par la pureté de sa vie et par son malheur.

Parmi les diverses réfutations qu'on a faites du panthéisme de Spinoza, trois seulement sont célèbres, celle de Bayle, celle du père Lami, celle de Fénelon. Dans cette guerre à l'ennemi commun, Bayle apporte cette dialectique animée et pressante dont on voudrait que la sincérité égalât toujours la pénétration, le père Lami les ressources de son érudition scholastique et de son bon sens, Fénelon les hautes lumières d'une métaphysique puisée au plus profond du dogme chrétien; mais au travers de leurs différences, Bayle, Lami, Fénelon, ont toutefois un point commun : ils viennent de Descartes, de qui vient aussi Spinoza. De là, dans les principes premiers qui dominent toute la discussion, un accord secret entre Spinoza et ses adversaires qui frappe leur argumentation d'impuissance. De nos jours, la philosophie, plus mûre, éprouvée par un plus long usage de la liberté, peut voir plus clair dans Spinoza et démêler d'un coup d'œil plus sûr les véritables défauts de son système, presque invisibles à ses plus pénétrans contemporains.

Si je voulais faire du système de Spinoza la réfutation la plus forte et la plus complète, je ne chercherais pas à montrer dans l'enchaînement de ses diverses parties des erreurs, des lacunes. J'insisterais bien plutôt sur l'incontestable rigueur qui unit toutes les conséquences entre elles et avec leur principe; et quand il ne resterait plus de doute, et qu'on verrait bien que la philosophie de Spinoza est exacte et régulière dans toutes ses déductions, en sorte qu'il faut l'accepter ou la rejeter tout d'une pièce : venez maintenant, dirais-je à tous les panthéistes et à ceux qui se sont étourdiment déclarés disciples de Spinoza avant de savoir où les conduisait ce

logicien impitoyable; prenez votre parti de nier la liberté, la loi morale, la vie future, et jusqu'à votre propre existence individuelle. Condamnés par votre principe à n'être plus que le mode transitoire d'une vie éternelle dans laquelle la vôtre doit s'abîmer, enivrez-vous un jour de votre système pour rentrer demain dans le néant par la dissolution de vos parties, et si vous croyez sauver quelque chose de vous-mêmes parce que la substance ne périt pas, dites-nous ce que c'est que cet avenir sans aucun lien avec le passé, et cette sourde et inutile existence d'où la conscience est absente!

M. Jouffroy, dans son *Cours de Droit naturel*, reproche à Spinoza de n'avoir interrogé que la raison, à l'exclusion de l'expérience. C'est en effet sa véritable faute. Il a voulu construire le monde et se mettre en quelque sorte à la place de Dieu. Tant d'orgueil était inutile; le monde est là, l'œuvre est accomplie : il n'y avait qu'à l'observer. Spinoza s'est trop souvenu du mot célèbre de Descartes : « De la matière et du mouvement, et je ferai le monde! »

S'il avait eu recours à l'autorité de la conscience, il aurait vu clairement le fini à côté de l'infini. Il se serait connu lui-même. Il aurait senti vivre et se mouvoir sous l'œil de la conscience cette force libre que Descartes a méconnue, et que Leibnitz a restituée, tout en la resserrant dans des bornes trop étroites. Débarrassé de ce préjugé cartésien que la pensée et l'étendue coexistent dans un même sujet sans agir l'une sur l'autre, il n'aurait pas été contraint de recourir à l'intervention divine pour expliquer l'empire de l'ame sur le corps et la réaction du corps sur les facultés de notre ame. Toutes les erreurs de Spinoza s'enchaînent : c'est parce qu'il a méconnu notre liberté qu'il n'a pas su que nous étions de véritables causes, et par conséquent des substances.

A ce vice de méthode déjà signalé par M. Jouffroy, M. Saisset ajoute avec raison que Spinoza s'est trompé sur la nature de Dieu. Spinoza convient que Dieu est parfait; mais il ne lui donne pas d'existence individuelle! Il ne lui donne pas la liberté, et il veut que nous l'aimions! Il lui refuse jusqu'à la pensée, puisqu'il lui ôte la conscience, et il ne voit pas que, si quelque part, dans ce monde qui s'échappe à flots pressés du sein de la substance éternelle, une faible lueur d'intelligence s'allume un instant pour périr, c'est assez de cet éclair pour qu'il y ait quelque chose au-dessus de Dieu!

Un Dieu parfait sans intelligence et sans liberté n'est pas la seule contradiction du système. M. Saisset aurait pu ajouter que le principe de contradiction ne subsiste pas si l'on admet le panthéisme.

Dans cet être unique de Spinoza, l'éternité et le temps, le repos absolu et le mouvement sans limites, l'identité substantielle et la division à l'infini coexistent. C'est en vain que Spinoza se rejette sur l'opposition radicale de la substance et des phénomènes. La contradiction n'est pas là; on comprend que la substance reste éternelle, une et identique sous la multiplicité et la variété de ses phénomènes; mais Spinoza ne s'en est pas tenu à ces deux termes, la substance et les phénomènes, parce qu'en effet ils ne lui suffisaient pas pour rendre compte de toutes les conceptions nécessaires de la pensée. En méditant sur la nature de l'infini, nous trouvons qu'il implique des caractères inconciliables avec la nature des phénomènes, et qui néanmoins ne peuvent être attribués à la substance prise comme substance. Ainsi la pensée, par exemple, ne fait pas partie intégrante de la substance, quoiqu'elle lui appartienne, selon Spinoza, comme un de ses attributs nécessaires. Or, qu'est-ce que la pensée, qui n'est pas la substance même, mais un attribut nécessaire de la substance? Ce n'est pas, il importe de le constater, le pouvoir de penser, car Spinoza n'admet point de faculté distincte de la substance productrice et de l'effet produit. Il semble donc que ce soit la totalité de ces effets, c'est-à-dire la totalité des idées que la substance conçoit nécessairement en se développant. Cependant, qu'on y prenne garde, cette totalité, par cela même qu'elle est une collection, est divisible, successive; donc la substance éternelle, c'est-à-dire l'infini, possède un attribut collectif et par conséquent successif et divisible. Spinoza admettra-t-il une telle conclusion, lui qui, dans son argumentation contre le dogme de la création, montre un si souverain mépris pour ce Dieu mobile qui réfléchit, qui délibère, qui commence, achève et finit, et se fatigue à la peine comme un ouvrier? Il ne le peut sans se contredire, sans contredire la raison elle-même, qui ne permet pas d'attribuer directement à l'infini la mobilité et la divisibilité. Dans cet embarras, Spinoza introduit entre la substance et la totalité des phénomènes ce qu'il appelle un attribut, également distinct de l'une et de l'autre. Ce que nous disons de Dieu, il l'applique à cet attribut; ce que nous disons du monde, il l'applique à la totalité des phénomènes. Mais c'est bien là qu'on peut dire qu'il s'évanouit dans ses pensées. Quelque effort qu'il puisse faire, ces attributs, qui ne sont ni la substance, ni les phénomènes, ni une faculté productrice, ne sont que de pures abstractions, et même des abstractions impossibles tant qu'on ne donnera pas aux attributs

d'une part et de l'autre à la totalité des phénomènes deux substances séparées.

Même contradiction pour l'autre attribut de Dieu que nous connaissons, l'étendue. On pardonnerait peut-être à Spinoza de dire que la substance n'a pas d'étendue, quoiqu'elle produise des phénomènes étendus. Il ne le dit pas; ce n'est pas là sa doctrine. Il donne l'étendue à la substance infinie comme un de ses attributs nécessaires, et cette étendue, qui appartient directement à l'infini, est par conséquent infinie elle-même et indivisible. Qu'est cela, une étendue indivisible? est-ce l'espace? L'espace n'est pas l'étendue réelle, mais l'étendue possible; cette étendue n'est donc pas l'espace, elle n'est rien. Passons sur cette première contradiction. L'étendue infinie et indivisible se développe nécessairement en une infinité de figures, c'est-à-dire qu'elle produit en elle-même une autre étendue, également infinie, mais cette fois divisible. Or, je le demande, cette dernière étendue n'est-elle pas la seule possible et la seule réelle? Et peut-on voir dans l'attribut distinct de sa substance et de son développement autre chose qu'une abstraction qui fait illusion à Spinoza lui-même et qui joue dans ses discours, sinon dans la nature, le rôle d'une réalité?

Spinoza sentait bien qu'il y a opposition réelle entre ces deux ordres d'idées, que les unes sont le développement de la notion du fini, tandis qu'il y a dans les autres la trace et comme le sceau de l'infinité et de la perfection. Il insiste lui-même sur ces différences, il les fait ressortir et les démontre avec rigueur. Pour tout autre que lui, une opposition si complète entre les propriétés entraînait la séparation des substances; mais ayant démontré dès le commencement que la substance est unique, et ne pouvant pas attribuer à la même forme d'existence des propriétés contradictoires, toute sa ressource est d'introduire ces idées intermédiaires et de masquer une contradiction véritable sous une distinction toute nominale et artificielle.

La plus redoutable attaque qu'ait jamais essuyée l'autorité souveraine de la raison, c'est la dialectique de Kant, armée des *antinomies*, qui l'a dirigée contre elle. L'illustre auteur des *Leçons sur la Philosophie de Kant* résout toutes les contradictions signalées par l'école critique en rétablissant dans les choses la distinction des deux natures, et dans l'homme la distinction des deux facultés, la raison et l'expérience. Mais qu'aurait pu répondre Spinoza, qui n'admet qu'une seule nature, et ne reconnaît que la raison?

Si le monde était nécessaire, s'il se suffisait à lui-même, toute la philosophie consisterait à l'expliquer, et on ne chercherait rien au-delà. Le monde est contingent; donc la pensée le dépasse et cherche au-delà des phénomènes la cause qui les produit. Assigner une cause à un effet, si on n'explique pas en même temps pourquoi cet effet est produit par cette cause, c'est résoudre seulement la moitié du problème. Les panthéistes, il est vrai, donnent au monde une cause nécessaire; mais, libre ou fatale, pourquoi cette cause produit-elle le monde? Ils ne sauraient le dire, à moins de démontrer que, pour que l'infini soit parfait, il faut y ajouter encore quelque chose, à savoir l'imperfection. Ils ont beau nous opposer que, quand même Dieu pourrait produire le monde au dehors, on ne comprendrait pas qu'il voulût le produire : comprend-on davantage qu'il le produise au dedans et qu'il ne puisse s'en passer? Spinoza n'a rien démontré, car ce n'est pas démontrer son hypothèse que de réfuter toutes les autres, ni prouver la légitimité d'un principe que de l'attacher solidement à ses conséquences; il n'a simplifié aucun problème, car il est plus aisé de concevoir deux êtres différens que deux natures différentes dans un même être. Sa gloire est d'avoir créé un système plein de puissance et de génie, auquel il ne manque rien que de ne pas reposer sur une erreur.

Il faut en venir à cette conclusion : il y a un Dieu, et au-dessous de Dieu est le monde, qui existe hors de Dieu et par la volonté de Dieu. Le monde a été créé, c'est-à-dire que Dieu l'a fait librement et l'a fait de rien. On s'écrie que la création n'est pas intelligible. J'en conviens, et j'ajoute que toute autre théorie est contradictoire.

Ou le monde se suffit à lui-même, ce que personne ne soutient; ou il ne fait qu'un avec Dieu, ce qui est le système de Spinoza; ou la substance lui appartient en propre, et il ne reçoit de Dieu que ses phénomènes et leurs lois, ce qui est le fond du manichéisme; ou enfin Dieu produit les phénomènes et leur substance, c'est-à-dire qu'il est créateur.

S'il existe un préjugé inintelligible, c'est la peur de certains esprits pour ce mot de création. Ils croient pouvoir nier à la fois la création et la nécessité du monde. Ils ne savent pas que, si le monde est nécessaire aujourd'hui, il l'a toujours été; que, s'il est contingent aujourd'hui, aujourd'hui même il est créé, c'est-à-dire qu'il est à cette heure tiré du néant, et qu'enfin, s'il y a quelque différence entre créer le monde une première fois et le créer une seconde,

cette différence n'est pas dans l'acte créateur, mais dans l'opinion que s'en forme notre esprit. Descartes était plus conséquent; ne voulant être ni panthéiste ni manichéen, il a admis la création, et la création continuée.

Le panthéisme a des partisans en Allemagne; il n'en a jamais eu en France, ou du moins jamais de sérieux. La raison en est toute simple : il a le bon sens contre lui.

Suis-je éveillé? ai-je conscience de moi-même? Non, non, ce n'est pas une illusion; je me sens, je me vois, je me possède. Je suis un être distinct et séparé, qui a ses facultés, ses besoins, ses espérances, qui réagit sur les autres êtres, qui leur résiste, qui en triomphe, qui améliore sa propre nature, et ne doute ni de son passé ni de son avenir. Je n'ai en moi nulle idée plus ferme et plus claire que celle de ma propre vie; il n'en est point à laquelle je puisse la sacrifier et la soumettre; je pourrais aussi bien arracher ma vie de mes entrailles et la jeter loin de moi, que de renoncer à mon individualité propre, malgré le cri de ma conscience et l'évidence de ma raison. En présence d'une conviction aussi ferme, les déductions les plus rigoureuses ne sont plus que des sophismes. Elles ne m'ébranlent pas. Ce Dieu dans lequel vous voulez me confondre n'est ni le Dieu de mon esprit ni le Dieu de mon cœur. Je serai récompensé ou puni dans la forme que Dieu m'a donnée : voilà ma foi; c'est la foi de l'humanité. Spinoza, malgré son génie, ne m'arrachera pas à moi-même.

JULES SIMON.

L'ILE DE TINE.

De toutes les îles de l'archipel grec, Tine est peut-être la moins connue; sa position la met en dehors de tous les itinéraires. Aucun reste précieux des temps passés ne la recommande à l'archéologue, aucun grand souvenir au poète, aucun attrait commercial à la cupidité mercantile; aussi, savans, rêveurs et marchands se contentent-ils de jeter en passant un regard à la silhouette bleue de ses rochers. J'allais sans doute en faire autant, lorsqu'une circonstance particulière, peut-être aussi ma bonne étoile, en décidèrent autrement. En partant de Malte pour faire dans le Levant un long voyage, j'avais eu l'intention de me rendre directement à Athènes, mais je fus arrêté à Syra par un obstacle imprévu. Le paquebot qui m'avait amené allait à Constantinople, celui sur lequel j'avais compté pour atteindre le Pirée venait d'Égypte, il était en quarantaine, et, si je mettais le pied à son bord, j'étais condamné, sinon à la peste, du moins à huit jours de prison. Force me fut de débarquer et d'attendre une occasion meilleure.

Je m'inquiétai peu d'abord de ce contre-temps; Syra était fort triste, me disait-on, mais Syra n'était-ce pas déjà la Grèce, et pouvais-je voir assez tôt cette patrie de mes rêves? Malheureusement, dès le soir même, j'avais pris en haine cet odieux rocher; pour la première fois depuis mon départ, le désenchantement était venu, et l'ennui le suivait. Plusieurs jours s'écoulèrent lentement dans une

attente inutile. Mon seul délassement était de m'accouder à ma fenêtre et de regarder la mer, cette mer Égée si admirable, si souvent chantée par les poètes. Les yeux perdus au loin, je passais de longues heures à compter les îles qui se détachaient à l'horizon comme des opales sur un lac d'or, d'azur et de lumière. C'étaient Serpho, Délos, Naxia, Mycone, Tine, Paros, Anti-Paros; ces noms harmonieux, que je répétais sans cesse, ranimaient en moi le souvenir du temps où j'avais appris à les prononcer, et, ramenée au pays du passé, ma pensée y suivait curieusement l'enchaînement des circonstances à la suite desquelles j'arrivais, jeune homme, dans cet archipel fortuné dont mes livres d'étude m'avaient tant parlé dans mon enfance.

Un matin, j'étais comme de coutume à mon observatoire, et mes regards cherchaient à pénétrer un nuage de vapeurs roses qui flottait encore autour de l'île de Tine. Bientôt, à l'aide d'une excellente lunette, je distinguai, tant l'air était transparent, des groupes de maisons blanches qui étincelaient au soleil comme de petits diamans. Il y a, pensai-je, dans ce coin du monde que personne ne connaît, dont le nom même est presque ignoré, des hommes que certainement je n'aurais jamais vus si *l'Eurotas* n'avait été en quarantaine. Je serais curieux de savoir quels peuvent être ces inconnus. Cette curiosité était facile à satisfaire. Je réveillai mon compagnon de voyage; notre hôte nous fréta un caïque; il le paya d'avance, afin de nous éviter tout démêlé avec les matelots grecs. Une heure après, nous sortions du port de Syra.

Les caïques grecs sont fort effrayans pour les étrangers. Extrêmement longs et légers, ils n'ont pas de bord, et voguent pour ainsi dire à fleur d'eau. Les moindres vagues submergeraient ces caïques, si les matelots n'élevaient une sorte de petit bastingage de toile qui rompt la lame et ne la laisse entrer qu'à moitié. Pour plus de sûreté, ils leur font porter une misaine grande comme celle d'un vaisseau de guerre, et placent sur l'avant un petit mât qu'ils surchargent de toute la toile qui est en leur possession. Au moindre souffle, ces étroites embarcations se couchent tout-à-fait sur le côté, courent sur leur mince bordage, et vous vous trouvez suspendu exactement au-dessus de la mer. Mais les Grecs sont de fort adroits marins, la voilure tombe au premier signe, et les accidens sont rares, malgré la fréquence des coups de vent. Nous n'avions d'ailleurs que cinq lieues à faire, et, pour arriver à Tine, disaient nos matelots, deux heures devaient nous suffire. Il en fut tout autrement. A peine sortis

des îlots qui entourent Syra, nous trouvâmes un vent de nord-est très violent et presque contraire. Il fallut commencer à courir de longues bordées. Le vent, comme toujours, alla fraîchissant tant que monta le soleil; la mer se gonfla peu à peu, les vagues grandirent, se couronnèrent d'écume, se brisèrent en mugissant, et notre caïque, poussé au milieu de cette bourrasque par son immense voilure, ne se contenta plus bientôt de filer avec une effroyable rapidité : il se mit à bondir d'une lame à l'autre, sautant sur toutes celles qui ne sautaient pas sur lui. Quatre hommes avaient peine à vider l'eau qui nous envahissait à chaque minute. Par bonheur nous étions habitués à la mer. A midi, nous n'avions pas fait encore la moitié du chemin, et notre courage fut bientôt mis à une nouvelle épreuve. Parce que nous avions mal dîné la veille, ce n'était pas une raison pour ne pas déjeuner le matin, et nous étions partis à jeun, comptant sur l'hospitalité de certains capucins de Tine dont on nous avait parlé. L'air vif de la mer et les rudes cahots du caïque nous avaient rendu cette abstinence fort pénible. A trois heures, Tine était encore loin, et, pour la première fois de ma vie, je commençai à souffrir véritablement de la faim. Ma curiosité diminuait fort, et mon avis fut de retourner à Syra. Mais comment expliquer notre intention aux matelots? Nous ne savions pas prononcer un mot de leur langue, après avoir dépensé à l'apprendre tant de belles années! Nous eûmes recours à la pantomime. Malheureusement nos *caïdji* avaient été payés, ils étaient de Tine et voulaient retourner chez eux. Ils feignirent de ne pas nous comprendre. Nous nous fâchâmes en italien, nous jurâmes en français; tout fut inutile. Il fallut regarder le ciel en soupirant et prendre patience; pourtant, d'heure en heure, le mal empirait.

Tout à coup une idée me vint : nos hommes avaient peut-être des provisions. J'interpellai l'un d'entre eux. Malgré le peu de succès d'une première tentative, j'eus encore une fois recours au langage des signes. Je me posai en face du matelot et lui exprimai mes souffrances et mon désir par un geste fort simple, qui consistait à introduire dans ma bouche, toute grande ouverte, le doigt indicateur de la main gauche. Le Grec sourit d'un air si intelligent, que j'en tressaillis d'aise; il tira de sa poche un grand cornet de papier, y prit une poignée de tabac, en bourra une longue pipe dont je m'étais muni, après quoi il battit le briquet, et me la présenta tout allumée. Mon compagnon se mit à rire, et, faute de mieux, je me décidai à fumer.

Vers le soir, le vent faiblit, quoique toujours contraire; la mer se calma; les *caïdji* parèrent leurs avirons. Alors, plus rassurés et nous sentant moins rudement secoués, nous éprouvâmes tous les deux cet invincible besoin de dormir qui accompagne toujours le besoin excessif de manger. Je me couchai dans mon caban à l'arrière du caïque, et, bien que mouillé jusqu'aux os par cette eau de mer qui a la propriété de ne jamais sécher, je m'endormis d'un sommeil lourd et agité. Je conservais dans cet état les perceptions de la vie active, et j'écoutais, il m'en souvient, malgré moi, avec une impatience fiévreuse, un chant d'une monotonie insupportable que nazillait, en ramant, un de nos marins. Quand je m'éveillai, j'étais écrasé de lassitude. Le soleil touchait à l'horizon, et nous pouvions distinguer les arbres de Tine. Toutefois, pendant trois mortelles heures encore, nous louvoyâmes en vue de l'île. Il était complètement nuit lorsqu'une dernière bordée poussa notre caïque contre la misérable jetée d'un pauvre village.

Nous débarquâmes sur ce petit môle désert. Nos Grecs nous mirent nos sacs sur les bras, nos pipes à la main, puis ils amarrèrent leur caïque, plièrent leurs voiles, et quand cette opération fut terminée, sans nous rien dire, sans plus s'inquiéter de nous, ils s'en allèrent en sifflant chacun de son côté. Lorsque le bruit de leurs pas se fut perdu dans la nuit, nous nous trouvâmes seuls, chancelans de faiblesse et grelottans de froid dans nos habits trempés. Toutes les maisons du village étaient fermées, on ne voyait aucune lumière, et l'on entendait seulement quelques chiens aboyer dans le lointain. Interdits tous les deux et ne sachant que devenir dans ce pays inconnu, nous nous regardâmes en silence, nous interrogeant de l'œil; puis d'un commun accord nous nous mîmes en marche et suivîmes à l'aventure une des petites rues du village.

Nous n'avions qu'un seul espoir. Je savais qu'à Tine était un Grec qui portait le titre d'agent consulaire de France. Mais où habitait-il? à qui nous adresser et comment nous expliquer? Toujours marchant et de plus en plus inquiets, nous étions arrivés au bout de la ruelle sans avoir rencontré un être humain. Mon courage m'abandonnait. C'était une perspective peu attrayante que de passer la nuit en plein air, couché sur le pavé, exposé au froid, après vingt-quatre heures de jeûne, et dans un pays où des fièvres terribles punissent le voyageur de la moindre imprudence. J'allais toutefois m'y résoudre, lorsque mon regard fut attiré par un rayon de lumière imperceptible qui se glissait à travers la fente d'un contrevent. Je courus

coller mon œil à cette fenêtre, et m'assurai que la maison était éclairée intérieurement. Alors sans plus de façon je poussai la porte; elle céda, et nous nous trouvâmes vis-à-vis d'un homme portant l'habit européen. Il lisait devant une petite table; en nous voyant entrer si brusquement, le pauvre diable se leva d'un air fort effrayé.

— *Signore, parlate italiano?* lui dis-je. Il répondit affirmativement; nous nous crûmes sauvés.

— Nous ne sommes pas des voleurs, monsieur, continuai-je, mais de pauvres voyageurs français, et dans une position fâcheuse, je vous assure. Existe-t-il une auberge dans les environs?

— Non, monsieur.

— Mais l'on nous recevra sans doute au couvent des capucins?

— Le couvent est fermé, le supérieur est absent, et le frère est malade.

— Mais les Français ont ici un agent consulaire, repris-je.

— *Il signor Spadaro*. Oui, monsieur.

— Soyez assez bon pour nous faire conduire chez lui.

Mon interlocuteur s'était peu à peu rassuré. Il appela un petit Grec à calotte rouge qui dormait dans un coin, le chargea de nos sacs; puis, nous regardant encore une fois avec étonnement, il nous dit de le suivre. Après avoir traversé plusieurs petites rues, nous arrivâmes en face d'un grand mur blanc; un escalier que nous montâmes nous conduisit sur une terrasse toute couverte de fleurs. Une porte était ouverte; sur le seuil se tenaient un petit vieillard coiffé d'un chapeau rond et une grosse matrone de quarante ans, ayant sur les épaules une veste et sur la tête une sorte de turban fait avec les larges tresses de ses cheveux. C'étaient les maîtres de la maison; ils étaient sortis au bruit de nos pas. L'arrivée de deux étrangers couverts de grands manteaux, à cette heure de la nuit, était chose presque miraculeuse dans cette petite île oubliée du monde. Je m'avançai ma casquette à la main.

— *Sta qui il signor Spadaro?* — Le petit vieillard s'inclina en nous regardant.

— *Favoriscano,* nous répondit gracieusement la matrone.

Nous entrâmes dans une grande pièce à murs tout blancs, décorée de plusieurs petits miroirs à cadres noirs, éclairée par deux chandeliers de cuivre supportant, au lieu de bougies, deux globes de verre pleins d'huile. C'est le lumignon le plus ordinaire en Grèce. On nous fit asseoir sur un long divan couvert de cotonnades vertes. Dans le premier instant, nous promenâmes les yeux autour de nous

avec curiosité; nous venions d'ôter nos manteaux, et les maîtres de la maison nous regardaient avec quelque surprise. Le petit Grec entra et déposa nos deux sacs au milieu de la chambre, préparant ainsi l'exorde de mon discours. J'expliquai à M. Spadaro qui nous étions et la position fâcheuse dans laquelle nous nous trouvions; après quoi je lui demandai hypocritement si le couvent était bien éloigné et où nous pourrions trouver un asile pour la nuit. Il me répondit que le couvent était fermé, que dans l'île il n'y avait pas de *locanda*, mais qu'il nous priait d'accepter l'hospitalité que lui, notre agent, était heureux de nous offrir. Nous acceptâmes de grand cœur, comme on le pense. Nos hôtes échangèrent à voix basse quelques paroles. La matrone, qui, dans son *favoriscano*, avait prononcé le seul mot italien de son répertoire, nous quitta; M. Spadaro prit place à côté de nous. Aussitôt il se fit un mouvement dans la maison. Je commençais à trouver qu'il y avait beaucoup d'imprévu et de couleur locale dans la scène que nous avions sous les yeux, et je songeai à Télémaque arrivant chez Nestor ou chez Ménélas; il ne manquait, pour que notre réception fût pareille, que de brunes jeunes filles qui nous menassent au bain et nous couvrissent des habits les plus fins.

Tout à coup une porte s'ouvrit, et une charmante Grecque entra; elle vint gracieusement nous saluer et s'assit en face de nous. Je me frottai les yeux; les divers incidens de cette soirée repassèrent devant moi, et je me demandai si j'étais réellement éveillé. Maria Spadaro, car c'était la fille de notre hôte, pouvait avoir seize ans. Sa taille était souple et élancée; ses beaux cheveux châtains, nattés en longues tresses, enroulés d'un châle rouge, entouraient sa tête, et mon regard, attiré d'abord par cette coiffure nouvelle, se fixa charmé sur les traits de la jeune fille. Son profil avait toute la pureté des lignes grecques; ses longs yeux clairs, humides, étaient frangés de longs cils noirs, et l'éclat méridional de ses regards, ainsi voilé, répandait de l'animation sur tout son visage sans lui rien ôter de sa délicieuse candeur. Ajoutez à cela un teint éblouissant, des lèvres roses, souriantes, des dents d'une blancheur et d'une grace irréprochables; mettez-vous à la place de deux voyageurs harassés, tombés à l'improviste, la nuit, dans une maisonnette, au milieu d'une île que nul étranger ne visite, et vous aurez une idée de l'apparition qui s'offrit à nous et du ravissement qu'elle nous causa. La jeune Tiniote, avec une simplicité modeste aussi éloignée de la gaucherie que de l'affectation, nous exprima assez difficilement, en français, que nous

étions les bien-venus dans la maison de son père, et qu'au nom de toute sa famille, elle nous priait de la considérer comme la nôtre. Accueillir des Français était, nous dit-elle, un bonheur pour les habitans de la Grèce, et, si une chose les affligeait, c'était de ne pouvoir pas nous recevoir aussi bien qu'ils le voudraient. La façon de donner vaut, dit-on, mieux que ce que l'on donne; on pourrait ajouter que la façon de dire vaut mieux que ce que l'on dit. Tout était séduisant dans cette jeune fille, le timbre si pur de sa voix, son attitude, son costume pittoresque, et jusqu'à l'embarras qu'elle éprouvait à parler notre langue, embarras dont elle souriait elle-même en rougissant. Je ne pouvais assez admirer comment, n'étant sans doute jamais sortie de son île, Maria Spadaro avait acquis tout naturellement cette grace si recherchée des femmes chez lesquelles elle n'est pas innée, et cette aisance charmante si éloignée de la raideur et de la gène qui rendent trop souvent ridicules, dans certaines parties du monde, les jeunes personnes, même les plus soigneusement élevées. Trois sœurs cadettes, jolies comme leur aînée, entrèrent à leur tour et furent suivies d'un tout petit garçon, le plus drôle et le plus mutin du monde, qui voulut absolument sauter dans nos jambes malgré les représentations de son père.

Je n'ai de ma vie rien vu de plus gracieux que cette jeune famille, qui s'assit en cercle autour de nous. Cependant la conversation continuait avec notre hôte; établi à nos côtés, il nous traitait en vieilles connaissances, nous demandait des nouvelles de la France, des détails sur notre voyage, sur nos intentions, sur nous-mêmes. A ces diverses questions je ne répondais, malgré toute ma bonne volonté, que par monosyllabes; j'avais une idée fixe dont je ne pouvais m'écarter; enfin, mettant de côté toute circonlocution oratoire, je déclarai au consul de France que je mourais de faim. M. Spadaro se prit à rire et m'annonça que l'on nous préparait quelque chose à manger. En effet, la porte qui avait donné accès à tant de jolies apparitions s'ouvrit de nouveau. Une servante parut qui portait un plateau. La belle Maria se leva, alla prendre le plateau, qui était d'argent ciselé, d'un luxe hors de proportion avec la simplicité de la maison, et nous le présenta. Je jetai sur la jeune fille un regard effaré, — c'étaient deux verres de limonade. Il m'arriva de réfléchir à l'extrême sobriété des Levantins, et je me demandai avec inquiétude : Serait-ce là le dîner qu'on nous a préparé? J'avalai mon verre de limonade avec toute la résignation dont j'étais capable. Mais bientôt je fus délivré de mes craintes. Mme Spadaro rentra, ses filles s'empressèrent; l'aînée

reçut des mains de la servante une petite table qu'elle dressa devant nous, une autre apporta du linge, la troisième des assiettes. Pendant ces apprêts comme durant le repas, je remarquai que jamais les domestiques ne nous servaient directement; ils semblaient n'être là que pour faciliter le service à leurs jeunes maîtresses. Chacune d'elles épiait nos moindres désirs, courait, donnait des ordres, et venait se ranger auprès de nous. Quelle différence de cet accueil avec celui que nous aurions trouvé dans des pays plus civilisés! Ce n'était pas de la politesse seulement que nous témoignaient ces pauvres Grecs, c'était presque de l'affection. Sachant à peine qui nous étions, ils nous traitaient en frères par cela seul que nous étions étrangers et que nous avions besoin d'eux. Je traduisis mes pensées et les exprimai en mon meilleur italien, tandis que nous dévorions, avec une voracité qui réjouissait fort nos hôtes, ce qu'ils avaient placé devant nous. Le repas se composait de croquettes de riz faites de diverses façons; des pigeons rôtis leur succédèrent; des dattes, des figues sèches et des oranges terminèrent, avec un flacon de vin de Samos, cette collation, qui nous ranima. La table fut ensuite transportée dans un coin de l'appartement, et nous nous réinstallâmes sur le divan.

La belle Grecque au turban rouge avait remarqué nos pipes, elle nous les apporta. L'une de ses sœurs nous présenta pour les allumer un charbon et une pincette d'argent. Puis arriva le café. Il nous fut offert sur le plateau ciselé, dans de petites tasses de porcelaine bleue contenues elles-mêmes dans des coquetiers d'argent élégamment travaillés. En Grèce comme en Turquie, au sein des familles les plus pauvres, l'étranger est souvent étonné de la recherche qu'il aperçoit dans tous les objets destinés à son usage; on met à le servir une certaine coquetterie, et ces bonnes gens prennent sur leur propre *comfort* pour augmenter celui de leur hôte. Le café, fait à la manière turque, épais et écumant, était délicieux; toute la famille en prit avec nous. Nous fumions depuis un instant, causant avec le père, lorsque Maria fit un signe à l'une de ses sœurs, et toutes les deux passèrent sur la terrasse. Elles laissèrent la porte ouverte. La nuit était superbe au dehors; un rayon d'une clarté douce et vive se projeta dans la salle et fit pâlir les lampes; un courant d'air frais entra tout à coup, chassa la fumée de nos pipes, et nous apporta, au milieu du bourdonnement causé par les ébats du petit garçon, le murmure lointain de la mer. Mes regards, qui suivaient encore les jeunes filles, restèrent fixés, lorsqu'elles eurent disparu, sur un pan

de ce ciel de Grèce, si clair, si calme pendant les belles nuits, si lumineux, si brodé de diamans, et qui n'a son pareil en aucun pays. Les beaux yeux de la jeune Grecque, peut-être aussi le vin de Samos, avaient mis mon imagination en éveil; je ne pus m'empêcher de tressaillir lorsque sur le seuil, devant le fond éclatant du ciel, je vis reparaître les deux sœurs, joyeuses, montrant leurs dents blanches et portant chacune un gros bouquet d'œillets rouges. Elles arrivèrent à nous et nous les offrirent. Il y avait dans tous leurs mouvemens une grace, une gentillesse, une naïveté charmantes. Mais Maria surtout attirait mes regards. Sur son beau visage si pur, dans ses longs yeux adorables d'innocence, on lisait je ne sais quelle suave poésie. Je songeais en la regardant à ces femmes au front d'ange qu'évoque un cœur de seize ans et qui viennent se pencher sur nos premiers rêves. Ah! jeunes filles, me disais-je tout bas, vous êtes vous-mêmes des fleurs plus fraiches que celles que vos mains cultivent. Toute idée de galanterie et de remerciement banal était loin de moi; détachant une fleur du bouquet, je dis à Maria que celle-là serait rapportée en France et conservée dans ma famille en souvenir d'elle et de son île, où l'on nous recevait si bien. Maria traduisit aussitôt à ses parens ce que je venais de lui dire.

Cependant la nuit s'avançait, je m'aperçus que quelque chose contrariait nos hôtes; ils avaient ensemble des conférences à voix basse. Les jeunes filles regardaient leur mère, Mme Spadaro interrogeait son mari. Croyant devoir intervenir dans cette discussion inintelligible pour moi, mais dont je devinai que nous étions le sujet, je leur déclarai que nous ne les voulions gêner en rien, et que la pensée de leur causer le mondre embarras troublerait le plaisir que nous aurions à rester parmi eux. Si c'était des lits qui leur manquaient, qu'ils ne s'en inquiétassent pas : nous étions des voyageurs endurcis, habitués à fort bien dormir sur le plancher. Alors M. Spadaro m'avoua qu'en effet leur embarras était grand : ils étaient forcés de nous faire coucher tous les deux dans la même chambre; il nous en demandait mille fois pardon.

— *Che volete*, nous disait-il, *che volete*, *carissimi signori*, *il cuor è grande*, *ma la casa è piccola e tengo molta famiglia*.

On nous conduisit dans notre appartement, c'était celui des maîtres de la maison. Les jeunes filles allumèrent deux lampes, nous demandèrent si rien ne nous manquait, et toute la famille nous salua en nous souhaitant une bonne nuit. Je me trouvai en possession du lit nuptial de Mme Spadaro, grand lit gothique dont les colonnes torses

et les ais d'olivier sculptés eussent fait l'admiration d'un antiquaire moins fatigué. Je n'accordai ce soir-là à ces curieux ornemens que fort peu d'attention; mais, plus tard, voyageant encore dans l'Archipel, j'eus lieu plus d'une fois de me désespérer à la vue de plusieurs meubles de la même époque, condamnés par leur poids à rester éternellement en Grèce, et dont les exquises ciselures étaient des chefs-d'œuvre ignorés d'artistes inconnus. A tous les voyageurs qui iront à Pathmos, je recommande surtout un bahut et un dressoir oubliés dans un grenier du couvent de Saint-Jean. En fait d'orfévrerie sur bois, je n'ai jamais rien vu d'aussi merveilleusement fouillé, d'aussi délicatement fini. D'où viennent ces meubles? Je ne sais. A Paris, ils feraient la gloire du cabinet de l'amateur le plus scrupuleux; en Grèce, ils sont employés à conserver des oignons.

Un gai rayon de soleil qui tombait droit sur mes yeux me réveilla le lendemain. Je regardai autour de moi avec surprise. Où étais-je? Comme il arrive souvent après un repos profond, j'avais complètement perdu le sentiment du lieu où je me trouvais; les souvenirs de la veille me revinrent graduellement. Je me levai avec empressement, ayant hâte de revoir au grand jour nos nouveaux amis. Comme je m'habillais, on entr'ouvrit doucement la porte; c'était la signora Spadaro; elle guettait notre réveil pour préparer le café, qu'elle nous apporta immédiatement. La jeune famille était fraîche et gracieuse plus encore que la veille. Maria, avec ses yeux limpides, avait un teint de rose blanche. Ses longues tresses et le châle rouge qui avait mérité nos complimens entouraient toujours sa tête. La bonne mère s'était parée d'une veste gris perle ourlée d'une petite broderie d'or. Le signor Spadaro lui-même avait endossé une belle redingote bleue et un gilet jaune qui sans doute n'avait jamais vu que le soleil des dimanches. Il vint nous serrer la main, et chacun s'empressa de nous demander de nos nouvelles. La veille, nous avions manifesté le désir de visiter l'île; tout était préparé pour notre excursion : trois mulets nous attendaient. S'excusant de ce que son grand âge et ses rhumatismes l'empêchaient de nous accompagner, notre hôte nous présenta un de ses parens qui, plus jeune, quoique déjà voûté, se chargea de nous conduire; des tapis furent placés sur les bâts de nos montures, nous nous installâmes par-dessus le tout, et promîmes en partant d'être de retour pour le dîner.

Sept heures sonnaient à la pendule de bois de notre hôte, lorsque nous nous mîmes en marche, suivis d'un domestique qui courait prestement à pied, malgré l'ampleur démesurée de son pantalon de

toile verte, vêtement adopté par tous les marins des îles. Notre guide nous précédait; je ne pus m'empêcher de soupirer à la vue de son accoutrement. En Grèce, comme ailleurs, toute originalité disparaît, l'habit national y devient de plus en plus rare, et notre costume disgracieux s'y multiplie. A Athènes, le roi Othon essaie en vain de lutter contre l'invasion du chapeau de castor et du pantalon à sous-pieds, en portant toujours le fez rouge et la fustanelle albanaise; son exemple n'est pas suivi; tout au contraire, on assure qu'en adoptant ce costume, le roi n'a pas peu contribué à le faire abandonner de ses sujets bien-aimés. La reine, malgré toute sa jeunesse, sa grace charmante et son extrême beauté, n'a pu, non plus, maintenir à sa cour le *taktycos* brodé d'or et la tunique de Smyrne. Les modes de Mlle Baudran y règnent en souveraines, et la reine elle-même, après avoir long-temps résisté, a dû les subir. Aux fêtes solennelles seulement, on voit reparaître quelques-uns de ces habits si riches et si élégans. Les uniformes des troupes, dont la tenue est d'ailleurs remarquable, sont coupés selon l'ordonnance de Munich. Un seul régiment, et celui-là est magnifique, a conservé la guêtre et la veste de palikare aux couleurs de la Grèce. Encore le goût bavarois a-t-il cru devoir enter sur cette veste bleue de ciel, brodée d'argent, dont la légèreté fait la grace, un large collet rouge avec agrafes et galons, ridicule on ne peut plus et parfaitement incommode pour le soldat pendant les grandes chaleurs. Dans les îles, même les plus éloignées, tout ce qui appartient à la classe aisée a adopté la mode continentale. Notre guide, pour nous faire honneur sans doute, portait un habit bleu barbeau orné de boutons de métal larges comme des patères; son pantalon, de couleur lilas, soumis à une tension trop forte, avait rompu toute entrave, et à chaque mouvement du mulet il remontait, laissant voir de plus en plus deux longues jambes couvertes de bas chinés, et terminées par deux escarpins à rosettes. La tête du parent de M. Spadaro, coiffée d'un chapeau bien luisant, était haut-guindée sur une cravate de couleur douteuse, et emprisonnée dans un de ces cols gigantesques que l'on pardonne si difficilement aux épiciers de la rue Saint-Denis, et qu'on voudrait ne pas retrouver dans le pays où vécut Alcibiade. Les deux pointes acérées de cet instrument de torture se dressaient fièrement, menaçant les yeux du pauvre homme chaque fois qu'il tournait la tête, coupant ses joues et comprimant odieusement son honnête figure. Tel est ou à peu près le costume actuel d'un dandy dans les Cyclades.

Nous suivions un chemin raide et pierreux qui se dirige en droite ligne vers une montagne assez élevée, point culminant de l'île, que couronnent les ruines d'un château fort du moyen-âge. Parvenus à une certaine hauteur, nous eûmes à lutter contre un vent très violent dont nous garantissaient fort peu les murs à hauteur d'appui qui bordaient le chemin. Ces vents de nord-est, qui soufflent régulièrement pendant tout l'été, assainissent les îles, en chassent les miasmes dangereux, et il est à remarquer que, dès qu'ils cessent, les fièvres commencent; mais il faut aussi attribuer, en grande partie, à la violence de ces vents l'infertilité des Cyclades. Tine est l'une des plus vertes; elle est cultivée presque entièrement, avec opiniâtreté, en dépit de la nature. A défaut de terre, on y laboure les pierres, et nous pûmes voir que des champs de blé ou d'orge chétifs et un assez bon nombre de figuiers récompensent le travail des habitans. Ce jour-là, ils faisaient leur récolte. Ces pauvres Grecs, coupant avec peine la paille rabougrie qui croît dans leurs petits champs entourés de murailles, nous faisaient tristement songer à nos belles moissons de France, si animées et si joyeuses. Au bout d'une heure, le chemin étant devenu impraticable pour nos montures, nous les confiâmes au domestique grec, et ayant continué à pied notre route, nous arrivâmes à un village tout-à-fait abandonné et tombant en ruines. Rien de plus triste que ces maisons fermées, dont les propriétaires sont morts, et qui, autrefois pleines de mouvement, n'entendent maintenant que le bruit des pierres que le vent ou le temps détachent de leurs murs. Sur la porte de l'une de ces maisons, je remarquai une plaque de marbre portant un écusson armorié. Sans doute elle avait été habitée par le descendant de quelque grand de Venise; mais aujourd'hui, quoiqu'en apparence moins pauvre que les autres, elle est également déserte et silencieuse. Je ne sais si je suis seul à penser ainsi, mais les restes d'une petite tour isolée, les débris d'un pauvre fief inconnu, parlent plus vivement à mon ame que les ruines les plus grandes et les plus célèbres. Les monumens de l'antiquité que tout le monde admire ont leurs chroniques; l'histoire à la main, on peut, jusqu'à un certain point, les reconstruire en imagination, les ranimer, y replacer les personnages qui les habitèrent, se figurer les scènes dont ils furent le théâtre, tandis que, pour ces pauvres débris que nous rencontrons çà et là, tout est incertitude et mystère. Rien ne parle de leur vie d'autrefois; le nom de leurs habitans est depuis long-temps oublié, et l'on ne peut s'empêcher de donner un soupir à ces existences qui n'ont laissé aucune trace, à ces destinées in-

connues retombées dans le néant, à ces pierres qui s'écroulent, présageant au voyageur ce qu'il adviendra de la maison paternelle et de lui-même.

Cette maison, qui portait encore l'écusson de ses anciens maîtres, me frappa plus que toutes les autres : je crois la voir encore. Je m'imaginai que, dans ces murs délabrés, quelque drame tendre s'était jadis accompli, dont nul ne gardait souvenir. Par un rapprochement d'idées bizarres, tout en rêvant à la jeune fille de ce roman inconnu, je pensai à Maria Spadaro, dont je lui donnai les traits, et à l'héroïne de Bernardin de Saint-Pierre, dont je lui prêtai l'histoire. Je me rappelai ces deux masures, voisines des Pamplemousses, auprès desquelles le poète de l'île de France alla s'asseoir un jour, et ce vieillard qui, devant les cabanes détruites de ses anciens amis, lui conta ce triste et doux poème qu'on nomme *Paul et Virginie*.

Au-delà du village, le chemin est tellement raide, qu'il fallut grimper en nous aidant des mains. Nous arrivâmes aux ruines du château. Ces débris, enveloppés d'une brume épaisse et froide, me parurent d'un intérêt médiocre, mais un souvenir important s'y rattache.

Depuis l'an 1207, Tine était au pouvoir de la république de Venise, lorsque, en 1714, les Turcs, tant de fois battus, reprirent courage et envoyèrent une armée en Grèce. La flotte traversa l'Archipel et s'arrêta devant Tine. La situation de cette île la rendait un poste fort important. Tine était bien fortifiée, et les Vénitiens avaient pu s'y maintenir, malgré de fréquentes attaques, pendant toute la guerre de Candie. Par malheur, la défense de la forteresse était alors confiée au provéditeur Bernardo Balbi, homme sans courage et sans résolution. Il s'effraya à l'apparition des vaisseaux turcs, et, malgré les prières et les larmes des habitans qui, à grands cris, demandaient à se défendre, il se rendit à la première sommation. On le laissa s'embarquer avec sa garnison, et il arriva à Venise, où il fut condamné à passer en prison le reste de sa vie. Ce fut une juste punition de sa lâcheté, mais la république n'en perdit pas moins une île importante, et les malheureux Tiniotes furent livrés à la rigueur de leurs nouveaux maîtres, qui déportèrent plus de deux cents familles sur la côte d'Afrique. Les Turcs vainqueurs se dirigèrent vers la Morée, et leur marche fut une suite de triomphes. En peu de mois, presque sans coup férir, ils reprirent successivement Corinthe, Argos, Napoli de Romanie, Modon, tout le Péloponèse enfin et la plupart des îles. En cinquante ans, combien les Vénitiens n'avaient-ils pas dégénéré!

Comment reconnaître, dans ces armées qui n'osent pas même attendre l'ennemi, les fameux défenseurs de Candie et les hardis marins qui tant de fois avaient détruit les flottes ottomanes! La reddition de la forteresse de Tine par Bernardo Balbi est la dernière page de l'histoire des débris que nous avions sous les yeux.

Notre cicerone nous assura que, par un temps clair, la vue était admirable de cet endroit, et embrassait presque tout l'archipel; mais, comme pour le moment la vue s'étendait à peine à deux pas, et que le froid devenait de plus en plus piquant, je fus d'avis de rebrousser chemin. Pour retrouver sa route, notre homme cherchait à terre la trace de nos pas, et, malgré la facilité que lui donnait pour cette opération son dos courbé en faucille, il nous égara. En notre qualité de montagnards, nous nous crûmes obligés de guider notre guide; il nous suivit à regret; pourtant nous nous retrouvâmes bientôt dans le hameau abandonné.

Alors seulement le parent de M. Spadaro nous apprit que dans ces ruines vivait un vieil ermite. Curieux de voir un homme qui n'était pas épouvanté d'une pareille solitude, nous priâmes notre cicerone de nous conduire vers sa retraite. Il nous mena devant un long bâtiment ayant l'aspect d'un couvent, et délabré comme toutes les maisons du village. Le toit tombait en ruines; l'herbe croissait sur le seuil; rien n'annonçait le passage d'un être humain. Un mauvais contrevent pendait à demi détaché à l'une des ouvertures; le vent le faisait battre par momens, et il criait en tournant sur ses gonds. Nous frappâmes; personne ne répondit. Notre guide ouvrit une porte voisine, nous fit entrer dans une chapelle pauvre, mais propre et tenue, dans sa misère, avec un soin remarquable. Il frappa à une porte latérale; cette fois presque aussitôt un bruit de pas se fit entendre, et une voix demanda en grec qui nous étions. Le cicerone se nomma, et la porte s'ouvrit. Nous vîmes un vieillard vert encore, qui, sur quelques mots de recommandation prononcés à voix basse, nous salua fort gracieusement et nous pria d'entrer. Après nous avoir fait suivre un long corridor, l'ermite, qui parlait italien, nous introduisit dans sa cellule. Elle était des plus pauvres; le mobilier consistait en une méchante table et deux bancs de bois chancelans, sur lesquels nous nous assîmes. Tout en expliquant au solitaire le motif innocent de notre visite, je le regardais avec curiosité. C'était un homme d'une soixantaine d'années; son visage était beau et distingué, il ne portait pas de barbe. Son front large, à peine garni de quelques cheveux blancs, était jaune et poli comme

le vieil ivoire. Sa soutane de serge noire, pareille à celles de nos prêtres catholiques, était de la plus grande propreté. Peu à peu la conversation s'engagea : l'ermite m'apprit qu'il était Polonais, établi depuis quinze ans dans cet ancien monastère, où il vivait seul. Un enfant venait chaque matin servir sa messe et lui apporter les vivres de la journée. C'était du pain ordinairement, quelquefois un peu de riz; cette nourriture frugale ne l'empêchait pas, nous disait-il en frappant sur sa large poitrine, de se porter à merveille. Il nous demanda d'où nous venions et ce qui se passait dans cette Europe dont il n'avait pas de nouvelles depuis tant d'années. En France, Louis-Philippe régnait-il encore? Le solitaire paraissait aimer fort peu notre gouvernement actuel; lui aussi s'inquiétait donc de politique! — Êtes-vous catholiques? reprit-il. Sur notre réponse affirmative, il nous parla avec plus de confiance. Il avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse; il avait servi, il était allé en France, mais quand? et qui était cet homme? pourquoi avait-il quitté sa patrie, sa famille, ces affections qui nous font vivre? par quel sentier était-il arrivé à ce triste monastère? Tout à l'heure j'avais cherché un mystère dans les ruines d'une pauvre maison : quelle histoire bien autrement curieuse ce vieillard devait avoir dans ses souvenirs! que de questions j'aurais voulu lui adresser! J'essayai plusieurs fois, mais toujours il me répondit vaguement et détourna la conversation avec le tact exquis d'un homme parfaitement élevé. Cette distinction qui perçait dans ses moindres paroles, dans son geste, dans le son de sa voix, me surprenait plus que tout le reste. Après de nouvelles tentatives, infructueuses comme les précédentes, je cessai, par discrétion, de l'interroger sur son passé; nous causâmes des choses de ce monde. Il parlait bien et volontiers, nous questionnait avec esprit et bonne grace. C'était un de ces vieillards qui font plaisir à voir. Ses grands yeux bleus exprimaient une sérénité si douce, que je le crus sur parole lorsqu'il m'assura que les plus heureuses années de sa vie étaient celles qu'il avait passées dans sa solitude. « Vous faites bien de voyager, nous dit-il; mais, dans les pays que vous parcourrez, dans les hommes que vous rencontrerez, tâchez de ne voir que ce qu'il y a de bon : le mal est le même partout. Faites en sorte que, de retour dans vos familles, vous puissiez sans crainte regarder la route que vous aurez suivie. » Il n'y avait rien de doctoral dans les discours du vieillard, et l'expression de sa voix était singulièrement touchante. Nous ne pûmes entendre sans émotion ces conseils

paternels qui venaient nous chercher sur cette montagne si éloignée de notre pays, dans ce vieux monastère lézardé, au bruit du vent qui pleurait dans les corridors en ruines.

Une heure s'écoula rapidement à écouter les exhortations du vieillard. Lorsque nous nous levâmes pour partir, il nous accompagna jusqu'à sa porte.

« Chers enfans, nous dit-il en nous quittant, vous êtes les seuls étrangers que j'aie vus depuis quinze ans; je vous remercie, votre visite m'a fait du bien. Dieu a voulu que nous nous rencontrions sur ce rocher, qui n'est ni votre pays ni le mien : espérons que nous nous retrouverons là-haut, c'est la commune patrie. » Et du geste il nous montra le ciel éclatant où s'éleva son regard; ensuite il nous tendit la main; je lui demandai de prier Dieu pour moi, et nous nous quittâmes. Après avoir fait quelques pas dans les décombres, je me retournai au moment de perdre de vue l'ermitage. Le vieux prêtre était toujours debout sur le seuil de la porte ouverte; il nous suivait du regard. Je lui dis encore une fois adieu; il me salua de loin, puis je le vis passer la main sur ses yeux comme s'il eût essuyé une larme; presque aussitôt il se retourna, et la porte se ferma brusquement derrière lui. Il était rentré dans sa solitude, où nul peut-être ne viendra jamais. Un matin, l'enfant grec le trouvera couché sur son banc de bois; son ame sera partie pour le ciel, et avec elle le secret de sa vie. N'est-il donc pas sur la terre un foyer où la place de ce vieillard soit restée vide, où, le soir, l'on se demande ce qu'il est devenu? N'est-il pas une bouche qui prononce son nom, pas un cœur qui garde son souvenir? Ces tristes questions se pressaient en moi, tandis que je marchais dans la route pierreuse. Nous arrivâmes bientôt à l'endroit où nous attendaient nos mulets, et nous reprîmes place sur nos tapis.

Pendant notre visite au solitaire, le vent avait balayé les brouillards du matin; lorsque nous nous remîmes en marche, le ciel était magnifique; un soleil resplendissant, un soleil de Grèce, éclairait la campagne. Tine (l'ancienne Ténos) est creusée circulairement en forme d'entonnoir très évasé. On n'y voit plus trace des grandes forêts qui la couvraient autrefois au dire des anciens, et rien ne subsiste du beau temple, témoignage de la reconnaissance des habitans, délivrés jadis par Neptune d'une population de reptiles qui envahissait l'île et menaçait d'y dévorer toute la population humaine. Les serpens ont disparu comme le temple, et les habitans actuels, igno-

rant le fléau qui épouvanta leurs ancêtres et l'origine du nom de leur île, qui remonte à ce fléau, ne se doutent pas non plus que les savans des pays civilisés s'inquiètent de savoir si le nom de Tine dérive du mot grec τῆνος ou du mot phénicien *tannoth* (serpent, dragon). Sans trop se soucier d'où il vient, ils le prennent pour ce qu'il est, le prononcent Tino, et cela leur suffit.

A défaut de forêts, les coteaux sont revêtus d'un grand nombre de figuiers et de mûriers qui, sans atteindre jamais une haute croissance, n'en donnent pas moins un ton vert et riant au paysage. Une soixantaine de villages blancs à toits plats, et d'églises avec leurs clochers en forme de minarets, qui annoncent l'Orient, se dressent au milieu de ces arbres et se détachent vigoureusement sur leur sombre feuillage. Un ruisseau, pompeusement nommé *fiume*, traverse l'île et la féconde. Au lever d'un beau soleil de mai, tout cela était éclatant de lumière et de verdure; la mer entourait ce frais paysage de son grand cadre d'azur; et nous pouvons, puisque nous sommes au pays des pierreries et du langage figuré, nous servir d'une comparaison de Mahomet, en disant que, par cette belle matinée, l'île de Tine semblait une émeraude enchâssée dans un immense saphir.

Toutefois, il faut bien le dire, si la fertilité de Tine frappe vivement le voyageur et appelle de si orientales comparaisons, c'est moins par ce qu'elle est réellement que par le contraste qu'elle oppose à la désolation des îles voisines; son éclat n'est que relatif. Cette végétation phénoménale dans l'Archipel serait en France moins qu'ordinaire. Les Cyclades, que les poètes nous dépeignent si riantes, sont en général d'une aridité désespérante pour l'imagination. Que d'illusions s'envolent quand on arrive en Grèce! Lorsque, venant d'Europe, quelques heures après avoir, pour la première fois, entrevu dans un vague lointain la terre du Péloponèse, le voyageur double enfin le cap Matapan, il éprouve un premier mécompte; on lui désigne à droite, sous le nom de Cerigo et comme habité par six soldats anglais, un rocher chauve et aride comme les côtes de Provence. Cerigo n'est autre que cette île des amours dont le climat était si énervant, dont les myrtes, les citronniers fleuris. exhalaient de si suaves parfums au temps où elle se nommait Cythère, où Vénus était sa souveraine. Puis vous rangez Milo, Anti-Milo avec son turban de nuages qui la couvre perpétuellement comme une ombrelle, Paros, Anti-Paros, Syra; partout la même désolation. Si vous poussez plus loin votre voyage, vous retrouvez encore, à l'autre bout de l'Archipel, la

même stérilité, et, jusqu'à Nicaria et Pathmos, la plupart des îles ne sont que des masses de rochers non-seulement sans végétation, mais sans apparence de terre végétale. Cependant nier que ces îles aient été cultivées serait contredire un trop grand nombre de témoignages. Autrefois, assurent les anciens, elles étaient couvertes de forêts. Il faut croire alors que la destruction de ces forêts est la cause de la stérilité actuelle des Cyclades, c'est du moins la seule raison qu'on en puisse donner. En général ces îles, au lieu d'être, comme Tine, creusées intérieurement, se dressent en forme de pyramides ou s'arrondissent en dômes, et, du côté de la mer, présentent dans tout leur pourtour des falaises plus ou moins rapides, plus ou moins élevées. En couvrant de terre ces rochers coniques, la nature, toujours prévoyante, y avait jeté des graines qui, devenues arbres, donnèrent au sol l'abri de leur feuillage et le soutien de leurs racines. Les arbres détruits, le sol se trouva mis à nu, et la terre, desséchée, pulvérisée, réduite en cendres par un ardent soleil, attirée par la pente, entraînée d'ailleurs par son propre poids et soulevée par les vents, fut emportée peu à peu dans la mer; rien alors ne resta de ces îles sans doute trop embellies par la fable, rien que le squelette de pierre. Quelques observations viennent à l'appui de cette conjecture, que nous croyons la seule acceptable. De toutes les Cyclades, celles précisément qui offrent au regard la pente la plus rapide, comme Anti-Milo, Nicaria, Pathmos, sont aussi les plus arides. Dans celles au contraire où un pli du sol, une déchirure de rochers a permis à la terre de se maintenir, la terre est restée (il y a donc eu de la terre), et quelques buissons rabougris y végètent de leur mieux. Tine, qui ne présente point la conformation des autres Cyclades, a un aspect verdoyant et nourrit en partie ses habitans. Cos, la patrie d'Hippocrate, également aplatie par la nature dans sa partie méridionale, produit un platane gigantesque célèbre dans tout le Levant. Rhodes, dont les abords sont taillés en pente très douce, est la fertilité même. Il me semble voir encore son merveilleux rivage couvert de bois immenses embrasés par le soleil couchant, et le souvenir de Scio, dont la surface est suffisamment aplanie, m'arrive encore tout imprégné de la senteur de ses forêts d'orangers. Il va sans dire que, si l'on excepte Tine, Naxia, Négrepont et Poros, qui touchent presque au continent, la Turquie a pris sous sa protection toutes les îles productives.

Les rochers, les rochers seuls, appartiennent maintenant à la Grèce,

et c'est pour elle un grand malheur. S'il nous était permis d'aborder une question aussi grave, nous dirions que peut-être c'est à la perte de plusieurs îles, autrefois attenantes à son territoire, de Candie surtout, que l'on doit attribuer l'état d'appauvrissement dans lequel végète ce malheureux pays. Obtenir des Turcs la cession de l'ancienne Crète, à l'époque de l'organisation du gouvernement grec actuel, était peut-être le seul moyen de le rendre viable; les prêts ne lui donnent pas une condition réelle d'existence, et, chose fort remarquable, la nation désapprouve l'emprunt fait aux trois puissances. « L'état s'est endetté, dit le peuple grec, et quel bien en est-il résulté pour nous? Comment a-t-on employé les millions empruntés? Avec une partie de la somme, on a construit un palais inutile; avec le reste, on le meublera. On a soldé à prix d'or des fonctionnaires allemands qui, une fois enrichis, ont regagné leur pays. Est-il juste que la Grèce se ruine au profit de la Bavière? Que les compatriotes du roi, venus avec lui à Athènes, y jouissent de nos priviléges, nous le voulons bien; mais alors qu'ils soient comme nous sujets grecs et non pas des étrangers venant chercher fortune; qu'ils s'associent aux destinées du pays, qu'ils y achètent des propriétés et nous les donnent à cultiver. Puis, ajoutent naïvement les Grecs, si jamais l'on était obligé de restituer cet emprunt, comment ferait-on? On prendrait nos maisons, nos bateaux, nos récoltes. » Telle est la défiance qu'inspire un gouvernement qui, n'ayant pas su s'identifier avec la nation, confondre ses intérêts avec les siens, est considéré par les Hellènes non pas comme un pouvoir régénérateur, mais comme une colonie étrangère, à charge au pays et imposée par les circonstances.

Les habitans de la plupart des îles grecques, ne pouvant être agriculteurs sur leurs rochers stériles, où la terre manque, où la culture est impossible, se font presque tous marins et cherchent leur vie dans le négoce. Leur pays ne fournissant pas les élémens d'échange nécessaires, ils sont forcés de s'expatrier; grace à leur excessive sobriété, ils trouvent à vivre misérablement dans les ports de l'Adriatique, sur la côte d'Italie, à Marseille, en Espagne même, et surtout en essayant de lutter contre l'envahissement du commerce autrichien dans la mer Noire. Cette désertion est ruineuse pour le pays. Il en serait tout autrement si l'on rattachait Candie au royaume grec. La situation de cette île, rempart naturel du Péloponèse du côté du sud, son excellent port de la Suda, sa position intermédiaire entre l'Afri-

que et la Grèce, son excessive fertilité, lui assureraient une immense importance. Ses huiles seules suffiraient à l'activité des commerçans et retiendraient dans le pays les marins émigrans dont le nombre augmente tous les jours. En outre, les Candiotes sont Grecs, et ils ont prouvé, il y a deux ans, par leur révolte, combien est vif leur désir d'être réunis à la mère-patrie. Ce désir s'explique plus facilement par l'amour national que par l'intérêt matériel. La domination turque n'est pas pour eux sans avantages. Soumis à la Porte, les Candiotes vivent, il est vrai, dans un état de vasselage, mais par leur activité ils se sont rendus indispensables, et ont acquis une puissance qui rend illusoire celle de leurs maîtres. Légalement ils ne possèdent pas, puisque dans les pays turcs les Turcs seuls sont possesseurs, et que les rayas n'ont ni le droit d'avoir ni le pouvoir d'acquérir; par le fait cependant, ils ont tous les avantages de la propriété. D'abord tributaires et du pacha qui les gouverne et du propriétaire pour lequel ils exploitent, ils s'affranchissent plus tard de la redevance, et l'impôt seul reste à leur charge. Les baux sont ainsi faits que la rente qu'ils doivent payer, eux rayas, au Turc leur maître ou à la mosquée qui les occupe (car les mosquées, comme autrefois les couvens en France, ont, en Turquie, de grandes possessions), va diminuant tous les ans et s'éteint au bout d'un certain laps de temps, en sorte que, sans devenir propriétaires du terrain qu'ils cultivent, ils en acquièrent tout le revenu. Les Turcs, ne travaillant pas par eux-mêmes, sont forcés de subir les conditions de leurs rayas, si onéreuses qu'elles soient, sous peine de laisser leurs terres incultes et de n'en retirer aucun rapport. Aussi dans les pays turcs voit-on les rayas hériter de la fortune de leurs maîtres, et les Grecs s'enrichir au fur et à mesure que les musulmans s'appauvrissent. Seul, le pouvoir arbitraire du pacha peut contrarier cet ordre de choses. Préposé à l'administration d'une île ou d'une province, il s'est fait, pour ainsi dire, le fermier du gouvernement et a pris à bail cette île ou cette province. Souverain absolu, ne relevant que d'une autorité éloignée et peu soucieuse de ses actes, il prélève, par tous les moyens qui lui paraissent convenables, le tribut dû au sultan, et quelquefois, par des exactions cruelles, un second tribut pour lui-même. Mais si des pachas ont fait à leur profit des razzias dans leurs provinces, on doit ajouter que ces exemples de barbarie sont devenus excessivement rares depuis la publication du hatti-scheriff, et les rayas n'ont guère à souffrir maintenant de leur avarice, ni de leur despotisme. Les

îles grecques, au contraire, régies par un préfet ayant le titre de gouverneur, sont administrées comme nos départemens; la propriété y est reconnue. Malheureusement la pauvreté du trésor, l'administration défectueuse des finances, les dépenses mal entendues du gouvernement, ont amené jusqu'à présent une augmentation successive dans les impôts, dont le poids est tel aujourd'hui et la répartition si mal faite, que l'on voit, chose pénible à dire, les habitans de quelques-unes de ces îles, moins bons patriotes que ceux de Candie, regretter la domination des Turcs!

Si sauvages et si arides qu'ils paraissent d'abord au voyageur, les rochers des Cyclades n'en forment pas moins un *horizon à souhait pour le plaisir des yeux*. Nus, dépourvus de tous les dons de la nature, n'ayant pour ainsi dire pas même de couleur, ils se parent merveilleusement de toute la richesse du climat, de toute la beauté de l'atmosphère, et revêtent les teintes splendides que le ciel leur envoie. Ce sont des prismes admirables établis sur la mer pour refléter le soleil et reproduire, plus belles encore, les nuances, changeantes à chaque heure, de l'horizon oriental. Le matin, avant le lever du soleil, au milieu de cette mer unie et blanche comme un lac de mercure, les îles se colorent d'un bleu tendre, délicieusement fondu, impossible à définir, qui n'est pas l'indigo et qui n'est pas l'azur, mais qui souvent m'a rappelé cette couleur d'un instant, qui, aux heures de rosée, s'attache comme une poudre légère aux prunes sauvages de nos haies et disparaît plus tard à la chaleur. Le soleil levé, la mer s'enflamme, les rochers se dorent et scintillent comme des topazes. Le soir, ils subissent dans toute sa splendeur l'incendie du couchant, et plus tard rendent dans toute leur transparente pâleur les teintes roses qui lui succèdent. La nuit enfin, au clair des étoiles, on croirait voir d'immenses coupoles bleues, gouachées, par la lune qui se lève, d'un large reflet blanchâtre et entourées d'une ceinture d'argent par la mer qui se brise.

En quittant la maison de l'ermite, nous suivîmes un chemin qui n'était pas un chemin, mais une échelle de pierres. Heureusement nos mulets se sentaient chez eux, ils connaissaient depuis long-temps ces périlleux échelons, qu'ils descendirent avec une agilité de chamois. Notre guide nous apprit que nous allions chez l'évêque. Arrivés au hameau habité par *son éminence*, nous mîmes pied à terre devant l'église métropolitaine, qui n'est en vérité qu'une grande chapelle. Une rue étroite et fangeuse nous conduisit à un petit escalier de

fort modeste apparence. Sous la première marche, une truie était couchée, allaitant quelques marcassins. A notre approche, cette progéniture s'effraya, se mit à geindre, se rua dans nos jambes; nous dûmes livrer un assaut pour gagner l'escalier du père spirituel de l'île. Enfin, nous entrâmes dans une petite chambre blanchie à la chaux, entourée de divans, et décorée de lithographies représentant, dans ses différentes phases, l'arrestation du pape Pie VII. L'évêque est un vieillard d'une physionomie douce et grave. Il portait le simple costume de prêtre. Nous le trouvâmes assis devant une petite table chargée de livres. Il se leva et nous fit l'accueil le plus gracieux. Les visites sont trop peu communes à Tine pour n'y pas causer toujours une vive sensation. Nous voyant assis, le vieillard appela une servante, laquelle, par parenthèse, était fort jolie et n'avait sûrement pas la moitié de l'âge requis pour servir un évêque. Elle reçut un ordre, sortit, et presque aussitôt reparut, portant sur un plateau, suivant l'usage levantin, un grand verre d'eau et une coupe de cristal pleine de confitures de roses. Si bonnes que fussent ces confitures, nous n'en avalâmes, selon l'étiquette, qu'une seule cuillerée, puis une gorgée d'eau, et nous nous apprêtions à répondre aux questions que l'évêque nous faisait sur Rome qu'il avait habitée et d'où nous venions, lorsque la jeune servante reparut apportant le café. Quand nous eûmes vidé nos tasses, le prélat nous exprima le regret de n'avoir point de pipes à nous offrir. Je lui demandai s'il fumait; il me répondit que cela lui arrivait quelquefois. Je n'avais garde de perdre cette occasion, unique peut-être dans ma vie, de voir fumer un évêque : tirant de ma poche un étui garni de cigarres de Malte, je le lui présentai, il accepta, et bientôt j'eus la satisfaction de voir quatre petites colonnes de fumée s'élever en spirales vaporeuses vers le plafond de la demeure épiscopale. La connaissance étant ainsi faite, la conversation s'établit. L'évêque, qui est le pape de son île, m'apprit que, de toutes les Cyclades, Tine est la plus catholique. Sur une population de moins de vingt mille habitans, il comptait, me dit-il, plus de huit mille fidèles, établis la plupart dans la partie septentrionale de l'île, tandis que les Grecs (1) occupent au contraire le côté du sud. Il avait fondé chez lui une

(1) Dans l'archipel, le nom de Grec se prend ordinairement dans l'acception religieuse. A cette question : Êtes-vous Grec? on vous répond souvent : Non, je suis catholique.

sorte de petit séminaire où il faisait instruire les jeunes gens destinés à la prêtrise. — Et en France, me demanda-t-il d'un ton de tristesse, où en est la religion? Dans tous les pays que j'ai parcourus, j'ai vu que les Français, reconnus à juste titre pour les hommes les plus aimables de la terre, passaient en même temps pour de véritables païens, ne croyant ni à Dieu ni au diable, et débauchés jusqu'à la folie. — J'essayai, trop inhabile défenseur d'une si sainte cause, de ramener le vieil évêque à une opinion plus juste. Je l'assurai que nous valions infiniment mieux que notre réputation, et que les mœurs, proclamées si légères en France, y étaient peut-être, au contraire, plus sévères qu'en tout autre pays. Je dois avouer que mon discours ne parut aucunement persuader l'évêque de Tine; il avait à notre égard une opinion toute faite. Au demeurant, il me sembla un excellent homme. Je n'oubliai pas, comme on le pense bien, de lui parler de l'ermite. Un instant j'espérai apprendre de lui le mot de cette étrange destinée.—*Il Polonese!* me dit l'évêque, et il me conta ce que je savais de lui; mais quand je voulus le presser de questions, lui parler du passé de cet homme, lui demander qui se cachait sous cette vague dénomination de *il Polonese*, le prélat, soit qu'il ne s'en fût jamais inquiété, ce qui n'est guère probable, soit qu'il n'en eût rien appris ou qu'il feignît de n'en rien savoir, me répondit, en soufflant gracieusement un nuage de fumée, que c'était un saint homme et un bon chrétien. Il me fut impossible d'en apprendre plus. Personne n'a su m'instruire à ce sujet, et maintenant encore, chaque fois que ma pensée se reporte au triste couvent de l'île de Tine, elle en revient plus que jamais préoccupée de son hôte mystérieux.

Après avoir quitté l'évêque, notre cicerone nous fit successivement parcourir plusieurs villages; il paraissait assez flatté d'être notre guide, sa physionomie était pleine de gravité. Les gens que nous rencontrions s'arrêtaient-ils étonnés de voir nos figures étrangères, il se rengorgeait dans sa cravate, se dressait sur son mulet, et les regardait d'un air d'importance sans répondre à leur muette interrogation. Il nous présenta à toutes ses connaissances. Après six visites faites dans le même village, nous entrâmes dans plusieurs maisons isolées. C'étaient celle du docteur, personnage fort considérable, celles des consuls d'Angleterre, de Russie, d'Espagne, etc. Tous ces bonnes gens sont, bien entendu, consuls *in partibus* sans appointemens, sans fonctions aucunes; mais ils en ont le titre, et c'est bien quelque chose dans l'île; c'est bien quelque chose aussi

d'avoir le droit de hisser au-dessus de sa maison un grand pavillon bariolé chaque fois que passe en mer un vaisseau de guerre. La plupart ne parlaient pas l'italien, et, je l'ai dit, nous ne parlions pas le grec; la conversation était donc naturellement fort languissante. A l'intérieur, les maisons étaient toutes semblables, blanchies à la chaux, fort proprement meublées et entourées de divans. Elles différaient seulement par le choix des lithographies coloriées qui décoraient les murailles. L'arrestation du pape était remplacée, chez un habitant plus profane, par les aventures lamentables de Mathilde et de Malek-Adel. Ici le *solitaire* avec sa barbe, Ipsiboë avec son écureuil, et quelques autres personnages de M. d'Arlincourt, dépossédaient les héros éplorés de Mme Cottin. Partout le café fut de rigueur; le refuser est une grave impolitesse, de sorte que durant cette matinée, avant de rentrer pour dîner, nous en avions avalé chacun quatorze tasses, par pure politesse, c'est-à-dire à nous deux la ration de vingt-huit Parisiens. Mais il faut ajouter que le café turc, moins brûlé et plus parfumé que le nôtre, broyé et non moulu, bouilli dans l'eau et servi avec son marc, est moins une boisson qu'un délicieux manger qui n'agite pas le moins du monde.

Avant de revenir chez notre hôte, nous nous arrêtâmes au couvent de l'Annonciation. Ce couvent est sans contredit le plus beau monument moderne que j'aie vu en Grèce. Ce n'est pas beaucoup dire. Il est construit en marbre blanc tiré des carrières de l'île. L'architecture ne manque pas d'élégance, bien qu'elle ne soit pas du goût le plus pur. L'église surtout, mélange des styles byzantin et turc moderne, hérissée de sveltes minarets, précédée d'un magnifique escalier, est d'un aspect plein d'originalité. Elle est, à l'intérieur, fort richement décorée et surchargée de dorures, selon la coutume grecque. Ce déploiement de luxe, assez singulier dans une pauvre île, s'explique par une légende. On a, dit-on, découvert dans les fondemens de cette église une statue de la madone qui a fait les prodiges les plus extraordinaires. C'est une histoire qui a beaucoup de rapports avec celle de sainte Rosalie de Palerme; mais à Tine s'est établi un pèlerinage bien autrement méritoire que celui du mont Pellegrino. Les croyans grecs ne peuvent pas, comme les croyans siciliens, accomplir leurs dévotions ou leurs vœux rien qu'en faisant une petite promenade; ils ne viennent pas de la ville voisine : c'est de toutes les îles de l'Archipel, de tous les coins de la Grèce et de l'Asie mineure, qu'arrive tous les ans à Tine, après une périlleuse navigation, une foule pieuse et éclopée. Aux uns la vue manque, ils deman-

dent à voir clair; d'autres sont boiteux, ils viennent prier la madone de les faire marcher droit. Quelques-uns, plus désintéressés, se rendent à Tine pour prier seulement. Du couvent de l'Annonciation, leur voix, disent-ils, sera mieux entendue que du coin du monde où Dieu les fit naître. L'église n'occupe qu'une seule aile du long bâtiment; le reste est une grande galerie divisée par cellules. A son arrivée, chaque famille de pèlerins entre en possession de l'une de ces cellules. On lui donne les quatre murs, le toit et un petit fourneau, cela gratis; il est vrai que chacune de ces familles apporte de nombreux présens. Les pèlerins n'ont donc à s'inquiéter que de leur nourriture; ils achètent leur bois, leurs provisions, leur *roba* enfin. Le mobilier d'un Levantin n'est pas considérable : le jour il rêve assis sur un tapis, la nuit il dort couché sur ce tapis. Le couvent est pour eux une fort commode habitation; ils y peuvent rester tout le temps qui leur plaît. Ce pélerinage est la grande richesse de Tine; cet accroissement de population donne pendant un mois beaucoup de mouvement à son marché et d'ouvrage à ses marins. En outre, les présens offerts à l'église par la piété des fidèles ne laissent pas que d'avoir leur importance. Ils sont de différente nature. Les riches donnent des lampes d'or ou d'argent, des ornemens magnifiques, des pierres précieuses; j'ai vu dans l'église de superbes diamans. Les pauvres apportent le produit de leurs champs, les œufs de leurs poules, et jusqu'à leurs pipes. Ces objets sont vendus à l'encan, et le total de cette vente s'est élevé jusqu'à cinquante mille drachmes (1) pour une seule année. Une partie de cette somme demeure au couvent, le reste va grossir le trésor de l'île. Ainsi donc, quand même il ne serait pas une fondation religieuse, ce pélerinage resterait toujours une excellente spéculation administrative. La chose a été parfaitement comprise par tous les insulaires de l'Archipel; ils sont fort jaloux de ce privilége de Tine. Il y a peu d'années, les habitans d'une île voisine, ceux de Naxie, je crois, prétendirent qu'ils avaient, eux aussi, trouvé une statue de la madone. C'était une Minerve peut-être, mais ils assurèrent que c'était une madone, et qu'elle était capable de faire des miracles tout aussi bien que celle de Tine. En conséquence, ils demandaient à ce qu'on les aidât à construire un couvent; il leur fut répondu que c'était assez de madones comme cela, et qu'on n'en voulait plus.

Quoique le temps du pélerinage fût passé à l'époque où nous visi-

(1) La drachme vaut environ 18 sous.

tâmes le couvent de l'Annonciation, quantité de cellules étaient encore habitées, et comme ces pélerins étaient des hommes du peuple qui n'avaient pas, ainsi que notre guide, de prétentions à l'élégance, nous pûmes observer une variété de costumes fort curieuse. C'étaient des Albanais avec leurs guêtres brodées, leurs vestes pailletées, leurs blanches fustanelles, leurs tailles de guêpes et leurs ceintures garnies de pistolets à crosses d'argent; des femmes hydriotes avec leurs beaux yeux et leurs coiffures en forme de ruches; d'élégantes Smyrniotes portant coquettement sur l'oreille le tactykos brodé d'or; des Grecs de toutes les îles, avec leurs larges pantalons verts et leurs fez rouges à houppes bleues. Notre cicérone semblait fort mécontent de nous voir visiter ce couvent avec intérêt. C'est à peine s'il nous permit de regarder la pierre où fut découverte la prétendue madone. Il avait des sourires voltairiens. Forcé d'entrer avec nous dans l'église, il ne le fit qu'avec une extrême répugnance, comme s'il eût craint de voir s'écrouler sur lui ces murs profanes. Dans sa jalousie de catholique, il jetait à la dérobée des regards moqueurs sur le bonnet rond du prêtre grec qui nous conduisait, il accueillait toutes ses paroles avec des haussemens d'épaule accablans d'ironie et d'incrédulité, et je pus remarquer, en cette occasion comme dans beaucoup d'autres, l'extrême froideur, on pourrait dire l'aversion, qui existe à Tine et dans les autres îles entre les catholiques romains et les schismatiques grecs. Dans la vie habituelle, ils n'ont entre eux presque pas de relations, et j'ai toujours cru voir, je dois le dire, que l'intolérance existait surtout du côté du catholicisme. A Tine, cette intolérance est telle que je ne la puis mieux qualifier qu'en la comparant à notre manière d'être, en France, vis-à-vis des juifs.

A deux heures, nous étions de retour chez M. Spadaro. Le couvert était mis dans la grande salle, et je vis qu'en notre honneur il allait y avoir grand gala. Les conviés étaient rassemblés; notre hôte vint au-devant de nous avec une joyeuse bonhomie. Il nous présenta au curé du village, puis à ses frères, anciens marins qui avaient passé leur vie à faire un petit commerce entre Smyrne et Alexandrie. Ensuite arrivèrent avec leurs maris ses deux filles aînées, demi-sœurs de Maria. Le petit vieillard a eu deux femmes et dix-sept enfans.

M. Spadaro avait envoyé, dès le matin, prévenir de notre arrivée tous les membres de sa famille, et tous arrivaient de leurs différens hameaux pour l'aider à nous faire les honneurs de sa maison. Maria vint nous demander si nous ne trouvions pas bien laide sa pauvre île, nous qui avions vu tant et de si beaux pays? Je ne sais ce que je

lui répondis. Chaque fois que cette jeune fille me parlait, j'écoutais le son de sa voix sans me rendre compte du sens de ses paroles, tout en contemplant ses grands cils noirs, ses sourcils droits et ses longues tresses brunes. On servit le dîner. Mon compagnon et moi fûmes placés au haut bout de la table. Au temps d'Homère, c'était la place d'honneur. Auprès de nous étaient d'un côté la maîtresse de la maison, et de l'autre sa fille. Elles semblaient nous dire, en se plaçant ainsi, qu'elles ne voulaient confier à personne le soin de nous servir. Je ne sais ce que notre code de civilité peut opposer à cet usage, mais il me semble à moi bien autrement hospitalier que le nôtre. Avant le repas, le prêtre prononça à haute voix une courte prière, à laquelle tous les assistans répondirent, et que nous écoutâmes inclinés.

Le dîner était, dans sa profusion, d'une simplicité primitive; on en avait banni toutes les futilités dont nous embarrassons nos tables. En guise de fleurs et de surtout, un mouton à la palikare, c'est-à-dire un mouton bourré d'herbes aromatiques, rôti tout entier, et servi avec sa tête, sa queue et ses quatre jambes, gisait au milieu de la table, flanqué de pyramides de volailles. Deux montagnes de riz complétaient ce menu digne d'Ajax, fils de Télamon. La conversation fut naturellement animée et toujours intéressante. Nous avions à faire mille questions, et obligés les uns et les autres de traduire nos pensées dans une langue qui n'était pas la nôtre, nous surveillions chacune de nos paroles. Avant d'être exprimées, nos idées avaient subi, dans le travail même de la traduction, une sorte de triage, et nous n'avions garde d'énoncer tous ces riens qui viennent à l'esprit et qu'engendre, dans les conversations ordinaires, une trop grande facilité de langage. Le malvoisie de M. Spadaro était excellent. Des toasts furent portés et rendus; nous trinquâmes comme au bon vieux temps, et bientôt régna dans la salle une de ces naïves gaietés comme les aimaient nos pères. Il y avait dans cet intérieur quelque chose de patriarcal, et à la simplicité antique de ces bonnes gens s'alliait je ne sais quelle douceur chrétienne.

Après le repas, Maria nous conduisit à une vieille aiguière de bronze, et nous présenta pour essuyer nos mains une serviette du lin le plus blanc. Nous étions en pleine Odyssée; puis, comme la veille, les deux sœurs allèrent cueillir deux gros bouquets de roses et d'œillets rouges, qu'elles nous offrirent. Ce n'était pas leur beauté, quelque parfaite qu'elle fût, qui rendait si charmantes ces jeunes filles; c'était l'absence de toute coquetterie : elles semblaient ignorer

qu'elles fussent belles, et conservaient toute la naïveté de l'enfant après avoir acquis toute la grace de la jeune fille; en un mot, elles étaient arrivées à cet âge, si vite écoulé, où l'on ignore tout encore, mais où l'on pressent déjà quelque chose. A voir leurs yeux pleins de soleil, on devinait quels éclairs devaient en jaillir au premier choc de la passion, et de quelle molle langueur ils pourraient se voiler aux premières heures de tristesse; mais leurs sens dormaient encore, et, semblables à ces fleurs qui ne doivent s'épanouir qu'aux rayons du jour, leurs cœurs attendaient pour s'ouvrir à la vie un rayon de cet amour qui est le soleil de l'ame.

La journée se passa doucement. La maison avait repris son train accoutumé : les enfans jouaient sur le plancher, les femmes tricotaient de ces gants de soie indigène dont on fait un grand commerce en Grèce. Nous recevions des visites; les Tiniotes voulaient tous nous voir et causer avec nous. Aux arrivans, M. Spadaro faisait les honneurs de nos personnes avec une importance qui nous amusait beaucoup. Il nous considérait comme sa propriété, et, quoique nous ne lui fussions pas d'un grand rapport, il croyait, en nous bien exploitant, tirer de nous un certain parti.

Notre séjour dans cette île, ces mœurs si simples, cette hospitalité si cordiale, m'avaient déjà vivement intéressé; mais je devais faire encore une nouvelle rencontre. Le soir de ce jour, je sortis de la maison pour me retrouver un instant seul avec moi-même, et aussi pour regarder ce beau ciel d'Orient que je ne pouvais me lasser d'admirer. Je marchai quelque temps au bord de la mer, et bientôt j'arrivai à cette petite jetée où nos matelots nous avaient débarqués. Là, je m'assis sur le plat-bord d'une embarcation échouée. Quand je vins à songer à l'embarras où nous nous étions trouvés la veille à cette même place, je ne pus croire que vingt-quatre heures seulement se fussent écoulées depuis cet instant. Je m'étais si bien impatronisé dans la maison de notre hôte, tant d'incidens étaient survenus, un si grand nombre d'idées nouvelles étaient nées dans mon cœur, qu'il ne me semblait pas possible d'avoir tant vécu en si peu de temps.

C'était une de ces soirées merveilleuses qui font croire à toutes les féeries des *Mille et une Nuits*. Le vent était tombé avec le jour, et l'air était d'une douceur infinie. Un grand ciel étincelant couvrait le monde de sa voûte de saphirs et de diamans, et la mer, comme un autre ciel mouvant, roulait dans ses petites vagues les étoiles qui se reflétaient dans son miroir. La couleur du ciel, de l'indigo le

plus foncé au zénith, allait pâlissant par degrés, et, dans le lointain, sa nuance affaiblie se fondait si doucement avec la nuance de la mer, que l'on n'apercevait plus la ligne de l'horizon. Le regard, que rien n'arrêtait plus, errait au hasard dans l'espace, se perdait dans l'immensité, et le cœur s'épouvantait devant cette image de l'infini. Autour de moi, je n'entendais aucun bruit; les maisons du village, avec leurs toits plats et leurs murs sans fenêtres, éclairées par une pâle lueur, étaient blanches et muettes comme des tombeaux. Tout semblait endormi; la mer seule, qui ne dort jamais, murmurait dans le lointain ses éternelles tristesses, et une molle brise passait en pleurant. Qui de nous pendant ces belles soirées d'été n'a pas écouté avec ravissement ces longs soupirs du souffle de la nuit? qui de nous n'a pas cru reconnaître le son d'une voix aimée dans ces notes plaintives? J'ai quelquefois pensé que ce vent du soir, en passant sur la terre, recueillait les plaintes et les prières de ceux qui aiment ou qui prient, et confondait les murmures de toutes les ames dans un même murmure, comme les parfums de toutes les fleurs dans un même parfum, pour les porter à Dieu. Bientôt, au milieu de cette harmonie mélançolique et de son magnifique cortége d'étoiles, la lune, reine de la nuit, s'éleva lentement dans toute sa splendeur méridionale. Je vis se projeter sur la mer une traînée lumineuse, scintillante, répercutant au centuple tous les rayons du ciel.

Tout ce qui m'entourait, c'était donc la Grèce; c'était sous ce ciel qu'avaient vécu les hommes immortels dont les noms résonnaient dans ma mémoire; c'était le ciel d'Homère. Je voyais une de ces nuits chantées par l'auteur des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*. Je me souvins que M. de Châteaubriand, allant d'Athènes à Smyrme, était, un soir, venu dans le port de Tine. Ainsi, il y a trente-cinq ans, par une nuit semblable, le caïque de l'auteur de *René* était amarré à ce même rivage, et nul dans l'île ne connaissait son nom, nul ne se souvenait de lui.

Long-temps je restai assis à cette même place, regardant le ciel, écoutant la mer, respirant avec bonheur l'air parfumé de la nuit, et prenant en grande commisération mes amis de Paris, qui, au même moment, promenaient leur ennui sur les boulevards éclairés au gaz de notre excellente capitale. Puis mes yeux, errant au hasard comme mes pensées, s'arrêtèrent machinalement sur cette constellation qu'on nomme la *grande-ourse;* elle était presque au-dessus de ma tête, et cette vue réveilla en moi un ancien souvenir: je me rappelai un temps, bien éloigné déjà, où je regardais, du perron d'un vieux

château, la *grande-ourse*, qui se trouvait chaque soir, à cette heure, au-dessus d'un grand frêne voisin du castel. Je saluai du regard ces étoiles amies qui venaient me parler des jours d'enfance déjà si loin derrière moi, et de mon pays, dont j'étais séparé par une distance si grande : il me semblait que ces petits astres me protégeaient; n'éclairaient-ils pas au même moment le grand frêne et le toit paternel?

J'en étais là de mes réflexions, lorsqu'un homme passa devant moi. Dans le premier moment, je l'aperçus à peine, mais le promeneur nocturne étant, à diverses reprises, venu me regarder, comme s'il voulait m'interroger, je l'examinai plus attentivement; c'était un homme d'une soixantaine d'années, il était habillé à l'européenne, portait de longues moustaches grises, et tenait entre ses dents une de ces pipes de terre baptisées par nos soldats du nom de *brûle-gueule*. Cette particularité me frappa. Comment un habitant de Tine était-il en possession d'une pipe qui n'avait sans doute pas sa pareille à quatre cents lieues à la ronde? Comme je m'adressais cette question, il me vint au visage une bouffée de ce tabac national âcre et odieux si judicieusement nommé *caporal*. La curiosité me prit, je me levai et marchai droit vers l'inconnu, qui s'était arrêté à quelques pas de moi.

— Pourrais-je sans indiscrétion, monsieur, lui dis-je en italien, vous demander d'où vous vient cette pipe?

— De France, monsieur, me répondit-il en bon français; j'y suis resté dix ans. Mais vous, monsieur, n'êtes-vous pas un des voyageurs français arrivés hier au soir?

Je répondis affirmativement.

— Quel bonheur! s'écria mon interlocuteur; je craignais que vous ne fussiez reparti. Je savais que vous étiez descendu chez M. Spadaro; mais comme il est catholique, et que je suis grec, il ne me voit pas d'un très bon œil, et je n'osais vous aller chercher chez lui. Cependant je voulais absolument vous rencontrer. Faites-moi l'honneur de venir chez moi, monsieur; comme ma femme va être heureuse de vous voir!

— .... Va être heureuse de me voir? répétai-je me mettant en marche et songeant aux sultanes des *Mille et une Nuits*.

— Ma femme est votre compatriote, monsieur; j'ai servi en France du temps de Napoléon, et je m'y suis marié.

— Du temps de Napoléon, calculai-je rapidement; alors la sultane date au moins d'un demi-siècle. Mon pas se ralentit. — Je serai fort

heureux, ajoutai-je, de voir une compatriote. — Nous arrivâmes bientôt à la maison de M. Lambre. Il m'avait appris son nom chemin faisant. Cette maison touchait à celle dans laquelle nous étions, la veille, entrés si brusquement. Quelle eût été notre surprise si, poussant au hasard cette porte, nous étions tombés dans un ménage français!

Le calcul approximatif que je m'étais permis de faire à propos de l'âge de Mme Lambre était encore galant. Le XIXe siècle est né quelques années plus tard qu'elle. Mme Lambre est de Melun. Elle habitait paisiblement sa ville natale, sans se douter de la nouvelle patrie que le sort lui destinait, lorsque M. Lambre, alors brillant sous-officier aux mameluks de la garde, lui plut et l'épousa. Après les cent jours, il emmena sa jeune femme dans son pays, c'est-à-dire à Tine. Mme Lambre, qui a conservé en Grèce le bonnet rond que les femmes portaient en France il y a trente ans, me parut être une excellente personne, fille sans doute d'un bon bourgeois de Melun, et ayant reçu une éducation analogue à son origine. Elle habite une jolie petite maison, grecque quant aux murailles, mais toute française à l'intérieur. J'envoyai chercher mon compagnon de voyage, et je laisse à penser quelle fête ce fut pour elle de causer avec nous dans sa langue naturelle et de nous entendre parler de sa ville, que nous connaissions. Seulement elle avait peine à comprendre ce que nous lui disions de la France. Elle s'obstinait à voir notre pays à travers ses souvenirs, vieux de trente ans. « En vérité, nous disait-elle, on peut aller de Melun à Paris et revenir en un jour? Comment donc sont faits ces chemins de fer? Et vous dites que l'on va de Paris à Marseille en quatre jours par les diligences? Quand nous avons fait cette route, M. Lambre et moi, nous avions loué une vieille calèche jaune et deux chevaux efflanqués; il nous a fallu tout un mois. Et vos barbes, pardon si je suis indiscrète, mais vos barbes..., est-ce donc la mode en France de porter des barbes si longues? » La bonne femme ne trouvait rien de séduisant dans cette parure des jeunes gens de notre époque (et toutes les bonnes femmes de cet avis ne sont pas en Grèce). « Que des Turcs, disait-elle, soient ainsi barbus, personne n'y trouve à redire, mais des Français... cela a l'air si sale, si négligé! Autrefois personne ne s'avisait d'avoir le menton ainsi hérissé. Tout est bien changé en France depuis 1815, n'est-il pas vrai? mais vous êtes trop jeunes pour vous souvenir de ce temps-là. » A propos de toilette, Mme Lambre nous parla des femmes grecques

et nous les dénonça comme étant d'une insigne coquetterie. Elle nous apprit qu'elles poussaient jusqu'au merveilleux l'art de s'ajuster, qu'elles n'avaient pas d'autre pensée, pas d'autre occupation; qu'elles savaient se *préparer*, c'était son expression, d'une manière tout-à-fait inconnue en France; que la plus pauvre, avant de songer à avoir du pain, achetait du rouge pour ses joues, du bleu pour le tour des yeux, du noir pour les sourcils, et des pommades de toute espèce; que toutes portaient de faux cheveux, et que ces belles nattes qui faisaient notre admiration étaient le plus souvent des nattes de *pendu*. Aussi avait-elle ces dames en grande aversion. De son antipathie et de ses critiques, elle exceptait cependant les filles de M. Spadaro, qu'elle trouvait, ainsi que nous, charmantes. C'était d'elle que Maria avait appris un peu de français, mais elle ne la voyait plus que rarement. Je compris que quelque différend s'était élevé entre les deux maisons, et je m'expliquai le silence qu'avait gardé le petit consul à l'égard de notre compatriote. M. Lambre est un de ces vieux soldats bronzés en Égypte, gelés en Russie, martyrs des pontons d'Angleterre, blessés en Espagne, écharpés en Italie, laissés pour morts en Prusse, dont l'ardeur s'est éteinte et dont le caractère guerrier s'est complètement effacé. A part ses longues moustaches, il n'a dans la physionomie rien de militaire; son allure est des plus pacifiques, et rien en lui ne rappelle le hardi mameluk qui séduisit la jeune fille de Melun. Autrefois amant de la gloire, il n'aime plus maintenant que sa tabatière, ses pantoufles, sa femme et le tabac français, qu'il trouve incomparable, et que lui vendent à Syra les matelots des bateaux à vapeur. Intrépide dans sa jeunesse, il est devenu douillet dans ses vieux jours, et il se préoccupe d'une infinité de petits détails domestiques qui paraîtraient puérils à beaucoup, mais qui, pour lui, composent un bien-être que lui fait apprécier le souvenir des privations autrefois souffertes. Enfin, revenu dans son île après de rudes campagnes, il y passe sa vie comme le font beaucoup de ses anciens compagnons retirés maintenant dans leurs provinces, se promenant à petits pas, ramassant les nouvelles, devisant avec quelque vieux compère et guettant l'arrivée des caïques au moment où les autres vont voir passer la diligence. O vieillesse! notre arrivée à Tine est un évènement dans la vie de cet homme qui a vu les Pyramides et le soleil d'Austerlitz! Je demandai à M[me] Lambre si elle voudrait revoir la France? Ses yeux se remplirent de larmes; elle me confia que c'était son plus grand désir, son

seul rêve; ses parens sont morts, ses amis l'ont oubliée, toutes ses affections sont en Grèce, et pourtant elle pleure rien qu'en songeant à la patrie absente.

Souvent l'on s'est étonné de la rapidité avec laquelle arrivent les mauvaises nouvelles et de la façon presque miraculeuse dont elles se propagent: nous en eûmes à Tine un singulier exemple. M. Lambre, qui était sans contredit l'homme le mieux informé de l'île, nous apprit que dans la journée le bruit s'était répandu d'un grand malheur arrivé en Allemagne; une ville dont on ignorait le nom avait été, disait-on, brûlée presque entièrement. D'où venait cette nouvelle? A notre départ de Syra, il n'en était pas question; depuis notre arrivée, la violence du vent n'avait laissé aucun caïque aborder l'île, et cependant rien n'était plus vrai; à notre retour à Syra, nous apprîmes dans tous ses détails l'incendie de Hambourg.

Ne nous attendant pas à un si gracieux accueil, nous étions arrivés à Tine avec l'intention de n'y rester qu'un seul jour. La journée s'était passée sans que nous eussions même songé au départ; mais le lendemain, craignant de gêner notre hôte en prolongeant notre séjour et de manquer le paquebot si le vent nous contrariait encore, nous annonçâmes qu'il nous fallait partir. Ce fut dans toute la maison un hurra général. Les jeunes filles nous regardèrent avec une surprise mêlée de tristesse, leur mère nous fit demander si nous nous trouvions mal chez elle; quant à M. Spadaro, il entra dans sa plus grande colère, et, reprenant toute la vivacité de sa jeunesse, il nous déclara que l'on ne traitait pas les gens de la sorte, que l'on ne venait pas se faire aimer pendant un jour seulement pour partir le lendemain; que d'ailleurs le vent rendait le voyage de Syra fort dangereux, sinon impossible. — Mais, lui disais-je, si nous ne partons pas, le bateau autrichien partira sans nous, et nous n'arriverons pas ce mois-ci à Athènes.— Et si vous vous noyez d'ici à Syra, en arriverez-vous plus vite à Athènes? N'avez-vous jamais entendu parler, en France, du vaisseau *le Superbe?* Il était cent mille fois plus fort qu'aucun caïque, et pourtant il a péri, il n'y a pas déjà si long-temps, entre Andros et Parros! Si vous êtes jeunes et fous, moi, je suis un vieillard; vous me devez obéissance. Vous êtes mes hôtes, je vous considère comme étant sous ma responsabilité, et je crois, en l'absence de vos familles, devoir veiller sur vous. Vous ne partirez pas, puisqu'il y a danger à partir, et comme j'ai quelque autorité dans l'île, je défendrai, s'il le faut, à tout caïque de vous prendre.

Nous nous laissâmes facilement persuader et nous restâmes, à la grande satisfaction de tout le monde, et, je dois le dire, des jolies Grecques plus particulièrement. Deux jours se passèrent ainsi à faire ce que bon nous semblait, à aller, à venir, à recevoir et à rendre des visites. Au retour de nos promenades, nous trouvions des visages sourians, une cordiale poignée de main, et les longs yeux, surtout les longs yeux de Maria; que fallait-il de plus? Je me serais volontiers arrangé de cette douce existence. Plus d'une fois l'idée me vint de laisser là le Parthénon, les platanes de Smyrne, les minarets de Constantinople, et tous les itinéraires tracés d'avance, afin de me fixer, pendant quelques mois du moins, au milieu de cette bonne famille. Pour me détourner de ce projet, mon compagnon, plus grave, fut forcé de recourir à ses meilleurs raisonnemens. Il n'était pas possible de transiger; il fallait ou rester tout l'été ou partir sans attendre la saison des chaleurs et de la fièvre. Je me laissai convaincre; il fut convenu que, si le temps le permettait, notre départ aurait lieu le troisième jour; c'était le 25 mai 1842.

La veille seulement, M. Spadaro me parla de ses affaires particulières. — Voici ce qu'il me conta. — Je demande la permission d'entrer ici dans quelques détails. M. Spadaro a depuis fort long-temps le titre d'agent consulaire de France. Ce titre, on le sait, ne rapporte jamais rien, mais il peut coûter fort cher dans certaines circonstances. Lors de la révolution grecque, M. Spadaro, tout dévoué à la France et docile aux ordres qu'il en recevait, se conduisit si noblement, qu'il reçut à diverses reprises du ministère des lettres de félicitation fort gracieuses; mais il n'en reçut que des lettres, et il avait dépensé de l'argent (1). Plus tard il a réclamé; malheureusement, peu au fait de la comptabilité gouvernementale, il ne sut pas fournir de comptes réguliers. Le gouvernement ne peut pas se payer de bonnes raisons, ni même de la parole d'honneur d'un honnête homme. Le baron Rouen, alors ministre à Athènes, oublia ou négligea, au milieu d'intérêts plus grands, les demandes du consul de Tine. Depuis cette

(1) M. Spadaro me prouva, pièces en main, que sur l'ordre de plusieurs commandans de navire, de M. de Rigny en particulier, il avait avancé, pour habiller des matelots, pour des fournitures de navire, pour des secours donnés, par ordre du gouvernement, à des réfugiés grecs, une somme énorme pour lui, 12,500 francs. C'étaient toutes les économies qu'il avait péniblement amassées pendant sa jeunesse. M. Spadaro a encore douze enfans, et ce prêt a détruit complètement son aisance. On me pardonnera si je cite les noms propres. La position de notre pauvre consul m'a vi-

époque, M. Spadaro a adressé au ministère plusieurs autres réclamations : il n'a jamais reçu de réponse. Un seul espoir lui restait. M. de Rigny, lorsqu'il était simple capitaine de vaisseau, avait passé plusieurs mois à Tine; il avait été témoin de la noble conduite de notre agent; il avait vécu intimement chez lui comme nous-mêmes. Plus tard il devint ministre de la marine. Le second fils de M. Spadaro, voulant embrasser la seule profession qui soit lucrative dans le Levant, était à Paris, où il étudiait la médecine. Il se présenta au ministère en toute confiance, croyant presque retrouver dans le ministre un ancien ami; mais son excellence reçut avec tant de hauteur le jeune étudiant, que celui-ci n'osa plus jamais lui demander une audience, et le ministre ne promit rien ou fit peu de chose pour son père. Cependant sa mémoire seule pouvait suppléer aux papiers qui manquaient.

Le lendemain, jour fixé pour notre départ, le vent, terrible dans la matinée, se calma vers le milieu du jour. On nous annonça qu'un caïque partirait, et avec lui M. Theoteky, gouverneur de Tine. Nous allâmes faire une visite à ce haut fonctionnaire, qui ne touche pas moins de 200 drachmes d'appointemens par mois, ce qui, honneur à part et pécuniairement parlant, assimile sa position de gouverneur en Grèce à celle d'expéditionnaire, en France, dans une administration quelconque, ou de sous-lieutenant dans l'armée. Le comte Theoteky est un homme plein de distinction; il nous reçut fort gracieusement, et il fut convenu que nous partirions ensemble. Cette importante affaire décidée, nous revînmes chez nos amis, voulant passer avec eux tout le temps qui nous restait. La famille entière nous attendait; il y avait de la tristesse sur tous les visages. Mme Spadaro nous fit dire par sa fille que nous avions tort de les quitter, que nous pourrions être heureux chez elle, et que bien volontiers elle nous garderait pendant des années. Je remerciai, dans toute la sincérité de mon cœur, la charmante interprète.

A midi le gouverneur vint. L'embarcation était prête; toute la fa-

vement touché. Je m'étais promis de n'épargner aucun effort pour lui être utile; malheureusement je me suis aperçu que je ne pouvais rien, sinon répéter ici ce qu'il m'a dit. A l'appui de ces explications, les seules preuves qu'il me soit possible d'invoquer sont les noms propres; je les donne, espérant que ces lignes auront l'honneur de passer sous les yeux de plus puissans que moi, et qu'en rappelant à l'intérêt du gouvernement le nom de Michel Spadaro, elles pourront servir à lui faire rendre justice.

mille nous accompagna jusqu'à l'embarcadère; j'étais tout attristé. —Je suis fâché de vous avoir connu, dis-je à M. Spadaro, et si j'avais pu prévoir la peine que j'éprouve en vous quittant, jamais je ne serais venu à Tine. Le bonhomme me sauta au cou et m'embrassa les larmes aux yeux. — Vrai cœur de Français! s'écria-t-il; un Anglais ne dirait jamais une chose comme celle-là.

Les jeunes filles avaient préparé de petits gâteaux et fait une provision d'oranges dont elles remplirent nos poches. — C'était, nous dirent-elles, pour le voyage. J'aurais de grand cœur embrassé ces jolies pourvoyeuses; en France, je l'eusse fait sans doute, mais en Orient les usages sont plus sévères; j'allai même peut-être plus loin que ne le permettaient les convenances en prenant la main de Maria et en la serrant dans les miennes. En cet instant, je songeai que, selon toute probabilité, je ne reverrais jamais cette charmante personne, et mon cœur se gonfla malgré moi. « Là peut-être serait le bonheur, » pensai-je, et mon cœur, qui voulait rester, cherchait à persuader ma raison, qui commandait de partir. Mon compagnon m'entraîna. Déjà le gouverneur était embarqué. Dès que nous fûmes auprès de lui, on largua la grande voile. Le caïque se coucha sous le vent, bondit sur les vagues, et partit comme une flèche. Une minute plus tard, nous n'apercevions plus que des mouchoirs qui s'agitaient sur le rivage. Nous saluâmes d'un dernier regard ce rocher où le hasard nous avait poussés, et nous jetâmes, du fond du cœur, un dernier adieu à ces amis d'un jour que nous ne devions plus revoir.

ALEXIS DE VALON.

POÈMES PHILOSOPHIQUES.

Nº IV.

LE MONT DES OLIVIERS.

I.

Alors il était nuit et Jésus marchait seul,
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort de son linceul;
Les disciples dormaient au pied de la colline.
Parmi les oliviers, qu'un vent sinistre incline,
Jésus marche à grands pas en frissonnant comme eux;
Triste jusqu'à la mort, l'œil sombre et ténébreux,
Le front baissé, croisant les deux bras sur sa robe
Comme un voleur de nuit cachant ce qu'il dérobe;

Connaissant les rochers mieux qu'un sentier uni,
Il s'arrête en un lieu nommé Gethsémani.
Il se courbe, à genoux, le front contre la terre;
Puis regarde le ciel en appelant : Mon Père!
— Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente
Découle de sa tête une sueur sanglante.
Il recule, il descend, il crie avec effroi :
Ne pouviez-vous prier et veiller avec moi?
Mais un sommeil de mort accable les apôtres,
Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.
Le fils de l'homme alors remonte lentement.
Comme un pasteur d'Égypte il cherche au firmament
Si l'ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
D'une veuve, et ses plis entourent le désert.
Jésus, se rappelant ce qu'il avait souffert
Depuis trente-trois ans, devint homme, et la crainte
Serra son cœur mortel d'une invincible étreinte.
Il eut froid. Vainement il appela trois fois :
Mon Père! — Le vent seul répondit à sa voix.
Il tomba sur le sable assis, et, dans sa peine,
Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.
— Et la terre trembla, sentant la pesanteur
Du Sauveur qui tombait aux pieds du Créateur.

II.

Jésus disait : O Père, encor laisse-moi vivre!
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre!
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain

Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve
Quand meurt celui qui dit une parole neuve;
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle,
Qu'il a comme enivré la famille mortelle
D'une goutte de vie et de divinité,
Lorsqu'en ouvrant les bras, j'ai dit : FRATERNITÉ.

— Père, oh! si j'ai rempli mon douloureux message,
Si j'ai caché le Dieu sous la face du sage,
Du sacrifice humain si j'ai changé le prix,
Pour l'offrande des corps recevant les esprits,
Substituant partout aux choses le symbole,
La parole au combat, comme aux trésors l'obole,
Aux flots rouges du sang les flots vermeils du vin,
Aux membres de la chair le pain blanc sans levain;
Si j'ai coupé les temps en deux parts, l'une esclave
Et l'autre libre; — au nom du passé que je lave
Par le sang de mon corps qui souffre et va finir,
Versons-en la moitié pour laver l'avenir!
Père libérateur! jette aujourd'hui, d'avance,
La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
Sur la tête de ceux qui viendront en disant :
« — Il est permis pour tous de tuer l'innocent. »
Nous savons qu'il naîtra, dans le lointain des âges,
Des dominateurs durs escortés de faux sages,
Qui troubleront l'esprit de chaque nation
En donnant un faux sens à ma Rédemption.
— Hélas! je parle encor que déjà ma parole
Est tournée en poison dans chaque parabole;
Éloigne ce calice impur et plus amer
Que le fiel, ou l'absinthe, ou les eaux de la mer.

Les verges qui viendront, la couronne d'épine,
Les clous des mains, la lance au fond de ma poitrine,
Enfin toute la croix qui se dresse et m'attend,
N'ont rien, mon Père, oh! rien qui m'épouvante autant!

Quand les Dieux veulent bien s'abattre sur les mondes,
Ils n'y doivent laisser que des traces profondes,
Et si j'ai mis le pied sur ce globe incomplet,
Dont le gémissement sans repos m'appelait,
C'était pour y laisser deux Anges à ma place
De qui la race humaine aurait baisé la trace,
La Certitude heureuse et l'Espoir confiant
Qui, dans le paradis, marchent en souriant.
Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

Mal et Doute! En un mot je puis les mettre en poudre.
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
De les avoir permis. — C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la création! —
Sur son tombeau désert faisons monter Lazare.
Du grand secret des morts qu'il ne soit plus avare,
Et de ce qu'il a vu donnons-lui souvenir;
Qu'il parle. — Ce qui dure et ce qui doit finir,
Ce qu'a mis le Seigneur au cœur de la Nature,
Ce qu'elle prend et donne à toute créature,
Quels sont avec le ciel ses muets entretiens,
Son amour ineffable et ses chastes liens,
Comment tout s'y détruit et tout s'y renouvelle,
Pourquoi ce qui s'y cache et ce qui s'y révèle;
Si les astres des cieux tour à tour éprouvés
Sont comme celui-ci coupables et sauvés;

Si la terre est pour eux ou s'ils sont pour la terre;
Ce qu'a de vrai la fable et de clair le mystère,
D'ignorant le savoir et de faux la raison;
Pourquoi l'ame est liée en sa faible prison;
Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies
Et la rage sans fin des vagues passions,
Entre la léthargie et les convulsions;
Et pourquoi pend la Mort comme une sombre épée
Attristant la Nature à tout moment frappée;
Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal
Sont de vils accidens en un cercle fatal,
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,
Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules;
Et pourquoi les Esprits du mal sont triomphans
Des maux immérités de la mort des enfans;
Et si les Nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées,
Ou de folles enfans sans lampes dans la nuit,
Se heurtant et pleurant et que rien ne conduit;
Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable,
Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,
Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines éternelles,
Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes;
Tout sera révélé dès que l'homme saura
De quels lieux il arrive et dans quels il ira.

III.

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
Il se prosterne encore, il attend, il espère,

Mais il renonce et dit : « Que votre volonté
« Soit faite et non la mienne et pour l'éternité. »
Une terreur profonde, une angoisse infinie
Redoublent sa torture et sa lente agonie.
Il regarde long-temps, long-temps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir.
La Terre sans clartés, sans astre et sans aurore,
Et sans clartés de l'ame ainsi qu'elle est encore,
Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

Cte Alfred de Vigny.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1843.

C'est l'état de l'Espagne qui est l'affaire du moment. Chaque jour, on attend des nouvelles, non plus de Madrid, mais de la Catalogne, car c'est là probablement que se décidera l'issue de la crise actuelle; c'est Barcelone que le régent a choisie pour théâtre de la lutte. Bien que sa conduite semble très déterminée, Espartero n'a peut-être pas encore des desseins bien fixes; une insurrection armée peut le conduire à l'établissement d'une dictature militaire, mais il n'est pas certain qu'il en cherche l'occasion. Ce qui fait le plus grand danger de la situation, c'est qu'il est absolument au bout de la voie constitutionnelle; il ne peut plus faire un pas sans en sortir, et quand les ressorts sont tellement tendus, il est presque inévitable qu'ils se brisent. Le régent est donc placé sur la dernière limite qui le sépare des coups d'état. La dépassera-t-il? Nous avouons que nous en doutons encore. Le vent n'est pas aux grandes choses, ni en bien ni en mal. Pour qu'il se fasse dictateur, il manque à Espartero deux choses : la santé et la volonté. Les décrets du 26, qui ont accompagné l'ordonnance de dissolution, sont assez caractéristiques de la situation. On voit que le régent ruse avec l'esprit de la constitution, sans oser en attaquer la lettre. En même temps qu'il dissout les cortès, il donne une sorte de satisfaction à l'opinion par l'amnistie; en acceptant la démission de M. Lopez, il lui prend la moitié de son programme, et le premier acte du nouveau cabinet est la restitution de la contribution arbitraire imposée à Barcelone. Ces décrets sont une suite d'agressions et de concessions, de pas en avant et de pas en arrière. Par la dissolution, le régent provoque la révolte, et il en écarte les occasions les plus immédiates en rendant l'impôt facultatif. Pour dernier trait, Linage, dont M. Lopez demandait la destitution, est révoqué de *la moitié* de ses fonctions.

Il n'y a là, jusqu'à présent, rien qui sente le Bonaparte; mais s'il est vrai qu'Espartero n'ait pas des intentions bien arrêtées de 18 brumaire, comment se fait-il qu'il ait poussé les choses à une telle extrémité? Évidemment, il

compte sur la désunion de la majorité, et sur l'antagonisme des provinces. Dans la lutte électorale qui va s'engager, le régent aura pour lui l'avantage qu'a toujours le pouvoir exécutif, celui de l'initiative et de l'unité d'action. Pendant trois mois, il va agir seul, sans le concours des chambres. L'opposition pourra-t-elle agir avec le même ensemble? Les élémens de la majorité, une fois dispersés, se réuniront-ils dans les mêmes conditions? En France, cela ne ferait pas question; mais en Espagne, l'unité, la centralisation de l'esprit public, n'existent pas encore. L'Espagne est toujours un royaume de provinces; Cadix, ni même Sarragosse ne veulent pas tout ce que veut Barcelone. Ainsi, cette fameuse loi sur les cotons, qui livre à l'Angleterre l'industrie de la Catalogne, ne soulèvera dans tous les cas que la Catalogne. Aussi tout l'effort de la répression a-t-il été dirigé vers les provinces du nord. Espartero, qu'on nous passe le mot, en a fait son deuil; il ne s'est occupé que de les contenir et de les dompter, et il était si sûr de leur hostilité, qu'il ne s'est pas inquiété d'y donner une cause de plus. A ce projet de loi sur les tarifs, il est aisé de reconnaître la main du nouveau ministre des finances, M. Mendizabal. La réapparition de cet homme dévoué à l'Angleterre ne peut qu'augmenter la défiance de la France à l'égard du gouvernement actuel de l'Espagne, et le souvenir de ses antécédens ne peut inspirer non plus une parfaite confiance dans l'honnêteté de ses opérations financières. On se rappelle encore comment, en 1836, un emprunt de 100 millions, créé et autorisé pour opérer la conversion de 1834, fut employé, sous le ministère de M. Mendizabal, à d'autres usages non autorisés. M. Mendizabal ne paraît pas avoir renoncé à ses anciennes habitudes, car on annonce qu'il va employer le produit de la ferme des mines d'Almaden à subvenir aux nécessités pressantes du moment. Or, M. Calatrava, l'avant-dernier ministre des finances, avait pris l'engagement de consacrer cette portion du revenu à servir les intérêts du 3 pour 100, et M. Ayllon, son successeur pendant vingt-quatre heures dans le ministère de M. Lopez, avait ratifié cet engagement. Nous verrons comment l'Angleterre, si bien disposée pour M. Mendizabal, prendra cette nouvelle.

M. Mendizabal a encore pris une autre mesure plus singulière; il a supprimé l'impôt sur les octrois. C'est se priver bien volontairement d'un revenu de 60 millions de réaux que cet impôt rapportait au trésor, mais c'est se populariser aux dépens des municipalités ou *ayuntamientos*, qui constituent le parti bourgeois opposé au parti militaire, et leur ôter en même temps une source considérable de revenu, et par conséquent d'influence. Maintenant, où M. Mendizabal trouvera-t-il de l'argent? C'est ce que personne ne sait, c'est peut-être ce qu'il ne sait pas lui-même. Il a fallu l'assurance imperturbable de ce célèbre financier pour se charger du trésor de l'Espagne en ce moment. Il ne serait pas étonnant que l'impossibilité absolue de faire face aux besoins publics eût été pour beaucoup dans la répugnance que M. Cortina, M. Olozaga et M. Lopez ont successivement montrée pour prendre le pouvoir.

Ces évènemens, et surtout la pensée des malheurs et des catastrophes san-

glantes qu'ils peuvent amener, occupent exclusivement les esprits. A l'intérieur, la quinzaine a été peu féconde. La chambre des députés a terminé la discussion sur la loi des sucres, et elle s'est prononcée pour le système de l'égalisation progressive de l'impôt sur les deux sucres. Cette loi a été discutée et votée au milieu d'un ennui assez général. Le ministère a soutenu mollement son projet; il l'avait proposé pour se débarrasser des importunités et pour satisfaire tout le monde, les colons de la betterave en leur donnant une indemnité, les colons de la canne en supprimant l'industrie rivale. La majorité de la chambre, privée de direction, cherchait une boussole, et elle a pris au passage l'amendement de M. Dumon, principalement parce qu'il a été le mieux expliqué. La majorité a voté ce qu'elle a le mieux compris; elle n'avait d'opinion bien arrêtée que sur un point, sur celui de l'indemnité. C'est ce précédent dangereux qu'elle n'a point voulu consacrer en principe, car une fois engagé dans cette voie, où et comment s'arrêter? Chaque industrie supplantée par une industrie nouvelle aurait réclamé l'indemnité comme un droit; les maîtres de postes, ruinés par les chemins de fer, ou toute industrie de main-d'œuvre remplacée par des machines, auraient revendiqué l'application du principe que la chambre a sagement fait de ne pas poser.

Le parti légitimiste a jugé à propos d'exposer aux yeux du public ses affaires de ménage. Sérieusement, nous trouvons que le gouvernement de juillet doit des remerciemens à la *Gazette de France*, car il est impossible de faire mieux que la *Gazette de France* les affaires de la royauté nouvelle. Si le parti légitimiste a jamais eu quelque force, cette force lui était donnée par les idées d'ordre, de conservation et de tradition qui s'attachent à la propriété territoriale, et dont on pouvait supposer qu'il avait gardé le dépôt. Par une singulière fatalité, ce parti n'a trouvé, pour représentant de ses idées, qu'un journal qui les a prises à rebours, espèce de *Marseillaise* en prose chantée par un prêtre. La séparation qui existait entre les véritables opinions du parti et le langage de son principal organe a été consommée par la création d'un nouveau journal à bon marché appelé *la Nation*, succursale de l'église paroissiale de M. de Genoude, fondé pour dire ce que la *Gazette* elle-même n'osait pas toujours dire. Les hommes sérieux du parti ont refusé d'aller aussi loin; la *Gazette de France*, voyant qu'ils refusaient de se soumettre à sa dictature au petit pied, a essayé du système de l'intimidation, et a engagé une guerre en règle contre ce qu'elle appelle les *influences* et les *importances*, en d'autres termes contre M. le duc de Noailles et M. Berryer. La tentative a eu peu de succès. Le parti a senti que les *importances* avaient bien leur mérite à la tribune, et le comité légitimiste s'est hâté de publier une adresse de condoléance à M. Berryer, laissant la *Gazette* se consoler avec l'assentiment unanime de *la Nation*. Malheureusement il n'y a rien de tel que les querelles de ménage pour les indiscrétions, et, de part et d'autre, on s'est trouvé entraîné à parler plus qu'on ne l'aurait voulu peut-être. Tous ces débats ont élargi la brèche. On dit, ce n'est pas nous qui le disons, que du côté des *influences*, il se forme peu à peu un parti qui veut, en rétablissant la base électorale par

la création d'électeurs à mille francs, en rétablissant l'hérédité de la pairie, en reconstituant enfin l'élément aristocratique, reprendre sa place dans la direction des affaires, et forcer le gouvernement nouveau à compter avec lui. M. de Sémonville et après lui M. Mounier avaient, dit-on, soigneusement caressé cette idée, dont la tactique éminemment conciliante de la *Gazette* ne peut que hâter la réalisation. C'est là ce qui a été appelé la conspiration des *en cas*.

La *Gazette*, tant soit peu délaissée et se plaignant amèrement des tentatives souterraines faites pour lui enlever ses écrivains, dans le style d'une personne sur le retour qui se plaint qu'on lui prend ses amans, s'est mise à demander le rétablissement de la congrégation de l'Oratoire. Cette simple proposition a l'apparence d'une innocence qu'elle n'a pas. C'est encore une façon détournée de chercher de la popularité. La compagnie de Jésus et la congrégation de l'Oratoire n'ont jamais été cousines, comme chacun sait. Or, comme depuis quelque temps la *Gazette* a entendu la voix du peuple, qui est la voix de Dieu, s'élever de nouveau contre les jésuites, elle a trouvé le moyen d'y faire écho sans trop manquer à la confraternité de l'habit, en demandant à la chambre des députés le rétablissement des oratoriens.

Cette controverse est, nous le croyons, moins sérieuse qu'elle n'a l'air de l'être. La forme y emporte le fond. De l'autre côté de la Manche, les questions théologiques *mordent* plus avant dans l'esprit public; les passions de secte sont dans les mœurs, et le peuple proprement dit les partage. Un grand évènement, une vraie révolution dans le sens spéculatif du mot, vient de s'accomplir en Écosse. C'est un chapitre que Bossuet, si Bossuet vivait encore parmi nous ailleurs que sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, pourrait ajouter à l'*Histoire des variations du protestantisme;* c'est une subdivision de plus à ajouter à toutes les divisions qui ont déjà éparpillé, et, pour ainsi dire, émietté les églises et les sociétés issues du grand mouvement de la réformation.

Cet évènement nous a pris comme par surprise; la nouvelle en est tombée parmi nous comme un aérolithe. Dans la France philosophique, dans la France sortie du XVIIIe siècle, on a vu avec un étonnement inimaginable cette résurrection, soudaine en apparence, des luttes religieuses que l'on croyait éteintes, ou du moins assoupies pour long-temps. En ce qui concerne la situation actuelle de l'église d'Écosse, cet étonnement était, du reste, assez naturel. Il nous était bien permis de rester étrangers et indifférens à ce qui se passait depuis quelques années dans les assemblées générales d'Édimbourg, quand, en Angleterre même, on ne s'en préoccupait que médiocrement. Nous n'avons sans doute pas besoin de rappeler que l'église d'Écosse n'a rien de commun avec l'église d'Angleterre, et que les deux pays ont chacun une église nationale et tout-à-fait distincte. Il y a même entre ces deux églises une séparation plus profonde encore que celle qui existe entre l'église anglicane et l'église catholique, car celles-ci ont une organisation hiérarchique presque semblable et reconnaissent mutuellement un chef visible, tandis que l'église

presbytérienne d'Écosse ne reconnaît pour chef que Jésus-Christ. Cette situation, jointe au souvenir des efforts tyranniques tentés à plusieurs reprises par les souverains anglais pour introduire en Écosse le système épiscopal, a créé entre les deux pays une séparation religieuse telle qu'en général le peuple d'Angleterre s'occupe très peu des affaires de l'église d'Écosse. Les causes qui ont amené le schisme qui vient de se déclarer sont donc peu connues, et il ne sera peut-être pas inutile de les exposer en peu de mots.

A l'époque de la réformation, l'église, en Angleterre, fut changée par le roi, en opposition avec le peuple, et elle devint monarchique; mais en Écosse, elle fut changée par le peuple, en opposition avec la couronne, et elle devint républicaine. Toute l'histoire de l'église d'Écosse, jusqu'à la révolution de 1688, est une série de triomphes sur l'autorité séculière, qu'elle finit par vaincre complètement. Quand les Écossais offrirent le trône de leur pays au roi Guillaume et à la reine Marie, la reconnaissance de l'église presbytérienne comme église nationale fut expressément stipulée, et aujourd'hui encore, le roi ou la reine de la Grande-Bretagne, en montant sur le trône, prête le serment de maintenir l'église d'Écosse dans tous ses droits, priviléges et immunités. Le seul contrepoids à cette tendance républicaine et théocratique du presbytérianisme était dans la loi du patronage qui donnait à l'état ou aux propriétaires le droit de présenter les ministres aux charges vacantes. Le roi Guillaume ne put pas même conserver ce dernier recours de l'autorité séculière, et il fut obligé de laisser la nomination du ministre entre les mains de la congrégation.

Cependant, peu à peu le pouvoir temporel reprit du terrain, et une loi de la reine Anne rendit aux propriétaires le droit de patronage. Le patronage pouvait, en effet, être considéré comme une propriété particulière, puisque les propriétaires payaient les ministres. Ce fut une première réaction du pouvoir séculier contre la domination du pouvoir spirituel. L'église conservait néanmoins de nombreuses garanties. Le ministre présenté par le patron était soumis à un examen et à une enquête de la part du clergé, et n'était admis qu'après cette épreuve. Le droit de patronage fut exercé assez paisiblement jusque dans ces dernières années, où l'église presbytérienne manifesta la résolution de ressaisir son ancienne suprématie exclusive. En 1834, l'assemblée générale, qui est une assemblée élective, passa un acte connu en Écosse sous le nom de *veto act*. D'après cet acte, les presbytères, ou cours inférieures ecclésiastiques, devaient, avant de prononcer sur la capacité d'un ministre présenté par un patron, le soumettre à l'élection de tous les chefs de famille de la paroisse. Le *veto* de ce jury était absolu. C'était mettre le droit du patron ou propriétaire à la merci de l'élection populaire. Les cours civiles refusèrent de reconnaître la légalité de cet acte. La question fut portée devant le tribunal suprême, la chambre des lords, qui se prononça pour les cours civiles contre les cours ecclésiastiques. Les ministres nommés par les patrons, et confirmés par la chambre des lords, furent à leur tour suspendus de leurs

fonctions par l'assemblée générale de l'église, et ce fut ainsi que s'établit la lutte.

Ces détails nous ont paru indispensables pour bien faire comprendre ce qui s'est passé ces jours derniers, et ce qu'on a pu lire à cet égard dans les journaux. Le parti qui revendiquait la suprématie de la juridiction ecclésiastique prit la dénomination de *non-intrusioniste,* et il déclara que, si la chambre des lords maintenait comme une loi générale la décision qu'elle venait de porter, il se séparerait de l'état, renoncerait à tous ses bénéfices, et demanderait au zèle volontaire de ses coreligionnaires les secours qu'il ne pourrait plus consciencieusement accepter des patrons. On sait comment s'est accomplie cette séparation. Le 18 mai, les non-intrusionistes se sont retirés solennellement de l'assemblée générale, ayant à leur tête les hommes les plus illustres et les plus respectés de l'Écosse, et ne laissant derrière eux que le squelette d'une église dont ils étaient le souffle et la vie. Depuis l'époque de la réformation et celle de l'union législative, aucun évènement n'avait si profondément remué l'Ecosse. Dans ce pays, l'église nationale est essentiellement populaire; elle l'est par sa constitution, elle l'est par son histoire. C'est le peuple qui l'a fondée; il l'a vue grandir au milieu du sang, des larmes et des révolutions, et les souscriptions qui abondent de toutes parts pour l'entretien de l'église séparée attestent assez combien le schisme actuel a rencontré de sympathies. Il y a deux siècles, de pareils évènemens auraient engendré des guerres sanglantes; aujourd'hui ils ne remuent que les esprits. Du reste, on peut déjà apercevoir qu'il y a encore quelques chances de réconciliation. Ainsi, et sur ce point le parti protestant en France semble s'être mépris, les chefs de l'assemblée libre n'ont pas entendu, en se séparant, repousser le principe de l'union de l'église et de l'état. L'homme célèbre qui a guidé le mouvement, le docteur Chalmers, a énergiquement répudié le principe du *volontarisme,* qui mettrait l'église nationale dans la même condition que les sectes dissidentes, et le discours qu'il a prononcé lors de son installation comme chef de la nouvelle assemblée, semble laisser une porte ouverte aux propositions que voudrait faire le gouvernement. Ce discours a été extrêmement curieux. C'est d'un bout à l'autre une sortie éloquente contre la démagogie, contre le désordre, contre la république dans l'ordre civil. Et cependant le docteur Chalmers est le principal chef d'une église républicaine; en ce moment-là même, il était le promoteur d'un mouvement essentiellement démocratique. Malgré son influence, malgré ses efforts, malgré son éloquence, il est bien probable qu'il n'arrêtera pas ce mouvement sur sa pente. Dans de pareilles questions, l'équilibre n'est pas possible; rien n'est absolu comme les doctrines. Or, au fond, c'est véritablement une question de suprématie qui est agitée, la question de l'infaillibilité et de l'irresponsabilité du pouvoir spirituel. Quand l'église libre d'Écosse aura secoué le frein que lui impose encore la grande renommée du docteur Chalmers, elle ira jusqu'au bout de son principe, parce que cela est dans la nature des choses,

et elle consacrera la séparation absolue de l'église et de l'état. Le jour où le schisme s'est déclaré, le lord commissaire de la reine tenait un lever dans le palais de Holyrood. Un portrait du roi Guillaume, qui était suspendu dans la salle de réception, tomba et roula par terre. C'était le roi Guillaume qui avait conclu l'acte connu en Écosse sous le nom de règlement de la révolution, et qui reconnaissait l'église nationale. Ce puéril accident fut saisi comme un présage, et une voix s'écria : « Ah ! voici le règlement de la révolution qui s'en va ! »

L'état de l'Irlande empire de plus en plus, et l'agitation, régulièrement organisée par M. O'Connell, a pris un développement qui a appelé l'attention sérieuse du parlement anglais. Dans une de ses harangues passionnées, M. O'Connell disait : « On se moquait en Angleterre du cri du rappel, nous les avons bien forcés à s'occuper de nous. » On s'était, en effet, habitué à voir l'Irlande plus paisible depuis cinq ou six ans. Les whigs, et c'est une justice qu'on ne peut leur refuser, avaient presque réconcilié l'Irlande avec l'Angleterre. Leur politique libérale et impartiale avait à moitié fermé ces plaies saignantes de la conquête qui se rouvrent aujourd'hui. Ils rendaient, autant qu'il était en leur pouvoir, au parti irlandais dans son pays, l'appui qu'ils recevaient de lui dans le parlement, et de cette manière l'Irlande prenait patience, et attendait de meilleurs jours. En voyant, moins de deux ans après l'avénement d'un ministère tory, l'Irlande presque tout entière se soulever de nouveau, et le cri du rappel retentir encore dans toutes les montagnes, dans toutes les vallées et sur toutes les places publiques, on serait tenté d'accuser le parti tory d'un changement aussi subit, et de croire qu'il est retombé dans les excès qui ont rendu sa mémoire si odieuse en Irlande. Cette supposition serait injuste. Les hommes qui composent aujourd'hui le cabinet britannique ne sont point des tories de l'ancien régime; ils sont des hommes de leur temps, aussi libéraux et plus éclairés que les whigs. Il ne faut pas oublier que le duc de Wellington et sir Robert Peel sont les auteurs de l'acte d'émancipation des catholiques, que lord Stanley et sir James Graham ont été membres du ministère de la réforme. Aussi sir Robert Peel est-il arrivé au pouvoir avec la résolution bien arrêtée de suivre, à l'égard de l'Irlande, le système de ses prédécesseurs, un système de conciliation et d'impartialité. Ses premiers actes ont témoigné de ce bon vouloir. En confiant la direction des affaires de l'Irlande à deux hommes très modérés, lord Elliot et lord de Grey, il a suffisamment caractérisé la politique qu'il se proposait de suivre, et, dans le parlement, toutes les mesures libérales qui avaient été prises par les whigs ont été continuées et renouvelées par le gouvernement conservateur.

Comment se fait-il donc, si le système du gouvernement n'a pas été changé, que l'état du pays soit subitement devenu si différent? Cela tient à plusieurs causes. Et d'abord, le changement de personnes y a été pour beaucoup, bien qu'il n'y eût pas changement de système. Dans les whigs, les Irlandais avaient des amis; dans les tories, ils n'ont que des neutres. Il n'y a pas eu aggrava-

tion de maux, mais il y a eu temps d'arrêt dans les améliorations; il n'y a pas eu réaction, mais l'action a cessé. Tant que lord John Russell était au pouvoir, les Irlandais prenaient patience, parce qu'ils savaient qu'ils pouvaient compter sur lui, et, s'ils n'avaient pas le jour, ils attendaient le lendemain. Mais dès que sir Robert Peel a pris en main le gouvernement, ils ont perdu la patience avec l'espoir, parce que, pour eux, s'arrêter c'était reculer. La constitution même du gouvernement empêchait sir Robert Peel d'exécuter pleinement ses intentions libérales. Il y a, pour l'Irlande, deux branches distinctes d'administration, un secrétaire d'état résidant à Londres, et un vice-roi résidant au château de Dublin. En Angleterre, où la diffusion des lumières, l'habitude des affaires, et l'esprit de tolérance, qui est toujours inhérent à une civilisation très avancée, émoussent et adoucissent les passions de parti, le gouvernement et la législature se montraient bienveillans à l'égard de l'Irlande; mais de l'autre côté du canal Saint-George, les animosités religieuses et politiques, les inimitiés héréditaires, reprenaient leur empire, et le gouvernement local de Dublin retombait sous l'influence des protestans et des orangistes. En Irlande, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de partis mixtes. Les orangistes sont toujours en face des catholiques; les Saxons, comme on y nomme les Anglais, sont toujours en face des indigènes, et les souvenirs ineffaçables de la conquête et de l'oppression planent sur tous les partis. Le vice-roi, lord de Grey, a donc subi, en arrivant en Irlande, les nécessités de cette situation; les magistrats, qui sont en communication incessante avec le peuple, ont été choisis, comme on devait s'y attendre, dans le parti vainqueur, et il s'est établi au château de Dublin une sorte de *camarilla* protestante qui a blessé tous les instincts et réveillé toutes les passions du pays.

Une autre cause, qui tient à la situation anormale de l'Irlande vis-à-vis de l'Angleterre, a aussi contribué au réveil de l'agitation. La première condition de la vérité du gouvernement représentatif, c'est que tous les grands intérêts, toutes les opinions considérables, aient une voix et une part d'influence dans la législature. Ce principe s'applique, du reste, à tous les gouvernemens parlementaires. L'existence d'une opposition est indispensable à la complète réalisation du système représentatif; elle y est une nécessité salutaire. Quand des intérêts qui ont une force réelle dans le pays ne sont pas représentés dans la législature, ne fût-ce qu'à l'état de minorité, il arrive qu'ils cherchent en dehors des limites constitutionnelles la part d'action qui leur est refusée dans la sphère de la légalité. Il est moins paradoxal qu'on ne le pense de dire qu'un gouvernement perd quelquefois à être trop fort. C'est la balance des partis qui fait le libre jeu du système parlementaire; quand les minorités perdent tout espoir d'être réformistes, elles se font révolutionnaires.

C'est ce qui est arrivé pour l'Irlande. Pendant les dernières années du règne des whigs, le parti irlandais, dans la chambre des communes, avait formé l'appoint de la majorité ministérielle. M. O'Connell, en possession d'une influence légale, en usait légalement, et il avait fait trêve à sa propa-

gande en faveur du rappel de l'union, lorsque les élections générales le réduisirent à l'impuissance et à l'inaction. Faites contre lui autant que contre l'esprit de réforme, elles le rejetèrent en dehors du parlement. Il apparut deux ou trois fois dans la chambre des communes; mais quand il essaya d'y jeter encore son vieux cri de « justice pour l'Irlande, » au lieu d'expressions de sympathie, il n'y rencontra que des exclamations injurieuses, et, après cette courte reconnaissance de la place, voyant qu'il n'avait rien à y faire, et que le temps de sa domination était passé, il sortit de la chambre en secouant la poussière de ses pieds, et en lui jetant pour adieu cette apostrophe menaçante : « L'extrémité de l'homme fait l'opportunité de Dieu! »

Alors, en face du parlement légal, il organisa un parlement libre. Il alla siéger au milieu de ce peuple dont il est le roi, le maître, presque le pontife, et en moins d'une année il reconstitua sur tous les points de l'Irlande un système d'agitation semblable à celui qui avait arraché à l'Angleterre l'acte d'émancipation de 1829. A l'heure qu'il est, cette agitation est dans tout son feu. Le libérateur, comme on dit en Irlande, parcourt son royaume dans une marche triomphale, et des centaines de mille hommes se pressent sur ses pas. L'Angleterre a pris peur, non pas pour sa sûreté, car elle est et elle se sent la plus forte, mais pour la tranquillité d'une partie de son empire, et elle envoie régiment sur régiment en Irlande. Les ministres, dans le parlement, ont cru devoir réitérer solennellement, au nom de la reine, la déclaration faite par le dernier roi, de sa résolution inébranlable de maintenir l'union législative entre les deux pays, et ils se préparent à prendre des mesures énergiques de répression.

Le caractère le plus grave que présente l'agitation actuelle, c'est l'adhésion du haut clergé catholique. Si le clergé inférieur, peu éclairé, il faut le dire, mais qui rachète ce défaut de culture par beaucoup de zèle et de dévouement, était déjà rallié à la cause du rappel, les évêques avaient, en général, tenu jusqu'à présent une conduite plus politique, et, dans des déclarations collectives, ils avaient recommandé à leurs prêtres de ne point se mêler à des mouvemens qui auraient un but politique. Aujourd'hui, une partie des évêques a suivi M. O'Connell, et, dans tous les cas, pas un d'entre eux ne se déclare publiquement contre le rappel.

Maintenant, le rappel de l'union entre l'Irlande et l'Angleterre est-il praticable? est-il réellement dans les intentions de ceux qui le demandent à si hauts cris? Nous en doutons beaucoup. Le rappel ne pourrait s'effectuer qu'à l'aide d'une révolution; or, l'Irlande n'a pas la force, elle n'a peut-être pas même la volonté de la faire. Il faut s'en rapporter, sur ce point, au caractère de M. O'Connell lui-même. Si quelque chose doit étonner dans cet homme célèbre, ce n'est pas tant l'énorme puissance qu'il a su se créer que la manière dont il en règle et en modère l'usage. M. O'Connell est tribun, dictateur, poète, acteur, tour à tour grandiose, trivial, pathétique et bouffon; mais il est par-dessus tout avocat. C'était son premier métier; il en a gardé une connaissance approfondie des lois, il sait le moment précis où il faut s'arrêter

pour ne pas transgresser la limite de la légalité. Il est trop habile, et, servons-nous de ce mot sans lui donner une acception blessante, il est trop roué pour se laisser prendre en flagrant délit, et il a aussi trop d'intelligence pour ne pas voir que, dans une lutte ouverte, il perdrait tous ses avantages. Toute sa politique, c'est de mettre le gouvernement en défaut, c'est d'être un embarras dont on ne puisse se délivrer sans devenir un ennemi qu'on ait le droit de réprimer. Sa tactique est d'acculer ses adversaires jusqu'aux frontières de la loi pour les forcer à en sortir les premiers. Rien n'est plus curieux que de le voir lancer et retenir à volonté les flots du peuple, et leur dire, comme Dieu aux flots de la mer : « Vous n'irez pas plus loin. » Quand il tient ses *meetings* de deux cent mille hommes et qu'il voit les soldats postés au milieu de cette foule pour y maintenir l'ordre, il les nargue et leur dit comme il le disait l'autre jour : « Je n'ai pas besoin de vous, car je n'ai qu'à lever la main pour les faire taire. »

On sait toute la latitude que les mœurs politiques de la Grande-Bretagne laissent à la liberté de la parole, à celle de la presse, et à celle des associations. M. O'Connell peut impunément, et en face de la loi, rassembler ainsi tous les élémens d'une révolte; il n'aurait qu'à ouvrir la main pour les laisser éclater. L'ouvrira-t-il? On peut dire à coup sûr que non. Il s'est toujours contenté, et il se contentera probablement encore de harceler le gouvernement, et de s'insurger jusqu'à la limite du *riot act* et des sommations *exclusivement*. Un homme trop connu parmi nous disait un jour : « Je vous montrerai ce que c'est qu'un prêtre; » M. O'Connell pourrait dire à son tour : « Je vous ferai voir ce que c'est qu'un légiste. »

D'une semaine à l'autre, les affaires de la Servie se sont successivement arrangées et dérangées. La semaine dernière, tout était réglé à l'amiable. Le prince élu par la révolution, Alexandre Kara-Georgevich, consentait à abdiquer et à se soumettre à une élection régulière, et ses deux ministres, qui avaient dirigé le mouvement, obéissaient à l'ordre du sultan qui les rappelait à Constantinople. Mais, cette semaine, on apprend un changement de scène. Il paraît que le peuple serbe, qui a fait la révolution, et qui l'a faite sérieusement, ne veut point laisser disposer de sa destinée sans son consentement. Il ne veut pas permettre que son nouveau prince abdique, et il se dispose, dit-on, à la résistance. C'est ce qui pouvait arriver de plus fâcheux. Dès qu'il a été bien arrêté que l'Autriche, la France et l'Angleterre abandonnaient cette affaire à la discrétion de la Russie, ce qu'on pouvait désirer de mieux, dans l'intérêt même du peuple serbe, c'était qu'une résistance inutile ne fournît pas de prétexte à une intervention armée. La Porte n'étant pas en état de la faire elle-même, c'est naturellement la Russie qui s'en chargera, et qui établira sa prédominance dans les principautés slaves d'une manière plus exclusive que jamais.

A voir le nombre de traductions publiées dans ces derniers temps, on ne sait en vérité s'il faut s'attrister ou s'applaudir. L'étude des littératures

étrangères doit sans doute exercer sur les lettres françaises une heureuse et vivifiante influence; mais des travaux si multipliés, si rapidement menés à bout, peuvent-ils être accomplis avec le soin, avec la sévérité nécessaires? Si rien n'est plus utile qu'une bonne traduction, rien n'est plus nuisible souvent qu'une médiocre. Pour ne parler que de la littérature allemande, depuis qu'on essaie de la faire connaître en France, quels résultats a-t-on obtenus? A part quelques travaux vraiment distingués, le petit nombre d'œuvres sur lesquelles s'est concentrée l'activité des traducteurs a été trop souvent défiguré dans des esquisses aussi infidèles à la lettre qu'à l'esprit du texte. Ces œuvres ne nous donnent qu'une idée incomplète de la littérature allemande, et il reste encore à pénétrer bien des mystères dans cette riche et curieuse poésie. Quelques écrivains, nous le savons, voient dans la noble mission du traducteur autre chose qu'un servile métier. Nous désirerions que ces influences sérieuses prissent enfin le dessus; nous désirerions surtout que les sujets de traduction fussent mieux choisis. Les Allemands ont de remarquables travaux critiques, des études biographiques et littéraires dignes d'intérêt; c'est par de tels ouvrages qu'on nous initiera plus rapidement à la vie intime de la nation dont on cherche à nous révéler le génie. Aussi avons-nous vu avec plaisir un écrivain versé dans la littérature allemande publier, sous le pseudonyme de S. Albin, une traduction des lettres échangées entre Goethe et Mme Bettina d'Arnim (1). Quel document plus curieux en effet pour la biographie de l'auteur de *Faust* que cette correspondance commencée en 1807 et prolongée jusqu'en 1832, l'avant-dernière année de la vie de Goethe! Une jeune fille de vingt ans s'éprend d'un amour exalté pour le poète qui, à soixante ans, conserve encore toute la force, tout l'éclat même du génie. Elle confie à des lettres brûlantes l'expression de ce culte presque mystique, et après la mort de Goethe elle a le courage de mettre au jour sa correspondance comme un monument consacré à cette grande mémoire. « Ce livre, dit Mme d'Arnim dans la préface, est pour les bons et non pour les méchans. » Nous ajouterons que ceux même qui jugeraient avec quelque sévérité l'ardente et capricieuse nature de Bettina ne pourront méconnaître l'élévation de cette pensée active et féconde, la grace et le charme de ce rare esprit. Il y a d'ailleurs dans ce livre un double intérêt: en regard de Bettina se dresse l'imposante figure du vieux Goethe. Il est curieux de voir le poète sexagénaire répondre aux confidences passionnées de la jeune fille par des lignes d'une froide et solennelle bienveillance. L'Allemagne ne pouvait manquer d'accueillir avec reconnaissance ces piquantes révélations, et c'est ce qu'elle a fait. Nous pensons que, sauf quelques réserves, le public français ratifiera l'arrêt du public allemand. En attendant, nous devons ranger la traduction de M. S. Albin parmi les études consciencieuses qui font exception aujourd'hui.

Il est à regretter qu'on ne puisse accorder le même éloge à un autre travail dont Goethe est aussi le sujet, à la traduction complète de *Wilhelm Meister* que vient de publier Mme A. de Carlowitz (2). La première et la plus importante partie de ce roman avait déjà été transportée dans notre langue par M. Toussenel. Mme A. de Carlowitz a voulu nous faire connaître l'ensemble de cette

(1) *Goethe et Bettina*, 2 vol. in-8°, quai Malaquais, 17.
(2) Deux vol. in-18, chez Charpentier, rue de Seine.

production malheureusement inachevée de Goethe. C'était une tâche aussi belle que difficile. Il s'agissait d'interpréter une œuvre déjà connue en partie de la France; il fallait lutter de fidélité, d'élégance, avec une première traduction où, à travers des imperfections nombreuses, on retrouvait souvent un peu du charme de l'original. Nous avons lu attentivement la nouvelle version de *Wilhelm Meister*, et nous y avons reconnu les traces d'une grande précipitation ou d'une négligence inconcevable. Mme A. de Carlowitz a méconnu ce qu'il y a de grace élevée dans le style de Goethe; elle a éteint la couleur, alourdi le mouvement, effacé l'éclat de cette prose vive et charmante dont l'auteur de *Wilhelm Meister* sait revêtir sa pensée. Elle a été plus loin, et certains détails où se trahit légèrement la tendance sensuelle de ce génie panthéiste ont été impitoyablement supprimés. On en agit avec Goethe comme avec ces poètes grecs ou latins dont on ne publie les œuvres qu'après les avoir soigneusement châtiées pour l'usage des lecteurs timorés. Rien dans *Wilhelm Meister* ne justifiait en vérité de pareils scrupules. Mme de Carlowitz, qui a déjà traduit la *Messiade* de Klopstock, s'est un peu trop souvenue du pieux écrivain de Hambourg en interprétant le poète de Weimar. Elle a cru devoir transformer en une narration solennelle et délayer en phrases pompeuses ce que Goethe avait dit avec une heureuse concision et une piquante simplicité. Rien ne ressemble moins pourtant à l'enthousiasme quelque peu déclamatoire de Klopstock que la verve toujours noble et contenue de Goethe. Pour peu que Mme de Carlowitz eût cherché à pénétrer l'esprit du modèle dont elle avait à donner copie, elle ne fût pas tombée dans une si grave méprise. Faute d'une préparation indispensable, elle a échoué dans une tentative dont l'intention était louable, et *Wilhelm Meister*, traduit deux fois, reste encore à traduire. Il y a cependant plus d'un esprit familiarisé avec Goethe qui aurait pu se charger d'une version complète et fidèle de ce beau roman. Le *Wilhelm Meister* fait partie d'une collection qui a publié le remarquable travail de M. Henri Blaze sur les deux *Faust*, ainsi que plusieurs traductions dues à la plume exercée et facile de M. Marmier. Il serait important que des entreprises qui visent à une tendance littéraire apportassent plus de choix et de sévérité dans une partie essentiellement délicate de leur tâche, celle des traductions. Tant qu'on ne confiera pas le soin de nous révéler l'Allemagne à des écrivains qui la connaissent et sachent la faire comprendre, la France restera vis-à-vis de la poésie germanique dans une attitude forcée d'indécision, de réserve, souvent de négation stérile. C'est là une situation fâcheuse pour notre littérature, qui a tendu de tout temps à s'assimiler par de savantes et fécondes études les plus précieux élémens des littératures étrangères. Ne pourrait-on rappeler à quelques traducteurs infatigables l'exemple du poète même dont on s'essaie si malheureusement à interpréter les œuvres? Goethe a été non-seulement un grand écrivain, mais un excellent traducteur. Il a beaucoup contribué surtout à répandre en Allemagne le goût et le sentiment de notre poésie. Qu'on suive cet exemple : en s'attachant à nous rendre dans leur beauté propre les créations de l'auteur de *Faust*, nos écrivains ne feront pas seulement une bonne œuvre littéraire, ils acquitteront aussi une dette de reconnaissance.

V. DE MARS.